# HISTOIRE SECRETTE
de la
# DUCHESSE
de
# PORTSMOUTH.

Où l'on verra une Rélation des Intrigues de da Cour du R. Ch. II. durant le Ministére de cette Duchesse, & une rélation aussi de la Mort de ce Prince.



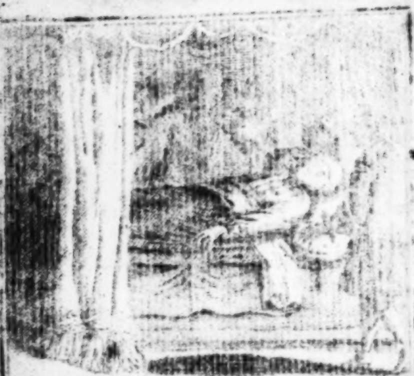
*Traduit de la Copie Angloise imprimée à Londres*

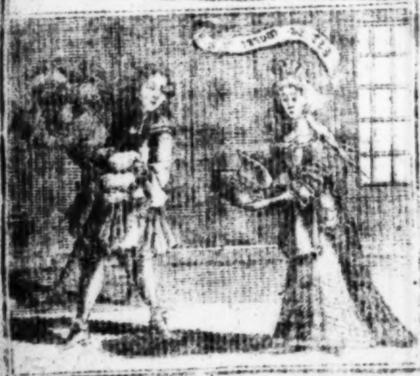
Chez RICHARD BALDWIN, en 1690

ff.









# AVERTISSEMENT
## du Traducteur.

*L'Auteur Anglois de cette Histoire Secrette est sans doute un tres Habile Homme, & il merite bien des loüanges. Je ne le connois point ; mais les perfections de son petit Ouvrage, lequel je regarde comme un Chef d'œuvre en son genre, m'obligent à parler de cette maniére : & je suis asseûré que les Lecteurs, aprés qu'ils l'auront leû, tiendront le même langage que moi & donneront de grandes loüanges à l'Auteur. Cét Ouvrage n'est pas long, comme on voit ; mais que de beautez il renferme ! La Narration en est admirable. Elle est serrée, nette, judicieuse, fine, délicate, infiniment honnête. Le style de cette Narration Angloise n'est point enflé, il est tel précisement que les Maitres de l'Eloquence demandent qu'il soit dans une Histoire. Il est simple, mais en même temps majestüeux. J'ai remar-*

*que que cette Simplicité Majestüeuse, qui a été tant loüée & recherchée des Anciens, est le véritable caractére des Habiles Auteurs Anglois. A cette Simplicité Majestüeuse de la Narration de nostre Auteur est jointe une certaine délicatesse qu'on y sent par tout, qu'on y admire par tout, mais qu'on ne sçauroit exprimer, & cette sorte de naïveté qui plait tant aux Gens de bon goût, & qui a quelque chose de si gracieux, pour user de ce terme, qu'on en est charmé.*

*Pour les Digressions qui se trouvent dans cette Piéce, elles sont extrémement agréables; mais d'ailleurs elles sont si absolument nécessaires, que l'Auteur ne pouvoit s'en passer. Ce sont des Lignes qui aboutissent toutes à un même Centre.*

*On trouvera peut-être d'abord trop long ce qui est raconté au commencement touchant l'Education de Francelie, touchant son Intrigue avec le Duc de Bellame, & touchant tout ce qui s'est passé dans son Voyage de Candie jusqu'à son retour en France.*

*J'avoüe*

*J'avoûe que tout cela m'a paru d'abord trop long, lors que je n'avois pas leû la suite, que je désirois fort de voir: mais aprés que j'ai eû leû l'Ouvrage entier, j'ai été persüadé que ce qui me paroissoit auparavant trop long, ne l'étoit pas, que tout étoit necessaire & important, par rapport au But principal. Le But de l'Auteur est, à mon avis, de faire connoître que si Celui, qu'il appelle le Prince des Iles, a agi d'une maniére si peu conforme à son Jugement, aux grandes lumieres de son Esprit, à la Politique, aux Interets non seulement de plusieurs Etats en general, mais encore de ses propres Etats, c'est une Femme, c'est la Duchesse de Portsmouth qui l'y a porté par l'amour qu'elle lui avoit inspiré; par ses ruses; & par le pouvoir qu'elle avoit sur son Esprit. Il étoit donc à propos de donner une juste idée des inclinations, des sentimens, de l'esprit, & des mœurs de la Duchesse de Portsmouth. Or, il est certain que ce qui est rapporté au commencement touchant les qualitez*

*qu'elle fit paroître & touchant la conduite qu'elle eût dans sa premiére jeunesse, contribuë fort à faire bien connoître l'esprit, l'humeur, les passions, les sentimens, toutes les qualitez de cette Dame, qui obtenoit plus aisément du Prince des Iles, en un moment, d'un seul coup de langue, les choses les plus déraisonnables & les plus contraires à la véritable Politique, que tous les Ambassadeurs les plus judicieux, les plus diserts, les plus insinüans, ne pouvoient obtenir de lui, pendant des mois entiers, pendant des années entiéres, des choses infiniment raisonnables & justes.*

*Ceux qui aiment à voir les passions représentées naïvement & au naturel, prendront bien du plaisir à cét égard en lisant cette Histoire, qui au reste, selon toutes les apparences, ne contient en général que des veritez, puisque cette Histoire traite de choses qui se sont passées de nos jours, & dont la plus grande partie même s'est passée comme sous les yeux de l'Auteur, ou du moins dans son propre Païs, qui est celui*

*celui où il a composé & fait imprimer son Ouvrage.*

*L'Auteur a donné des Noms supposez aux Personnes dont il parle; mais comme ces personnes nous sont assez connues, l'on n'a pas besoin de Clef, pour sçavoir qui elles sont. Il n'y a que les Noms qui sont donnez aux Mylords, qui puissent faire de la peine à ceux qui ne sont pas Anglois, ou du moins qui ne sçavent pas quels Seigneurs étoient en faveur auprés du Prince de Iles.*

*Les Noms supposez rendent, ce me semble, cette Histoire plus agreable: On n'aime pas toûjours à voir les choses entierement à découvert. Les Ouvrages surtout de l'Esprit plaisent plus lors qu'il y a un peu de mystére, lors qu'on ne fait qu'entrevoir les choses, & que les Auteurs en donnent plus à entendre, qu'ils n'en disent. Cela rend sans doute leurs Ouvrages plus délicats & plus agreables. Le Lecteur se plait quelquefois à chercher & à deviner; & on ne lui procure pas peu de plaisir quand on ne lui*

*cache*

*cache pas, à la verité les choses en sorte, qu'il lui soit fort difficile de les trouver, mais lors qu'on semble ne les lui cacher en partie, qu'afin qu'il ait la satisfaction de les découvrir tout-à-fait lui-même par son Esprit.*

*Pour ce qui regarde ma Traduction, je puis dire qu'elle est tres-fidelle. J'ai conservé par tout le sens de l'Auteur, & je ne lui ai fait ni plus ni moins dire que ce qu'il a dit. J'ai tâché même autant que j'ai pû, de conserver la force, la délicatesse, & l'agrément de ses expressions. Si j'ai traduit avec beaucoup de fidélité, j'ai traduit aussi avec cette liberté qui est permise & même absolument nécessaire à tous les Traducteurs, à cause du different tour de leurs expressions. J'ai tâch aussi, pour la satisfaction des Lecteurs, de rendre cette Edition Françoise fort correcte. Asseûrement on n'y trouvera pas beaucoup de fautes d'impression. Je n'en ai trouvé que tres peu lors-que j'ai releû tout l'Ouvrage imprimé. Celles que j'ay remarquées, seront dans l'Er-*

*l'Errata. Outre celles qu'on y verra, il y en a deux autres qui me doivent être uniquement attribuées, & que je ne me pardonne pas. Elles me sont échappées par mégarde. La premiére consiste dans une expression qui forme un sens different de celui que j'ai voulu marquer. Cette expression se trouve dans la page* 46. *l.* 1. *Il y a en cét endroit*; elle se leva du lit. *Je devois avoir dit*; elle se leva de dessus le lit. *Car la Personne dont il s'agit là, étoit couchée sur le lit toute habillée, ainsi qu'il paroit par ce qui précéde*; &, se lever du lit, *représente, si je ne me trompe, cette action par laquelle tous les matins nous sortons du lit & reprennons nos habillemens. C'est pourquoi je souhaitte qu'on lise*, elle se leva de dessus le lit. *L'autre expression, qui ne me semble pas bonne, est dans la page* 88. *l.* 26. *Il y a en cét endroit*; je veux emploïer tout le pouvoir que j'ai dans l'Esprit du Prince. *Je souhaite qu'on lise, non*, dans l'esprit du Prince, *mais*, sur l'Esprit du Prince. *Car on dit avoir du pouvoir sur l'Es-*

*prit*

*prit de quelqu'un*, *&* *non*, *à mon avis*, *avoir du pouvoir dans l'esprit de quelqu'un. Aussi dans tous les autres endroits où l'occasion s'est présentée d'exprimer la même chose*, *je me suis servi de l'expression usitée*, avoir du pouvoir sur l'esprit. *On pourra trouver d'autres fautes semblables ou plus grandes: mais j'espére qu'on aura la bonté de les excuser*, *&* *qu'on ne laissera pas d'agréer les efforts que j'ai faits pour rendre ma Traduction aussi agréable aux Lecteurs*, *que j'étois capable de faire.*

HISTOI-



# HISTOIRE SECRETTE de la DUCHESSE de PORTSMOUTH.



Rancelie étoit fille d'un François, Marchand de fer, qui aprés avoir gagné quelque peu de bien par son industrie, s'étoit retiré avec elle du tumulte & de l'embarras de Paris dans une Province, où il avoit resolu de passer tranquillement le reste de ses jours, en subsistant de ce quil avoit amassé. Comme sa fille aimoit la Societé & étoit d'une humeur agreable; elle ne tarda pas à faire des connoissances; & à gagner la

bienveillance de tout le monde. Elle entendoit la Musique, & se plaisoit à divertir les autres avec ses instrumens : elle étoit aussi assez disposée à manger & à boire avec les gens de sa connoissance. Ces qualitez la firent aimer de toutes les personnes de son rang, & lui attirerent pour le moins autant de visites qu'elle en rendit. Son Pére n'avoit d'autres enfans que deux filles. L'aînée avoit passablement de l'esprit & de la beauté; mais la petite vérole gâta tout. Cette crüelle ennemie des beaux visages changea étrangement les traits & le teint de cette pauvre fille ; elle rendit même son esprit pesant : ensorte que Francelie sa cadette, dont nous écrivons maintenant la vie, quoy-qu'elle fut fort jeune, étoit l'objet de l'admiration de chacun, soit à cause de son esprit, soit à cause de sa beauté, pendant que sa sœur étoit négligée, n'étoit regardée de personne. C'est ce qui excita de l'envie dans l'esprit de cette aînée, qui sous prétexte de son droit d'aînesse, en usoit avec un peu plus d'autorité, qu'autrement elle n'auroit pû ou n'auroit voulu faire. Son but étoit de tenir bas sa sœur par cette conduite, & d'empêcher qu'elle ne s'élevat trop à cause des avantages qu'el-

qu'elle avoit. Tout cela étoit cause qu'il y avoit continuellement des querelles & des disputes entre les deux sœurs, dont l'une avoit beaucoup d'envie, & l'autre beaucoup de vanité & de subtilité.

Ces fréquentes querelles des deux Sœurs ne plûrent pas beaucoup au Pére, qui étoit d'un temperament libre & commode. C'estpourquoy il employa toutes sortes de moyens pour mettre d'accord ses deux filles, & les porter à vivre bien ensemble, à vivre comme devoient faire des Sœurs : mais voyant que tous ses soins, que toutes ses peines étoyent inutiles ; & que ses filles prenoyent même occasion de sa bonté naturelle pour mettre plus de desordre dans sa petite famille : il résolut enfin d'acheter son repos à quelque prix que ce fut, quoy-que son bien fut assez médiocre. Il leur dit donc que puis-qu'il ne pouvoit rien gagner sur leur esprit pour les engager à vivre en paix l'une avec l'autre, il avoit dessein de les séparer, en envoyant l'une d'elles à une Pension & à une Ecôle qui n'étoit pas fort éloignée ; & qu'il laissoit à l'aînée le choix, ou d'aller en cét endroit-là, ou de demeurer avec luy, & d'y laisser aller sa Sœur. L'aînée prit le der-

nier parti, de peur qu'en son absence sa cadette ne s'insinüat trop dans les bonnes graces de son Pére, à son préjudice : & Francelie accepta d'abord avec joye l'autre parti qui luy fut proposé. Elle ne fut pas plûtot dans cette Pension & dans cette Ecôle, où son Pére l'avoit mise, qu'elle fit paroître la plus belle disposition du monde à apprendre toutes choses, un esprit, une adresse singuliére ; ensorte qu'elle donnoit bien du plaisir à son Maître & à sa Maîtresse, & attiroit les yeux & l'admiration de tous ceux qui venoyent voir leurs enfans dans cette Ecôle. Ces heureux commencemens donnerent beaucoup de satisfaction & de contentement au Pére, & ne manquerent point d'exciter davantage l'envie & la jalousie de la Sœur, à qui les loüanges qu'elle entendoit de Francelie étoyent comme de tres-fâcheuses nouvelles, & qui diminüoit malicieusement par ses paroles, autant qu'elle pouvoit, tous les avantages que sa cadette avoit reçûs de la Nature. Francelie laissoit faire sa Sœur, & elle continüoit avec une grande application à parvenir à son but, qui étoit de se perfectionner autant qu'il luy seroit possible, pendant qu'elle en avoit

une

une si bellé occasion; ne sçachant pas si elle en joüiroit longtemps, & craignant d'en être privée avant-que d'avoir appris ces choses qu'elle désiroit tant d'apprendre, comme étant fort conformes à son inclination & à son humeur. Elle étoit naturellement fort éveillée & fort gaye: mais à ce temperament gay étoit jointe une certaine mesure d'adresse & de fine politique, qui faisoit voir dans sa conversation un mélange tres-agréable, & qui produisoit souvent des reparties qui surprenoient, qui charmoient tout le monde.

Ces qualitez procurerent à cette charmante fille l'amitié & l'estime de tous ceux qui la connoissoyent; & quelques Jeunes-hommes commençerent à jetter les yeux sur elle avec des sentimens de passion. Elle commençoit aussi elle-même à être sensible, & à prendre plaisir qu'on luy fit la cour & luy dit des douceurs. Mais le Pére étant informé de la chose, en prit occasion de soulager sa bourse, & reprit sa fille chez luy, laquelle au reste avoit demeuré un temps assez considerable dans la Pension & dans l'Ecôle où elle avoit été mise.

Elle avoit crû au regard du corps, comme elle avoit aquis de la mâturité & de

la perfection au regard de l'esprit. Ses Proches sentant que de la maniére dont elle étoit faite, il seroit mal-aisé de la gouverner; ils prirent des mesures entre eux sur ce sujet, pour le bien & l'avantage de Francelie. Ils écrivirent à Paris à une de leurs parentes comme à une personne tres-propre pour la ménager & la conduire, & la prierent de vouloir recevoir Francelie chez elle. La parente accorda d'abord, & de bonne grace, tout ce qu'on luy demanda; & étant occupée alors à quelque compte de son Pupille, elle écrivit qu'on luy envoyat incessemment la jeune personne.

Il est à propos & nécessaire en cét endroit de dire quelque chose de la femme de Paris. C'étoit la veuve d'un homme qui avoit dépendu, toute sa vie, du Duc de Bellame, & qui avoit toûjours fait plus de dépense, que ses revenus ne permettoient. Quoy-qu'il n'eut-point d'enfans, il ne laissa pas plus de bien pour cela à sa veuve, qui ne pût vivre à son aise sans demeurer toûjours dans quelque dépendance de la Famille du Duc, à laquelle elle tâchoit de rendre sa personne agréable. Elle s'étudioit sur tout à plaire par ses services à la Duchesse de Bellame, qui récompensant de-temps

en

en-temps, par des présens, ses peines & ses soins, rendoit sa vie plus heureuse & plus douce. Elle avoit beaucoup d'esprit & d'adresse; sa conversation étoit aisée & engageante : c'est ce qui luy gagna les bonnes graces, non seulement de la Duchesse, mais encore du Duc, qui se plaisoit quelquefois à passer des heures entiéres à parler avec elle. Elle n'étoit pas trop âgée, & elle pouvoit paroître sans desavantage auprés des femmes qui n'étoient pas de la plus grande beauté.

Ce fut à cette femme que Francelie fut confiée par son Pére, qui l'amena luy-même à Paris, & la remit entre les mains de cette Belle-sœur, laquelle luy promit d'en avoir, à tous égards, autant de soin que si elle étoit son enfant propre. Sur cette asûrance, le Pére s'en retourna en sa Province avec toute la satisfaction qu'on peut penser. Aprés le départ du Pére, la Demoiselle de Paris ayant consideré l'esprit & la beauté de la jeune personne qui luy avoit été remise entre les mains, elle commença à rouler, à former en elle-même quelques desseins qu'elle espéra devoir avec le temps produire des effets avantageux à l'une & à l'autre; & pour ne pas diffe-

rer à mettre en éxécution ce qu'elle avoit projetté dans ſon eſprit, elle para & habilla Francelie, ſa Niece, auſſi bien qu'il luy fut poſſible, d'une maniére qui contribuoit beaucoup à en faire paroître, à en rehauſſer les belles qualitez. La premiére choſe qu'elle ſouhaitoit qui arrivat, c'eſt que la Ducheſſe vit ſon aimable Niéce, comme par cas fortuit; afin qu'au cas qu'elle ne trouvat pas bon que cette jeune perſonne parut en ſa préſence, la faute pût être attribüée à un pur hazard, à une rencontre inopinée, & être plus excuſable.

Dans cette veüë la Matrone gagna quelques gens de la Maiſon de la Ducheſſe, afin-que la premiere fois que la Ducheſſe iroit aux Tuilleries, ils le luy fiſſent ſçavoir d'abord, & que ſous prétexte de montrer à ſa Niéce les plus beaux lieux de Paris, elle ſe promenat, comme par accident, dans quelque endroit du Jardin, où la jeune perſonne pût être veüë de la Ducheſſe. Les gens employez pour ce deſſein ne demeuroient pas fort loin de l'entrée de ce fameux Lieu de promenade & de converſation: & ils n'eûrent pas plûtot apperçû un jour à la porte le Carroſſe & la Livrée de la Ducheſſe, qu'incontinent ils

ils en avertirent la Tante de Francelie. La Tante & la Niéce ne manquerent point à profiter de l'occasion qui se présentoit, & allerent d'abord aux Tuilleries. Elles s'y promenerent long-temps sans appercevoir la Duchesse. Elles passerent d'allée en allée, & de lieu en lieu sans la pouvoir rencontrer. Enfin, comme elles étoient hors d'espérance de la trouver, ne pouvant comprendre ce qu'elle étoit devenuë, & voyant avec surprise que son Carrosse étoit toûjours à la porte, elles apperçûrent le Duc de Bellame, qui, ayant les yeux attachez sur la jeune Niéce, étoit attiré & venoit vers elles, pour apprendre qui étoit cette jeune Demoiselle qu'il n'avoit jamais veuë, & qu'il jugeoit, par cette raison, être quelque étrangére. Le Duc s'étant approché d'elles, aprés avoir raillé un moment, en s'addressant à la Tante, sur ce qu'il s'étoit servi du Carrosse de la Duchesse, qu'il avoit rencontré par hazard vuide, pendant qu'il étoit porté en chaise, il se tourna du côté de la Niéce, à qui il fit un compliment & dit, entre autres choses, qu'il s'estimoit infiniment heureux de contempler une Beauté qui sans doute seroit l'admiration de toute la Cour.

La Tante, pour tirer sa Niéce de peine & d'embarras, & prévenir le desordre où elle pourroit paroître en voulant répondre d'une maniére qui fut conforme à son état propre, & conforme aussi à Celui qui avoit fait le compliment; elle prit d'abord la parole, & dit que sa Niéce n'étoit pas assez considerable pour faire quelque figure à la Cour, ni pour paroître que fort rarement hors du logis en aucun autre lieu, aprés qu'elle luy auroit donné le plaisir de voir les Curiositez de Paris, que les Etrangers étoient si curieux de voir. Le Duc ne faisant pas grand' réflexion sur le discours de la Tante, s'attâcha derechef à la Niéce. Il luy dit qu'il étoit de la justice qu'elle parut encore dans le même Lieu, pour faire une ample reparation de tout le ravage qu'elle y avoit fait; étant impossible que sa beauté n'eût blessé plusieurs cœurs, comme elle avoit blessé le sien à la promenade; qu'elle devoit retourner là une autrefois avec du beaume, pour guerir les blessures qu'elle avoit faites; que pour luy, il avoit été dans un si grand desordre à la veuë d'un Objet si surprenant, qu'il la supplioit de lui accorder, pour remède, qu'il baisat son aimable bouche. Le Duc

ayant

ayant cessé de parler, nôtre jeune & éveillée Etrangére voulut se servir de l'occasion qu'elle avoit de faire connoître son esprit. Elle répondit qu'elle étoit venuë, depuis peu, d'un lieu où l'on n'entendoit gueres des discours de cette nature, qui obligeassent à chercher une réponse; mais qu'elle espéroit que sa Tante voudroit bien avoir la bonté de l'instruire, tant au regard de sa conduite, qu'au regard de ses discours; que, jusqu'à ce qu'elle eût eû cét avantage, elle demeureroit dans le silence, aimant mieux prendre ce parti que de dire des choses, qui pourroient la rendre ridicule.

Cela dit avec cét esprit & avec cét air enjoüé qui accompagnoient d'ordinaire toutes ses actions, plût si fort au Vieux Duc, qu'il témoigna à la Tante qu'avec sa permission il souhaitoit de prendre sa Niéce dans son Carrosse pour luy faire voir les Curiositez de Paris, & la mener à la Galerie du Palais, où il avoit dessein de luy faire un présent. La Tante, aprés avoir rendu de tres-humbles graces au Duc, pour l'honneur qu'il faisoit à l'une & à l'autre, luy représenta que cette démarche seroit trouvée trop relevée pour sa Niéce, & pour-

roit attirer trop d'yeux sur elle ; ce qui seroit un grand inconvenient par rapport à la résolution qu'elle avoit prise de vivre dans la retraite avec sa Niéce. LeDuc ayant consideré qu'elle avoit raison de refuser l'offre qu'il avoit faite, fut content de ce qui luy venoit d'être répondu : mais il dit qu'il vouloit envoyer le soupé chez la Tante, & y aller manger ce soir-là. Ainsi, ayant pris congé, il alla monter en Carrosse, & ne manqua point d'aller au soir à la maison de la Tante, où auparavant il avoit fait porter un soupé délicat & magnifique.

C'est là que le Duc fut charmé de la beauté & des agrémens de sa petite Maîtresse, ainsi qu'il l'appelloit. La Tante ne pouvoit assez admirer non-plus l'heureuse disposition, les aimables qualitez de sa Niéce, qui déployoit tout son esprit & tous ses talens avec une adresse au dessus de son âge. Elle voulut plusieurs fois prendre la parole en faveur de cette jeune personne, pour excuser & le peu de connoissance qu'elle avoit des maniéres de la Cour, & l'ignorance à laquelle les premiéres années de la jeunesse sont sujettes ; mais elle étoit souvent retenuë & empêchée par la vivaci-

vacité & l'envie de parler de ſa Niéce, qui enfin la reduiſit à un profond ſilence, & l'obligea, par les charme de ſa converſation, à ne faire autre choſe que la contempler & l'écouter. Le Duc luy-même etoit dans la derniére ſurpriſe, de voir la perfection & la fineſſe d'eſprit d'une Demoiſelle ſi jeune. Aprés-qu'il eût demeuré un temps aſſez conſiderable dans une compagnie ſi charmante, il prit congé de ſa Maîtreſſe, déſirant avoir encore à l'avenir le plaiſir de joüir de ſa converſation. Enſuite, il ſe retira, non ſans de grandes émotions que ce Nouvel Objet avoit produites dans ſon cœur, qui étoit naturellement ſuſceptible de paſſion & d'amour.

Le lendemain matin, pendant que la Tante étoit occupée dans une chambre à inſtruire ſa Nicée des maniéres de la Cour, & de la diſtinction qu'il faloit faire des Gens de grandeQualité comme le Duc, on vint leur dire qu'une perſonne ſouhaitoit de parler à la Tante de la part du Duc de Bellame. La Tante ſe préſenta à cette perſonne, qui luy dit qu'elle n'avoit d'autre ordre que de remettre entre ſes mains un petit paquet, qu'elle préſenta, & qui fut reçû. Dans ce paquet il y avoit deux let-

tres, une addressée à la Tante, l'autre à la Niéce. Cette derniere, outre la lettre qui luy étoit adressée, trouva un tres-riche Collier de perles Dés qu'elle en eût consideré la beauté, elle ouvrit sa lettre avec précipitation pour la lire. Elle étoit conceüe en ces termes.

*Je ne sçay si la Fortune a eû dessein de me procurer de grandes joyes, ou des sujets d'affliction, lors-qu'elle m'a fait voir les charmes qui sont dans vôtre personne. Vous êtes le seul Oracle qui peut decider ce Point, par la maniére dont vous recevrez mon petit présent, & dont vous me traitterez. Je me veux desormais abandonner tout entier au bonheur qu'il y a de vous servir; ce qu'il ne faut pas que je differe long-temps, si je veux vivre. Il me sera facile de conjecturer laquelle des deux vous aurez resoluë, de ma vie, ou de ma mort. Si vous ne voulez pas me faire la faveur de m'ecrire, & de me procurer le plaisir de contempler les caractéres de vôtre charmante main; permettez du moins que vôtre Tante me mande si je puis espèrer d'être bien receû de vous, aprés cette libre confession. Mon cœur oblige ma main de déclarer, que je ne puis vivre plus long.temps que sous le titre de vôtre Serviteur & de vôtre plus passionné Amant.*

Une

Une fille aussi portée à l'amour que l'étoit nôtre Niece, ne pût lire cette Déclaration d'amour, sans sentir d'étranges émotions dans son cœur. Elle étoit sur tout sensiblement touchée lors qu'elle consideroit que celui qui luy faisoit un présent si magnifique, & luy parloit en amant passionné, étoit un des plus grands Seigneurs du Royaume, qui ne pouvoit qu'avoir à son choix plusieurs Beautez, & qui ne l'avoit jamais veüë auparavant. Toutes ces choses, outre la consideration de la grande disproportion d'age, jetterent Francelie dans des reflexions, dans une méditation si profonde, que, malgré son humeur naturellement gaye, elle avoit les yeux fortement attachez au plancher; desorte qu'elle eût peine à les en retirer pour regarder sa Tante, qui étoit venuë pour luy faire part de ce que le Duc lui avoit écrit.

*En vérité, ma* Niéce, dit-elle, *je ne sçay que penser de vous, ni de vos maniéres d'agir. Je suis autant surprise de vôtre bonne* Fortune, *que je le suis de vos charmes, qui sont irrésistibles. Tout plie sous vôtre pouvoir. Vous obligez même la* Nature *de changer ses mesures, & de produi-*

re

*re au milieu des neiges de l'Hyver ce qui, selon son cours ordinaire, ne paroit que dans la gayeté du Printemps. Soyez vous-même le juge*, continüa-t-elle, *de ce que je dis.* Aprés cela, elle lût la lettre que le Duc luy avoit écrite en la maniére suivante.

*IL faut que je confesse que mon temperament amoureux m'a fait, toute ma vie, trouver des occasions de me divertir & de badiner avec des femmes qui avoient tant d'aimables qualitez, qu'elles ne pouvoient qu'engager tous les hommes à vouloir converser, à vouloir avoir commerce avec elles : mais à présent je sens qu'en dépit de l'âge vôtre charmante Niéce a excité en moy les mêmes passions & les mêmes désirs que j'avois accoûtumé de sentir dans ma plus ardente jeûnesse, à la veüe des Beautez achevées. Certainement, il n'y a que la joüissance qui puisse appaiser cette tempête, & eteindre les flâmes dont mon cœur est embrazé. Que cette libre confession que je vous fais, ne tourne point, je vous prie, à mon desavantage. Si toutes les honnêtetez, que feu vôtre mari & vous avez reçûës de moy, ne sont pas capables de vous gagner, & de vous faire agir en ma faveur ; ni l'assûrance que je vous donne*

*d'un*

*d'un accroissement considérable de faveur pour l'avenir, ne vous persuade pas d'être de mon côté; du moins soyez neutre, & laissez-nous, à ma belle Maîtresse & à Moy, decider l'affaire. Le Roy a dessein de m'envoyer hors du Royaume; je ne sçaurois dire si c'est bientôt qu'il veut que je parte. Je souhaitte ardemment d'avoir le temps & l'occasion de vous laisser de quoi subvenir aux dépenses de ma jeune, de mon aimable Maîtresse, conformément à son mérite, & à la passion qu'elle a produite dans le cœur de vôtre Ami.*

Durant la lecture de cette lettre, la Niéce, quoy que sa grande jeunesse & son peu d'expérience dans ces matiéres, sur tout au regard d'un homme de si haute Qualité, luy eûssent fait monter le rouge au visage, avoit dans les yeux une certaine joie, qu'on pouvoit remarquer encore aprés cette lecture, & qui témoignoit assez le plaisir que luy donnoit la connoissance de la passion du Duc. Aussi la Tante s'en appercût-elle. Elle comprit qu'elle devoit se hâter d'éxécuter son projet avant que ces nouvelles impressions eûssent jetté de trop profondes racines dans le temperament amoureux de sa Niéce. C'estpourquoy elle

elle luy dit, sans avoir égard à la perte de la faveur du Duc, Que ces sortes de choses étoyent si ordinaires à Paris, que les jeunes, les belles femmes y recevoient quelquefois, en une matinée, une douzaine de semblables lettres, toutes d'hommes qui peut-être ne les avoient jamais veües, ni ne les connoissoient point; Qu'il y avoit de certaines maniéres de parler établies dont les Galants avoient coûtume de se servir pour éxercer leur plume & leur loisir, plûtot que pour exprimer leurs sentimens; Et que peut-être le Duc avoit écrit la même lettre, mot pour mot, à diverses femmes le même matin. Les oreilles de la Niéce étoient attentives au discours de la Tante; mais son cœur avoit trop de disposition à l'amour pour croire ce qu'elle avoit dit. Elle répondit, Qu'elle ne pouvoit se persuader qu'aucun homme prit plaisir à écrire à une femme des choses si passionnées, sans sentir auparavant toutes ces choses dans son cœur; Qu'un peu de temps éclairciroit la chose & feroit voir si le Duc étoit sincére ou non; & que s'il venoit & agissoit conformément à ce qu'il avoit écrit, ce seroit un moyen infallible pour la convaincre qu'il n'y avoit nulle dissimulation en lui.

La

La Tante remarquant à la hardiesse de sa Niéce, que l'âge, & l'état du mariage du Duc n'étoient point capables de luy faire repousser ses attaques, & qu'apparemment elle ne feroit pas une longue résistance ; elle reconnut que son Beau-Frére avoit agi fort prudemment lors-qu'il s'étoit débarrassé d'une marchandise si fragile ; qu'il y avoit eû en lui pourtant bien de l'imprudence, d'avoir envoyé une jeune fille d'un temperament si amoureux en une Ville où l'on est exposé à toutes sortes de tentations, & où les uns se font un art de séduire, & les autres une gloire d'être séduits. Aprés tout, faisant réflexion que ce Beau-Frére lui avoit donné une grande marque de sa confiance en sa vertu, lors-qu'il lui avoit remis sa fille entre les mains, elle résolut fortement de se rendre digne de la bonne opinion qu'on avoit conçeuë d'elle, & d'employer toutes sortes de moyens & de soins, pour retenir sa Niéce plus étroitement, plus exactement dans son devoir. C'est pourquoy elle s'attâcha fort à régler son esprit & son cœur par ses instructions, à luy faire bien connoître la nature, l'importance, & l'étenduë de ses devoirs. Elle ajoûta aux instructions, Qu'elle

le vouloit se servir de toutes sortes de voyes, afin que la Duchesse de Bellame fut informée de la personne qui luy avoit été confiée, (l'exécution de ce dessein fut pourtant bien fâcheuse) dans l'espérance qu'elle pourroit désirer de la voir & que si elle la voyoit elle seroit touchée de son mérite, & la mettroit au nombre de ses Demoiselles suivantes, c'est-a-dire, dans un poste où elle n'auroit devant les yeux que de vertüeuses actions, & où elle seroit délivrée des lettres importunes, du Duc luy-même, & de tous les autres. La Tante fit bien-tôt ce qu'elle avoit dit. Car, aprés avoir persüadé à sa Niéce, non sans beaucoup de peine, de rendre les Perles au Duc la premiére fois qu'il la viendroit voir, & d'agir avec tant de modestie, & en ses regards & en ses paroles, qu'elle le décourageat de son entreprise, & l'obligeat à ne pousser pas la chose plus avant, il se présenta à elle une tres-favorable occasion, pour éxécuter son projet.

L'arrivée de sa Niéce avoit été cause qu'elle avoit négligé, en quelque façon, les services & les soins assidus avec lesquels elle faisoit tous les jours sa cour à la Duchesse de Bellame. Desorte que la Duchesse remarquant cela, s'in-

fema d'elle & demanda ſi elle n'étoit point malade. Ne ſe trouvant perſonne qui pût luy rien apprendre ſur ce ſujet; Elle envoïa une des amies de la Demoiſelle pour s'enquerir de la raiſon de ſon abſence. Cette amie vint ſi à propos pour ſervir la Tante dans ſon deſſein, qu'elle profita d'abord de l'occaſion, pour luy apprendre que ſa Niéce, à qui elle avoit voulu faire plaiſir & monter les Curioſitez de Paris, comme étant étrangére, avoit été la cauſe de ſa négligence envers la Ducheſſe, qu'elle eſpéroit qui auroit la bonté de la pardonner, lors qu'elle en ſçauroit le ſujet. Aprés, elle pria inſtamment ſon amie de luy faire la grace d'âgir enſorte que la Ducheſſe fut inſtruite de tout, &, ſi la choſe pouvoit ſe faire ſans choquer cette Illuſtre Dame, qu'elle lui préſentat ſa Niéce. Enſuite, elle mena cette amie dans la chambre où étoit ſa Niéce,afin de la luy faire voir. Elles la trouverent aſſiſe, accoudée ſur une table, la tête appuyée ſur ſa main, & dans une profonde méditation. Lors-qu'elle fut ſortie de cét état, & qu'elle parla, l'amie de ſa Tante fut d'abord, ainſi que les autres, ſurpriſe de tant de mérite & de perfection dans une ſi grande jeuneſſe.

nesse. Elle dit, qu'infalliblemant la Duchesse voudroit la prendre chez Elle & l'approcher de sa Personne. Elle asfûra qu'elle luy en feroit un si beau portrait, que cette Duchesse désireroit de voir l'Original. Aprés cela elle prit congé ; & comme elle sortoit, elle rencontra le Duc qui entroit & venoit rendre visite à sa Maîtresse. Le Duc fut fort surpris de rencontrer là une femme qu'il avoit veüe le même jour à la Toilette de la Duchesse. Il ne sçût d'abord que dire sur ce qu'il entroit dans une maison de cette sorte. Mais, parce qu'il avoit l'esprit vif & souple, il prit d'abord la femme par la main, sans qu'on pût remarquer en sa personne nul embarras, & lui dit que, lors-qu'il étoit venu, il avoit dessein de prendre la Maitresse du logis, afin qu'elle vit & lui aidat à acheter certaines choses qu'il désiroit ; mais que puis-que le hazard luy offroit un autre secours, il vouloit le recevoir. Dés-qu'il eût parlé de la sorte il revint sur ses pas, & mena avec lui dans son Carrosse la Demoiselle, dont il disposa en suite de la maniére qu'il jugea à propos, & qui ne reconnut nullement le but & le dessein de ce Seigneur.

Le Duc s'étant débarrassé des mains de cette fâcheuse femme, il revint inconti-

continent, pour voir sa jeune maîtresse, qu'il trouva toute seule. Sa Tante ne pensant pas que le Duc dût leur rendre visite qu'aprés midi, principalement parce qu'il avoit été frustré de la réponse d'une d'elles, étoit sortie pour aller rendre service à une de ses voisines qui l'avoit priée de venir chez elle. Le Duc de Bellame étoit venu ce jour fort matin, à cause que le Roy lui aïant fait dire qu'il faloit qu'il se préparat avec toute la diligence possible, pour aller commander les Vaisseaux qu'il vouloit envoïer au secours des Venitiens contre les desseins que les Turcs avoient formez sur Candie, cela avoit extrêmement alarmé son cœur, & il avoit souhaité d'avertir sa chére Maîtresse de l'état des choses, & d'observer comment elle recevroit cette nouvelle. Il lui raconta ce qui concernoit son voïage, & lui représenta vivement sa passion. Francelie répondit, au regard de l'un & de l'autre point, le plus joliment du monde. La présence de sa Tante ne la gênant, ne l'embarrassant plus, elle fit une réponse fort spiritüelle. Elle témoigna au Duc, qu'elle étoit extrêmement sensible aux faveurs signalées qu'elle avoit reçües de lui, & à l'hon-

neur extraordinaire qu'il lui avoit fait de lui rendre visite, & de s'abaisser jusqu'à elle; qu'au fonds elle n'avoit pas assez de vanité pour croire qu'il y eût rien en elle qui pût solliciter un Homme de si haute Qualité & d'un si grand mérite à lui dire les choses qu'il luy avoit dites; qu'il n'en avoit usé sans doute de la sorte que par maniére de divertissement. La présence du Duc de Bellame avoit saisi la jeune Demoiselle, & son esprit étoit si occupé à lui répondre, qu'elle ne se souvint point d'abord de rendre le Collier de perles, ainsi que sa Tante lui avoit conseillé de faire. Mais dans la suite de la conversation, dans laquelle le Duc la fonda de toutes les maniéres, elle prit occasion des derniéres, des propres choses qu'il venoit de dire, pour tirer de sa poche le Collier & le lui présenter avec toute la civilité imaginable. Le Duc surpris de cette action, à laquelle il ne s'attendoit nullement aprés une conversation assez longue, demeura tout interdit; & regardant sa Maîtresse avec toute la tendresse, avec toute la passion que ses yeux pouvoient exprimer, il rompit le silence. *Est-il possible*, dit-il, *Charmante personne, qu'aprés toutes les esperances dans*

*lesquel-*

*lesquelles vous m'avez entretenu, je suis si malheureux, que de voir que le premier témoignage de ma passion (il est petit, je l'avouë) soit si méprisé, que vous ne le jugiez pas digne d'être accepté de vous! Pardonnez-moi, Monseigneur,* répondit la Demoiselle, *si outre la connoissance de mon peu de mérite, je suis les instructions d'une personne, à qui mes parens ont donné une autorité entiére sur moi.*

Cette malicieuse dénonciation qu'elle fit à dessein, dans la veûë, qu'en pratiquant le conseil de sa Tante, elle ne nuisit pas à ses désirs, & que toute la faute retombat sur sa Gouvernante, produisit l'effet qu'elle souhaitoit. Car le Duc profitant d'une occasion si favorable, agit si finement envers sa Maitresse, à la faveur de l'absence de sa Tante, qu'avantque de se rétirer il ne l'eût pas seulement persuadée de retenir les Perles, mais encore de recevoir tout ce qu'il lui fairoit tenir adroitement, afin qu'à l'avenir sa Tante ne put pas traverser leur intrigue par ses conseils superflus. En un mot, le Duc trouva si bien le chemin du cœur de la Belle, & lui plût si fort, que peu de jours aprés, dans un commerce de lettres

qu'il envoïoit & recevoit, elle lui découvrit ses véritables sentimens, & l'assûra qu'elle étoit en état de lui obéir en tout ce qu'il éxigeroit d'elle.

Le Duc aïant fait de si grands progrés, ne pensa plus qu'à rechercher l'occasion de l'entiére jouïssance. Mais pendant qu'il étoit dans cette occupation, il reçût un Ordre du Roi qui lui commandoit de partir pour se rendre sur son Bord, mais de partir dans quarante-huit heures, pour le plus tard. Ce fut un coup qui surprit & affligea fort ce Seigneur. Quoi-que sa Maîtresse eût feint, par son conseil, une indisposition, afin d'éviter par-là d'être présentée à la Duchesse par sa Tante; il commença néanmoins à craindre qu'en son absence quelqu'un ne recherchat une si belle & si agréable fille; & il jugea qu'il valoit encore mieux que, pendant qu'il seroit absent, elle fut entre les mains & sous les yeux de son Epouse, parce que de cette sorte elle seroit beaucoup plus à l'abri des tentations. Cependant, il ne laissa pas, malgré la multiplicité de ses affaires, & le peu de temps qu'il avoit à demeurer à Paris, de faire tout son possible pour jouïr de sa Belle: mais il ne

pût

pût jamais trouver moyen de satisfaire son désir & sa passion. Enfin, considérant que sa Maîtresse, dans ses lettres, s'étoit exprimée comme étant disposée à consentir à tout ce qu'il désireroit, & comme aïant le cœur touché & passionné; il résolut de lui proposer de la prendre avec lui, & de la mener en Candie. C'étoit une occasion où elle pouvoit faire voir si elle avoit autant de courage, que d'esprit & de beauté. Elle embrassa d'abord l'offre avec joye. Elle souhaita ardemment que le Duc trouvat moïen de la tirer de chez sa Tante, sans qu'elle y prit garde; & elle promit d'être prête, dans le temps qui lui auroit été marqué, pour le suivre par tout où il lui plairoit.

Pendant que toutes ces choses se passoient, la Tante, avec laquelle la Niéce se conduisoit avec plus de reserve qu'auparavant, sous prétexte d'indisposition, & à qui elle avoit soin de ne donner nul soubçon de commerce avec le Duc de Bellame, n'avoit nulle défiance à cét égard. Elle ne croïoit pas que l'intrigue continüat entre le Duc & sa Niéce. Elle se persüadoit, que la disproportion d'age auroit infailliblement porté sa Niece à fuïr ce

à laquoi elle s'étoit auparavant attâchée, & que quelque nouvel objet pourroit l'occuper & lui faire oublier entiérement le Duc. Elle fit tout ce qu'elle pût pour le rétabliſſement promt de ſa ſanté, & pour la diſpoſer à permettre qu'on la portat en chaize chez la Ducheſſe de Bellame. Par ſes preſſantes ſollicitations cette Tante obtint ce qu'elle demandoit, & à quoi la jeune Beauté conſentit dans le veüë que par cette voïe le Duc pourroit l'enlever. Auſſi lui fit-elle d'abord ſçavoir la choſe, par un porteur ſecret, par une femme qui lui apprenoit à chanter, & qui avoit été gagnée par des préſens.

Le Duc étant averti de tout, envoïa quelques gens pour prendre garde à toutes les chaizes qui pourroient ſortir ou partir de la maiſon de la Tante, avec ordre que lors-qu'ils verroient une chaize où il y auroit une jeune Demoiſelle, ils commandaſſent aux porteurs de les ſuivre juſqu'à un certain lieu qu'il leur avoit marqué & qu'il avoit choiſi pour la reception de ſa Maîtreſſe.

Ceci ſi paſſoit à peu prés ſix heures avant le temps qui avoit été marqué

par

par le Roi pour le départ du Duc, & qui ne pouvoit absolument être porté plus loin. Dans ce temps-là la Niéce sortit en chaize de chez sa Tante, aïant seulement à sa suite un petit laquais. La Tante avoit déja pris les devans en carrosse pour disposer la Duchesse de Bellame à recevoir sa Niéce. Dés-que les espions du Duc apperçûrent la chaize, ils se mirent en état de faire ce qui leur avoit été ordonné. Les uns commanderent aux porteurs de tourner dans un coin de ruë qu'ils montrerent & qui n'étoit pas éloigné, pendant que les autres amusoient le laquais dans une autre ruë, afin-qu'il ne vit point par où la chaize passoit. Le laquais enfin regardant en avant & n'appercevant point la chaize, il prit la course dans une ruë étroite qui menoit chez la Duchesse, & par où il avoit été ordonné de conduire la jeune Demoiselle; mais ne voïant point encore la chaize, il maudissoit en son cœur les porteurs, qui marchoient, qui couroient si vite.

Cependant, Francelie étoit receüe le mieux du monde par ceux que le Duc de Bellame avoit établis pour cela, & qui lui firent sçavoir incessem-

ment que la Demoiselle étoit arrivée au lieu prescrit. Ce Seigneur ne tarda pas long-temps à se rendre à cét heureux lieu ; il y courut, il y vola avec toute la joie qu'une si prochaine jouïssance étoit capable de lui inspirer. Aprés les prémiéres caresses & les premiers embrassemens, le Duc dit quelque chose à sa Maîtresse sur la promtitude de son départ, & lui protesta qu'il avoit donné ordre à quelques-uns de ses gens de lui fournir abondamment, même jusqu'à la profusion, tout ce qu'elle souhaiteroit. Il ajoûta que s'il osoit espérer qu'elle voulut prêter l'oreille à une proposition qu'il n'osoit lui faire sans avoir obtenu sa permission auparavant, & ne prendre pas en mauvaise part ce qu'il avoit dessein de lui dire, il s'estimeroit l'homme du monde le plus heureux. La Demoiselle accorda tout. Alors le Duc lui proposa d'être habillée en habit de page durant le voïage. Il l'asseûra que quoi-qu'elle parut en cét état, elle ne lui seroit pas moins chére, & qu'il auroit autant de soin d'elle que de sa propre personne ; que dans le Vaisseau elle coucheroit dans sa Chambre, & mangeroit & boiroit avec lui ; que personne même ne pourroit

reconnoître qu'elle fut déguisée ; & que lors-qu'une fois on seroit arrivé en Candie, elle auroit le choix ou de continüer à être travestie, ou de reprendre les habillemens de son Sexe. Enfin, il lui dit tant de belles choses, & il exprima si bien la passion & la tendresse qu'il avoit pour elle, qu'elle consentit à tout ce ce qu'il voulut.

Il n'étoit pas mal-aisé au Duc de la faire passer pour un de ses pages, à cause qu'il y en avoit deux qui ne pouvant supporter la mer, ou peut-être n'aïant pas envie d'aller en Candie, avoient abandonné son service, & qu'il en cherchoit d'autres. Il donna ordre qu'on travaillat avec une extreme diligence à un habit de Page, ensorte qu'il fut fait dans quatre heures en la maniere qui fut marquée. Nôtre jolie fille revêtuë de cét habit & aïant tout ce qui étoit nécessaire à un Page, fut menée par le Duc, avec le reste de sa suite, dans le Vaisseau-Amiral, où elle trouva autant de civilité, d'amour & de passion que le Duc lui en avoit promis.

Laissons les flotter sur les vagues, & retournons à la Tante, qui aprés avoir attendu long-temps en vain sa Niéce, fit venir le laquais qui avoit eu

ordre de la suivre, & luy demanda qu'il lui comptat éxactement de quelle maniére les choses s'étoient passées, & en quel lieu il avoit perdu la Chaize. Le laquais répondit qu'il y avoit eû en cét endroit-là une telle presse & un si grand embarras, qu'il avoit perdu de veuë la Chaize, sur tout un ou deux Carrosses étant venus à traverser; que dés-qu'il avoit été débarrassé, il avoit fait tout son possible pour attraper la Chaize, mais qu'il n'avoit jamais pû.

La Tante, peu satisfaite de cette rélation, ne sçavoit que penser. Tantot elle s'imaginoit que les porteurs n'avoient pas bien compris en quel lieu il faloit qu'ils portassent la Demoiselle; tantot que quelque soudaine maladie l'avoit attaquée, & qu'elle s'étoit faite porter en quelque maison; tantot qu'elle s'en étoit retournée chez son Pére: en un mot, il lui vint dans l'esprit une infinité de choses, avant-qu'elle soubçonnat que sa Niéce se fut embarquée avec le Duc de Bellame. Elle aimoit même mieux croire que ce Duc étant parti pour son voyage précisément trois heures avant que sa Niéce sortit en chaize de sa maison, & aïant

cû

eû le temps de prendre congé d'elle en cachette, & de donner des ordres pour tout ce qui seroit nécessaire à sa Maîtresse durant son absence; la jeune fille, par les conseils de ce Seigneur, s'étoit retirée quelque part pour y vivre incognito jusqu'à son retour. Cette affligée Tante aïant fait toutes les recherches possibles, & la Duchesse de Bellame elle-même aïant emploïé sans succés divers de ses gens pour sçavoir des nouvelles de la Demoiselle, elle fut dans une désolation inexprimable: aprés avoir joint les soins & les peines de ses amis & de ses amies aux siens, sans avoir pû rien apprendre, elle ne doutoit plus que sa Chére Niéce n'eût été enlevée.

Le Duc de Bellame eût un vent fort favorable, & il arriva en peu de temps en Candie, où il débarqua ses Troupes & se retrancha incontinent. Ensuite, dans un engagement avec l'Ennemi, une mine aïant joüé fit sauter en l'air le Duc, ensorte qu'on ne pût jamais trouver son corps. Les mauvaises nouvelles volent ordinairement. La perte d'un Homme de cette importance fut bien-tôt sceuë dans tous les Quartiers des Chrêtiens; la nouvelle en

parvint aussi d'abord à la Flotte, & fut entenduë de la Maîtresse du Mort, de la maniere qu'on peut s'imaginer. Elle courut incontinent au lieu du desastre, où elle fut toute environnée de fumée & de feu, & eût les oreilles remplies des cris des mourans, & d'autres qui déploroient la perte de leurs Amis: elle ne fut convaincuë que trop que la nouvelle étoit bien fondée. Cette pauvre fille se voïoit destituée d'Amis, de Parens, de Protecteurs, dans un habit qui ne convenoit point à son Sexe. Elle s'abandonne à un si grand excés d'affliction, que ce fut merveille comme elle n'y succomba pas entiérement. Etant retournée à son Bord, elle entra dans la Chambre de son Cher Duc, & se jetta sur son lit, fondant en larmes & donnant un libre cours à ses soupirs, pour soulager son cœur. Elle étoit en ce triste état, lors-qu'un Monsieur, approchant du lit & se jettant à genoux, parla de cette sorte. *Madame, ne poussez pas plus loin, je vous prie, Vôtre affliction, Vous avez témoigné assez de déplaisir, Vous vous êtes aquitée de Vôtre devoir; cela suffit. Je prends beaucoup de part aussi en ce qui Vous afflige, puisqu'en la même Personne que*

*Vous*

*Vous regrettez j'ay perdu & un bon Ami & un honorable Protecteur. Mais, Madame . . . . . .* A cette seconde fois qu'elle entendit le mot de Madame, & sçachant que dans la Flotte il n'y avoit d'autre femme qu'elle, elle fut épouvantée, &, nonobstant sa grande affliction, elle comprit combien cette sorte de découverte lui étoit desavantageuse. Et comme elle jetta les yeux, sans parler, sur la personne qui lui tenoit un tel discours; cela donna temps au Cavalier de continüer. *Oüi, Madame,* ajouta-t-il, *j'étois si bien dans L'esprit du Duc, qu'il me faisoit part de tout ce qui l'intéressoit le plus. C'est lui-même qui m'a confié le Secret qui Vous regarde. Il m'a fait promettre qu'en cas de malheur je Vous secourrois & Vous rendrois tous les services dont je serois capable, & Vous a recommandé, avec une ardeur, avec une tendresse extrême, à mes soins & à ma Protection. Je Vous offre ces soins, cette protection avec toute la soûmission, avec tout le respect imaginable; & je n'attends que Vos ordres pour les exécuter.* La Demoiselle sentit alors qu'elle ne pouvoit pas differer davantage à répondre à cét obligeant inconnu. Ainsi, se levant un peu sur son

lit, elle fit cette réponse. *Je ne puis, Monsieur, qu'être sensible à toutes ces offres honnêtes qu'il vous à plû me faire; & je suis aussi obligée de reconnoitre que sans une étroite amitié & une grande familiarité avec le Duc, vous n'auriez jamais sceû ce que vous sçavez de moi. Mais, Monsieur, mon affliction est telle, & je suis dans un si grand trouble, qu'il faut, s'il vous plait, me laisser un peu plus de temps à moi-même, pour reprendre mes esprits, pour diminüer l'émotion où je me trouve, & donner un cours libre à mes larmes & à mes soûpirs, qui autrement ne pourroient que me perdre. Ensuite, Monsieur, j'embrasserai avec bien de la reconnoissance les offres que vous avez eû l'honnêteté de me faire, & vous prierai de me ramener dans mon Païs. Vôtre demande est si juste, Madame,* repliqua l'Officier, *que je n'ai d'autre chose à repartir, si non que dés ce moment je suis si entiérement à Vôtre disposition, que Vous n'avez qu'à parler, & que je suis prêt à faire pour Vous tout ce qui est en mon pouvoir. Cependant, Madame, je vais me retirer; mais, avec Vôtre permission, je Vous laisserai un valet à qui Vous pouvez commander tout de même que s'il étoit Vôtre valet propre,*

*pre, & qui sçaura me trouver toutes les fois que Vous aurez besoin de moi.* Aïant dit cela, il fit un profonde réverence, & sortit de la Chambre.

Peu de temps aprés, le valet qui avoit été laissé à l'entrée de cette Chambre, entendant nôtre affligée Demoiselle pousser un grand soûpir, croïant qu'on l'avoit appellé, il entra, & lui aïant demandé si elle avoit besoin de quelque chose, elle eût la cutiosité de s'informer de lui qui étoit son Maître, & quels étoient son rang & ses emplois. Le Valet la satisfit d'abord sur ce point, en disant que son Maître étoit un Homme de Qualité, qui avoit un Commandement considérable dans le Vaisseau; & qu'il lui avoit ordonné de veiller à la porte de la Chambre, & de servir éxactement & avec promtitude, en toutes choses, celui qui étoit dedans. *Monsieur*, ajoûta le valet, *je serai toûjours prêt à la porte de la Chambre, où mon Maître a fixé mon poste. jusques à ce que Vous m'appelliez.* La Demoiselle le remercia, & souhaita qu'il se retirat jusqu'à ce qu'il fut appellé. Le valet sortit; & la pauvre affligée demeurant toûjours couchée sur son lit, ceda au Sommeil, n'aïant point dormi

depuis quelques jours. Etant tombée de la sorte en un Sommeil profond, à cause que trois jours s'étoient déja écoulez depuis la nouvelle de la perte du Duc; & un autre Amiral aïant été nommé avec ordre de se rendre incessement sur le Vaisseau où nôtre Demoiselle étoit, & de prendre possession du Commandement: ce nouvel Amiral envoïa quelques-uns de ses valets de pié, avec quelques autres & deux Pages du feu Duc, pour voir & retirer ce qui appartenoit à ce Duc. Ils entrerent dans la Chambre pendant que la pauvre Demoiselle étoit ensévelie dans un profon sommeil. A sa livrée les Etrangers jugerent que c'étoit un des Pages du Feu Duc de Bellame. Les deux Pages, qui étoient entrez aussi, dirent que c'étoit un jeune Gentilhomme que feu leur Maître avoit pris à son service immédiatement avant-que de sortir de France, & qu'il aimoit extrêmement, ensorte qu'il n'y avoit que lui qui entrat dans sa Chambre; que sans doute ce pauvre Jeune-homme avoit eû bien de la tendresse & du zéle pour son Maitre; qu'au moins depuis sa mort il avoit été extrêmement triste; qu'ils étoienr bien aise de le trouver endormi,

mi, & qu'ils ſouhaitoient qu'on ne troublat point ſon repos, & qu'on le laiſſat juſqu'à ce qu'il ſe réveillat lui-même. On laiſſa donc dormir celui qui étoit ſur le lit, & on ne penſa qu'à tirer de la Chambre quelques cofres qui y étoient : aprés quoi tous ſortirent, à la reſerve d'un des Pages. Ainſi, la jeune Demoiſelle fut laiſſée en repos. Comme elle dormoit pourtant, ſon imagination, ſe trouvant agitée par des ſonges conformes à l'état où elle étoit reduite, lui fit pouſſer ces paroles : *Pourquoi voulez-vous Vous en aller, Monſeigneur, & laiſſer Vôtre pauvre jeune Maîtreſſe ?* Elle prononça ces mots d'une voix ſi haute & ſi diſtinctement, que le Page qui étoit dans la Chambre prêta l'oreille de bon cœur, pour être pleinement inſtruit de ce qu'il commençoit à ſoubçonner. Un peu aprés, la Demoiſelle avancant, alongeant les bras comme pour retenir celui à qui elle parloit, elle ajoûta : *Mon cher Duc, je veux Vous ſuivre par tout où Vous irez.* S'étant par ce moien fort émeûë, elle ſe réveilla en ſurſaut : & apperçevant un Page qui avoit les yeux attâchez ſur elle, elle fut dans un terrible deſordre ; qui augmenta dans

l'eſprit

l'esprit de ce Page les soubçons que ses paroles y avoient excitez, & acheva de lui persüader qu'effectivement c'étoit une femme déguisée. Aprés tout, le Page fut d'abord sensiblement touché de ce que cette infortunée femme s'étoit donnée à connoître de la sorte. Il compara diverses circonstances & certaines choses qu'il avoit remarquées durant le voïage, & depuis qu'ils étoient arrivez en Candie, avec ce qu'il venoit de voir & d'entendre, & il étoit encore plus convaincu de la vérité de la chose. Ce Page donc qui étoit le premier des Pages du feu Duc de Bellame, & que son Maître avoit resolu d'avançer, parla de cette sorte à nôtre pauvre Demoiselle, pour la tirer d'inquiétude & d'embarras. *Vous avez trahi Vôtre Secret, Madame : mais permettez-moi de Vous dire que Vous ne devez pas ajoûter un nouveau sujet d'affliction à celui qui a été cause que Vous vous êtes faite connoître, & si Vous me jugez capable da Vous servir, emploïez-moi en tout ce à quoi Vous me jugerez propre.* Il dit cela en s'appuïant sur le lit, & d'üne voix basse, enforte que personne de dehors ne pouvoit l'entendre. La jeune Demoiselle étant merveilleusement

ment ſurpriſe & dans une grande conſternation, à cauſe de ce qui venoit d'arriver, demeura quelque temps toute confuſe, ſans pouvoir proferer une parole : mais enfin ſe tournant vers le Page, & couvrant ſon viſage avec une de ſes mains, elle pouſſa deux ou trois ſoûpirs; aprés quoi elle dit d'une voix baſſe. *Je ne ſçai point dans quelle condition je me trouve, ſi c'eſt pour mon avantage, que l'excés de mon affliction a été cauſe que vous avez connu qui je ſuis. Je ſouhaite que le Ciel vous inſpire de rechercher les moïens de me faire retourner en mon Païs. Je ne manquerois point de reconnoître un ſervice ſi important. Puiſque je ne puis plus me cacher à vous, je vous avoüerai ingenûment que je ſuis une femme. Mais ſi vous voulez que je croïe que vous déſirez effectivement me rendre ſervice, ne vous informez pas davantage de ce qui me regarde, ni de la cauſe qui m'a amenée ici, ſi loin de mon Païs natal, & parmi un ſi grand nombre de Gens-de-guerre, qui me ſont tous abſolument inconnus. Nôtre feu Maître, qui n'auroit pas manqué de faire ce qu'il m'avoit promis, de me ramener en France, s'il n'avoit pas eû le malheur de périr..........* Elle ne pût continüer ſon diſcours, un

tor-

torrent de larmes lui ferma la bouche, ce qui donna temps au Page, aprés un peu de silence de part & d'autre, de l'asseûrer, qu'il étoit en état d'obéir aveuglément à ses ordres, si elle lui témoignoit qu'elle étoit bien aise, qu'elle vouloit lui faire la grace d'accepter ses services. Et comme il vit qu'elle ne répondoit rien, à cause de sa douleur, de ses larmes, & de ses sanglots, il ajoûta : *Je vois, Madame, qu'il faut que Vos larmes aïent un libre cours; c'est-pourquoi je vais me retirer, pour retourner vers Vous quand je pourrai Vous être plus utile que je ne suis à present.* Aprés cela il sortit de la Chambre, priant le valet qui veilloit à la porte, de ne laisser entrer personne, depeur de n'incommoder un jeune Gentilhomme qui étoit fort malade sur le lit. Il sortoit justement du Vaisseau, lors-qu'il en rencontra le nouveau Commandant, qui étoit venu en personne avec quelques-uns de ses Amis, & avec quelques-uns de ses Valets, prendre possession de la Chambre. Cela obligea le Page de rentrer dans le Vaisseau, croïant que la pauvre Dame auroit besoin de lui dans une rencontre si épineuse. L'Officier étant entré dans la Chambre,

&

& apperçevant sur le lit quelqu'un qui avoit la livrée du feu Duc de Bellame, il demanda qui c'étoit. Le Page, qui étoit aussi entré, prit la parole & répondit que c'étoit un des Pages de feu son Maître, qui n'aïant pû supporter la mer comme les autres, étoit demeuré là malade; mais qu'il auroit soin de le faire porter, cette même nuit, avec le reste des choses qui appartenoient au feu Duc, dans un Vaisseau qui avoit été destiné pour les rapporter en France. L'Officier ne s'informant pas davantage, aprés qu'il eût consideré la Chambre, & donné quelques ordres touchant la maniére dont il vouloit qu'on y arrangeat les choses pour lui, il sortit & de la Chambre & du Vaisseau, recommandant au Page d'avoir soin de faire retirer incessemment tout ce qui appartenoit à feu son Maître, parce qu'il avoit dessein de coucher dans le Vaisseau cette nuit-là.

Francelie, qui avoit entendu tout ce qui avoit été dit & arrêté, fut ravie de ce que le Page étoit demeuré dans la Chambre, & de ce qu'elle pouvoit consulter avec lui ce qu'il étoit à propos de faire pour cacher son sexe, jusques à ce qu'elle eût été ramenée en Fran-

France, où elle seroit mieux en état de reconnoître ses services, qu'elle n'étoit. La grandeur de son affliction lui avoit déja fait oublier cette autre personne qui lui avoit offert de si bonne grace & promis si ardemment ses services, ou si elle venoit à y penser, elle s'en souvenoit plûtot comme d'un songe, que comme de quelque chose de réel. Elle resolut en elle-même de se remettre entierement aux soins & aux services du Page, dont elle crût pouvoir mieux ménager l'esprit, que de tout autre. C'est pourquoi se tournant vers lui, *Chandore*, dit-elle, car c'est ainsi qu'il s'appelloit, *dans la triste condition où je suis reduite, je me trouve dans la nécessité de me confier à vôtre bonté & à vos soins. Je vous regarde comme une personne généreuse, & je ne doute point que Vous n'aïez dessein d'en user envers moi avec toute sorte d'honnêteté. Je me repose donc tout-à-fait sur vôtre amitié. Seulement vous priai-je d'emploïer tous les moïens imaginables, avec le reste de vos Camarades, pour obtenir la permission de nous en retourner le plûtot qu'il sera possible; car certainement il m'en coûtera la vie si je demeure plus d'un mois en ce triste état. Je vous donne ma parole,* ajouta-t-

ta-t-elle, en lui tendant la main, *que je serai extrêmement sensible à vôtre honnêteté & à vos peines, & que je vous donnerai des marques considérables de ma reconnoissance, dés que je serai arrivée en mon Pais.* Il n'en faloit pas davantage pour exciter & encourager nôtre éveillé Page, qui avoit toûjours admiré le visage de Francelie, lors même qu'il croioit que c'étoit un Page, & qui avoit aussi toûjours désiré en son cœur d'avoir une Maîtresse d'une beauté semblable. Il lui réitéra donc avec ardeur & avec empressement les asseûrances de sa fidelité & de ses services, & lui dit, qu'il alloit incessemment travailler à ce qu'elle souhaitoit, & à retenir la meilleure place qu'il lui seroit possible dans la meilleure Chambre du Vaisseau destiné pour les porter en France; & que dés-que toutes choses seroient disposées comme il faloit, il la viendroit querir, & qu'il ameneroit de gens pour transporter tout ce qui lui appartenoit. Aprés avoir dit cela, il sortit de la Chambre, sans attendre de réponse.

Francelie étant assez satisfaite des asseûrances que Chandore lui avoit données, & de l'espérance de retour-

ner en France, elle se leva du lit pour voir & mettre en bon ordre tout ce qui étoit à elle, afin-que tout cela fût prêt pour être transporté dans le Vaisseau qui devoit aller en France. Le Duc en avoit toûjours usé envers elle avec la plus grande liberalité du monde, car il l'aimoit éperdûment: mais en particulier la derniére fois qu'il étoit sorti du Vaisseau pour aller combattre les Turcs, il lui avoit laissé une Cassette qu'il avoit voulu qu'elle enfermat dans son cofre, & qu'elle gardat jusqu'à son retour. Il l'avoit priée qu'au cas que le malheur voulut qu'il fut tüé, elle gardat la Cassette pour son usage & ses besoins, & comme un gage de son amour envers elle. Elle eût donc la curiosité d'ouvrir le cofre pour voir ce qui étoit dans la Cassette. Mais comme elle l'ouvroit, l'Officier qui auparavant lui avoit dit qu'il sçavoit son sexe & les liaisons qu'elle avoit eüës avec le Duc; cét Officier, qui étoit Marquis, entra dans la Chambre: ce qui obligea la Demoiselle de refermer le cofre pour recevoir le Cavalier avec respect; son habillement & son air marquant qu'il étoit Homme de Qualité, quoi-qu'il fut sans Suite.

Je

*Je viens*, *Madame*, dit-il, *Vous prendre pour Vous conduire à un Appartement que j'ay fait préparer pour Vous, lorsque j'ay sceû que le Commendant de ce Vaisseau vouloit en prendre possession, & y coucher cette nuit.* Cela convainquit Francelie que ce qu'elle s'imaginoit être un songe, étoit une réalité. Elle remercia l'Officier du soin qu'il avoit d'elle. Mais elle dit que le Premier des Pages, qui devoit retourner en France, avoit pris la peine de lui arrêter une place dans ce Vaisseau destiné pour y rapporter les choses qui appartenoient au feu Duc, & y ramener ses gens. Elle témoigna à cét Officier que quoi-qu'elle lui eût les derniéres obligations, elle espéroit qu'il ne trouveroit pas mauvais qu'elle préferat d'aller dans ce Vaisseau, depeur de ne manquer une occasion si favorable, & pour être toujours prête à partir, dés-qu'on voudroit faire voiles. Le Marquis répondit, Qu'il étoit asseûré qu'on ne permettroit point que le Vaisseau partit jusqu'à ce que les Turcs eûssent été batus & chassez de Candie, ou que tout fut perdu; Que demeurer si long-temps confinée dans un Vaisseau, sans conversation, & continuëllement ex-

posée aux insultes, aux insolences des valets, ce seroit pour elle un accroissement d'affliction capable sans doute de la faire tomber dans quelque maladie ; Qu'il avoit fait dresser exprés pour elle une Tante sur le bord de la Mer, où elle pourroit être toûjours prête pour s'embarquer, tout de même que si elle étoit dans le Vaisseau ; Que ses gens prendroient là un grand soin d'elle, & qu'elle ne seroit point en danger d'être reconnuë pour femme; Que, pendant que le Duc vivoit, elle pouvoit se promettre toute sorte de civilité & de respect, mais que ce Seigneur n'étant plus, chacun vouloit être Maître, & que parmi ses gens il y auroit tant de desordre & de confusion, qu'elle ne pourroit qu'être fort incommodée. En un mot, il lui représenta si bien tous les inconveniens qu'elle rencontreroit dans le Vaisseau, & les avantages & les douceurs qu'elle trouveroit dans la Tante sur le rivage, qu'elle fut disposée à prendre le dernier parti. Elle souhaita pourtant d'attendre le retour de Chandore. Mais le Marquis l'asseûra que Chandore seroit informé de tout par le moïen d'un de ses valets qu'il laisseroit dans le Vaisseau. Ainsi, elle con-

consentit qu'il l'emmenat, & que ses Hardes fussent chariées par des matelots, espérant de faire ses excuses à Chandore sur ce sujet dés-qu'elle le verroit, c'est-a-dire, comme elle croïoit, le même jour. Ils partirent donc, mais le Marquis, qui n'avoit point envie que Chandore sceût où la jeune Dame auroit été menée, & qui ne trouvoit pas trop bon que ce Page fut si officieux, ne laissa point de valet dans le Vaisseau, afin-que lors-que Chandore retourneroit, il ne pût rien sçavoir.

L'Officier conduisit Francelie dans une admirable Tante, où il ne manquoit rien de ce qui lui pouvoit être nécessaire & agréable. Aussi-tôt qu'elle y fut entrée, il fit sortir tous ses gens; il ne laissa avec elle qu'une Moresque qu'il avoit derniérement faite prisonniére; il sortit lui-même afin- que sa nouvelle Hôtesse fut en une plus grande liberté.

Chandore n'avoit pas tardé à revenir au Vaisseau, dans la veuë de prendre Francelie; il avoit même amené avec lui des gens pour charier son cofre & ses hardes. Mais dans quel étonnement ne fut-il point, lors qu'il trou-

va la Chambre vuide, qu'il n'y trouva ni la Dame, ni les Hardes! Il demanda à tous ceux qui étoient dans le Vaisseau, qu'etoit devenu le jeune Page. Personne ne pût lui en donner des nouvelles. On lui dit seulement qu'un Officier de Qualité avoit été avec lui & l'avoit emmené dans une Flutte, mais qu'on ne sçavoit où; que quelques-uns de leur troupe étoient allez avec eux pour charier des hardes; & que lors-qu'ils seroient de retour, ils pourroient lui apprendre ce qu'il désiroit sçavoir. Le Page demeura & attendit le retour de ces gens, pour être éclairci des choses. Quand ils furent de retour, ils ne pûrent lui apprendre autre chose, sinon que la flutte avoit mis les personnes dont il s'informoit, & qu'ils avoient transporté leur bagage dans un autre Vaisseau; mais qu'ils n'en sçavoient pas le nom, ni le nom de celui qui le commandoit. Le Marquis avoit mené Francelie dans ce Vaisseau-là, afin-qu'en suite les matelots, qui avoient été emploïez au transport de son coffre & de ses hardes, s'étant retirez, ils ne pûssent sçavoir au vrai en quel lieu la Dame avoit été conduite, & que le Page ne pût la trouver.

Chan-

Chandore pourtant ne desespéra point de la retrouver par ses éxactes recherches; & il ne perdit point temps à sortir du Vaisseau où il étoit pour travailler à la chercher. Il entra dans tous les Vaisseaux qui étoient au Port, & demanda à tout le monde si l'on n'auroit point veû un beau jeune Page qui portoit la livrée de l'Amiral mort, & qui étoit avec un Officier. Enfin, lorsqu'il n'avoit presque plus d'espérance d'apprendre des nouvelles de la Personne qu'il cherchoit, on lui dit dans un Vaisseau, que le Page & l'Officier dont il s'informoit, étoient venus là, mais qu'ils y avoient demeuré fort peu de temps, & qu'ils s'étoient faits porter à terre sur le bord de la Mer. Ainsi, Chandore crût qu'il n'avoit autre chose à faire qu'à aller sur le rivage pour y continüer sa recherche. Il ne sçavoit point quel Officier avoit emmené la jeune Dame; de sorte que venant à rencontrer le Marquis dans le temps qu'il retournoit dans la Tante vers elle, il s'addressa à lui & lui demanda avec respect s'il ne pourroit point lui donner des nouvelles d'un jeune Page qui avoit appartenu au Duc de Bellame. Il avoit parlé avec tant

d'empressement & d'une maniére qui faisoit si bien sentir qu'il y avoit quelque chose qui l'intéressoit fort, qu'il étoit facile à l'Officier, qui étoit d'ailleurs fort intelligent, de voir que ce qui faisoit agir ce Page, c'étoit quelque autre cause qu'une simple amitié envers un de ses Camarades. C'est pourquoi, pour se délivrer d'un si facheux Rival, il lui répondit rudement, qu'il devoit s'addresser à d'autres personnes qu'à lui pour sçavoir des nouvelles de Pages, & qu'il n'avoit point coûtume d'avoir commerce avec des laquais. S'étant débarrassé de la sorte, il entra dans la Tante. Il est certain que la réponse qu'il avoit faite à un Jeune-homme amoureux, qui désiroit trouver la Personne qu'il aimoit, à un Gentilhomme d'un courage plus grand que sa jeunesse ne sembloit promettre, auroit infailliblement porté ce Jeune-homme à repliquer quelque chose de fort, si le Marquis n'étoit pas entré si promtement dans sa Tante. Quoi-qu'il en soit, comme les oreilles & les yeux des Amans sont toûjours plus ouverts que ceux des autres, Chandore s'imagina que quelque chose d'extraordinaire avoit poussé l'Officier à

lui

lui faire une réponse si brusque. C'est ce qui l'obligea de demeurer tout ce soir autour de la Tante, prenant garde de n'être apperçû du chagrin Officier, qu'il commença à soubçonner d'avoir connoissance du Sexe de sa Maitresse & d'être devenu son Rival. Il n'ignoroit pas la familiarité qu'il y avoit eûë entre lui & le Duc, & il ne doutoit point que le Duc ne lui eût confié son Secret. Il sçavoit aussi que cét Officier avoit un Emploi tres-considérable, & étoit un Marquis du plus haut Rang. Tellement-que considérant les grands avantages qu'un si puissant Rival avoit sur lui, & voïant d'ailleurs que ce Rival avoit la jeune Dame entre ses mains, il sentit qu'il ne pouvoit parvenir à ses fins que par adresse & par ruse. C'estpourquoi, il résolut en lui-même, que dés-qu'il seroit asseûré du lieu où étoit sa Maitresse, lequel il ne croïoit être autre que la Tante où il avoit veû entrer le Marquis; il résolut de faire tout ce qu'il pourroit pour lui parler & apprendre d'elle-même si ses services pouvoient toûjours lui être agréables, ainsi qu'elle lui avoit témoigné auparavant qu'ils seroient. En un mot, il avoit conçû

un amour si véhément pour cette belle personne, qu'en cas qu'elle lui marquat de l'indifference, ou dit quelque chose à l'avantage du Marquis, il étoit dans la résolution de se défaire d'un si puissant Rival.

Francelie, de son côté, pensoit à Chandore, à qui elle se sentoit autant obligée qu'au Marquis. Elle avoit eû souvent occasion de le voir & de remarquer son mérite, parce qu'il étoit le Premier des Pages, & sans cesse auprés du Duc, à qui elle avoit si souvent entendu parler tres-avantageusement de lui, de son Education, de ses honorables Parents, de son courage, de son adresse, & qui avoit eû dessein de le distinguer & l'avancer bientôt par un Emploi conforme à son mérite & à la Famille à qui il appartenoit. Tout cela joint à la promtitude avec laquelle ce Jeune-homme la servoit, & à la passion qu'elle avoit remarquée dans ses yeux, lui donnoit beaucoup de penchant à le favoriser. Elle étoit dans ces réflexions & dans ces sentimens, lors-que le Marquis entra dans la Tante. Il alla vers cette aimable Personne avec un air qui marquoit beaucoup de respect & d'amour,

& qui étoit mélé d'une certaine gayeté qui accompagnoit d'ordinaire toutes ses actions. *Et bien, Madame, dit-il*, sa passion l'aïant empêché de faire réflexion que la Dame étoit déguisée, *comment trouvez-vous Vôtre Appartement?* Le mot de Madame facha la pauvre Demoiselle & la fit rougir, en sorte qu'elle fut contrainte de baisser les yeux, pendant qu'elle s'efforçoit de cacher son desordre avec sa main droite. Le Marquis fut marri de la faute qu'il venoit de faire; mais il n'y avoit plus moïen d'y remédier. Il pensa pourtant qu'aprés tout il n'y avoit en ce lieu que la Moresque, qu'il sçavoit n'entendre point le François; & que personne d'autre n'avoit oüi ce qu'il avoit dit, quoi qu'il eût parlé assez haut. Cependant, il s'approcha davantage de Francelie, pour s'excuser le mieux qu'il pourroit touchant la faute qu'il venoit de commettre, en alleguant que l'excés de la passion qu'elle avoit allumée dans son cœur en avoit été la seule cause, & en promettant d'être plus circonspect à l'avenir. Elle lui dit, sans vouloir prendre connoissance de ce qu'il venoit de déclarer touchant son amour, qu'elle étoit ravie de ce qu'il

n'y avoit en ce lieu personne qui eût pû entendre ses paroles; & que pourvû que dehors personne ne les eût oüies, tout alloit assez bien. Ensuite, elle changea, tout d'un coup, de discours, & témoigna au Marquis qu'elle s'étoit fort plûë dans son logement; & qu'elle lui en rendoit mille graces. Elle ajoûta, qu'elle étoit extrémement surprise de ce qu'elle n'entendoit rien dire de Chandore, qui lui avoit promis ses services, & à qui elle avoit à communiquer quelque chose, où il n'y avoit que lui qui pût la servir. *Comment, Madame*, répondit le Marquis, d'un ton amoureux, & avec quelque diminution de gayeté, *il n'y a personne qui puisse Vous servir qu'un Page? Un Page a-t-il une si grande connoissance de ce qui Vous concerne, qu'il puisse Vous servir mieux qu'un autre? Je pense que je suis le seul homme*, continua-t-il, *qui sçache que Vous êtes travestie, &*..... Il alloit passer plus avant, lors-que Francelie, pour l'empêcher d'entrer plus avant dans cette affaire, dit: *Monsieur, c'etoit mon Camarade, & en cette qualité il peut avoir eû connoissance de mes affaires, pour m'y servir, quoi qu'il n'ait eû nulle connoissance*

ce

*ce de mon Sexe. C'est touchant quelques papiers*, poursuivit-elle, *que je souhaite de lui parler. Je ne puis recouvrer ces papiers là ; & peut être qu'il m'en donnera des nouvelles. Si j'étois assûrée qu'ils eûssent été brulez, ou qu'ils eûssent été jettez dans la Mer, j'en serois aussi contente, que si je les avois entre mes mains : mais je ne sçai si, dans le desordre de mon affliction, je ne les ai point égarez, & si Chandore ne les a pas trouvez quelque part.*

Le Marquis, qui durant tout le temps que Francelie avoit parlé, l'avoit observée avec soin, eût avoir remarqué plus d'une fois du desordre dans sa contenance; il n'y fit pourtant pas autrement réflexion : mais il résolut de veiller éxactement sur les démarches de Chandore, pour l'empêcher d'avoir occasion de voir la Belle, & moins encore de lui parler. A son tour, il tourna le discours ailleurs, & rendit compte à la Dame de l'état des choses, remettant à parler de sa passion aprés soupé. Mais un Exprés étant venu, pour lui dire qu'un Corps de Turcs s'étoit avancé vers le Quartier du Général ; & qu'il avoit été commandé avec son Bataillon pour défendre un Passage qui

y conduisoit, cela l'obligea de quitter Francelie, quoi-que non sans bien du déplaisir, aprés avoir donné ordre qu'on servit devant le Monsieur qu'il laissoit dans sa Tante, le Soupé qui se préparoit; & que tous les valets qui restoient eûssent grand soin de lui, & le servissent comme sa Personne propre. Il s'attâcha si fort à donner de bons ordres sur ce sujet, qu'il n'eût de temps que pour prendre congé de la jeune Dame qu'il amoit, & lui dire, qu'il étoit asseûré de réüssir, de revenir tout couvert de lauriers, si elle l'accompagnoit de ses vœux : aprés quoi il monta à cheval pour aller joindre son Bataillon.

Chandore, qui avoit toûjours demeuré autour de la Tante & avoit eû l'œil au guet, avec une Casaque grise de campagne qui le déguisoit un peu, aïant vêu que le Marquis étoit monté à cheval, il alla à l'entrée de la Tante, & s'insinüa si bien dans l'esprit des valets, qu'enfin il en gagna un qui avoit oui que le Marquis avoit dit, *Madame*. Il le gagna par le moïen de quelques pistoles qu'il mit dans sa main, & qui obligerent ce valet, dés-qu'il les sentit, à fermer le poing, & à ouvrir la bouche, pour déclarer que certaine-

nement il y avoit dans la Tante une personne qui portoit la livrée, & qu'il croïoit n'être rien moins que ce qu'elle sembloit être; que par le grand respect que le Marquis avoit pour elle, par la maniére dont il avoit commandé à tous ses gens de la servir, & par le titre de *Madame* qu'il avoit entendu qu'il lui donnoit, outre la beauté de son visage, il étoit persuadé que c'étoit quelque Dame que le hazard avoit fait rencontrer à son Maître, & qui se cachoit sous un habillement de Page.

Cette découverte donna à Chandore, d'un côté, beaucoup de joye, mais, de l'autre, elle le mit en peine & en angoisse, par la raison qu'elle lui apprenoit que sa Maîtresse étoit connüe. Il engagea le valet à se tirer un moment à l'écart avec lui, disant qu'il avoit une affaire d'importance à lui communiquer. Le Camarade aïant accordé ce qu'on lui demandoit, Chandore le conduisit chez un Vivandier, où il l'asseûra que la personne, dont il étoit question, étoit effectivement une femme, & même sa Sœur, que le Marquis avoit amenée dans sa Tante; & qu'il avoit à dire à sa Sœur quelque chose d'important; que s'il vouloit avoir la

bonté de le faire parler à elle, ou du moins de lui rendre une lettre, il lui protestoit qu'il lui en témoigneroit bien de la reconnoissance. Le valet répondit, qu'il étoit un des moindres des valets; qu'il n'avoit pas la liberté d'entrer dans la Tante; qu'il lui seroit impossible de faire ce qu'il souhaitoit: qu'il y avoit dans la Tante une Moresque que le Marquis avoit mise avec sa Sœur, & qui pourroit bien remettre entre ses mains la lettre; qu'il tâcheroit, par des signes, de la porter à la lui donner: que si la Moresque prenoit la lettre, il épieroit par quelque trou pour voir si elle la rendoit; & qu'il lui en rendroit un compte éxact. Chandore avoit appris par le même valet que le Marquis, avant-que de partir avoit expressément & étroitement défendu de laisser entrer personne pour voir le Monsieur qu'il avoit tant recommandé. C'est pourquoi il desespéra de parvenir à son but, jusquà ce que la Dame fut informée, qu'il étoit là tout prêt à recevoir ses ordres, & que ceux qui la gardoient l'empêchoient de la voir. Aiant écrit une lettre sur ce sujet, il la donna au valet qu'il avoit gagné, & qui lui promit de tâcher de la mettre entre les mains

mains de la Moresque, & de lui en apporter la réponse, si la chose réüssissoit. Le Valet laissa Chandore chez le Vivandier, & revint pour éxécuter ce qu'il avoit promis.

Aprés avoir été quelque temps à la porte du lieu où étoit Francelie, pour épier l'occasion de rendre la lettre sans être vû & découvert; il imagina enfin ce moien de la faire tomber entre ses mains. Il tourna le dos vers l'entrée de ce lieu, & tenant sa main derriére lui, il avança la lettre, par la porte de la Tante, autant qu'il pût, la mouvant en haut & en bas, afin-qu'elle pût être veüe de quelque maniére. Le stratagéme réüssit. Car dans ce temps-là Francelie faisant réflexion à la condition où elle se trouvoit, & craignant de ne pouvoir s'accommoder ni se debarrasser de la passion du Marquis, à laquelle elle ne se sentoit pas sensible, comme elle pourroit l'être à celle de Chandore; elle souhaitoit fort de voir ce dernier. De sorte qu'apperçevànt alors un papier qui voltigeoit en haut & en bas, elle s'imagina que cela n'étoit pas sans mystére, & que ce papier pourroit bien venir de la part de Chandore. Elle avoit tout sujet de croire que le Marquis n'avoit

pas fait ce qu'il lui avoit promis au regard de ce Page; & qu'au contraire il avoit fait tout son possible pour empêcher qu'il ne sçêut en quel lieu elle étoit: puis-qu'infailliblement Chandore seroit déja venu vers elle, s'il avoit eû quelque connoissance de l'endroit où elle avoit été menée. Elle marcha donc du côté où une espéce de lettre étoit dans un continuel mouvement, & étant en cét endroit-là, que la Moresque ne pouvoit point voir, elle tâcha d'attraper doucement le papier, où sans perdre temps, elle voulut voir ce qu'il y avoit d'écrit. Elle y trouva ceci.

*IL peut être dangereux de Vous dire à present autre chose, sinon qu'il m'a falu surmonter une infinité de difficultez, pour decouvrir où Vous avez été conduite. Le Marquis est assûrement fort jaloux de Vous. Lui aïant demandé de Vos nouvelles, je fus assez malheureux pour recevoir une réponse tres desobligeante, J'ay gagné le valet qui est le porteur de cette lettre, & qui m'a dit avoir entendu que le Marquis Vous appelloit* Madame. *Vous passez dans l'esprit de ce valet pour ma Sœur. Prenez sur tout cela Vos mesures, & faites-moi sçavoir, par*

*la même personne, comment je puis emploïer ma vie pour Vôtre service.*

La Demoiselle, aïant lû ce que lui écrivoit Chandore, tira de sa poche un crayon, avec quoi elle traça ces lignes, sur le derriere de la lettre.

*J'ay raison de croire que tout ce que vous avez écrit est vrai, & je suis portée à ne douter point que vous ne me vouliez du bien, & que vous n'aiez envie de me servir. Je trouve ici trop de respect & de soins, aussi bien que trop de jalousie, pour m'y plaire. Venez demain matin à ma Tante, & je tâcherai de vous faire sçavoir quel conseil m'aura donné la nuit.*

Francelie aïant refermé la lettre, & voïant que la main, dont elle l'avoit prise, se remüoit sans cesse, comme si elle demandoit la reponse, elle la remit dans la même main, sans que la Moresque pût le remarquer. La main fut retirée d'abord, & la réponse portée à Chandore, qui l'attendoit avec impatience. Il récompensa les bons services du valet, & le pria de continüer à luy rendre de semblables offices, en cas qu'il eût encore besoin de lui

lui dans la suite; ce qui lui fut promis.

Chandore passa la nuit aussi bien que lui pût permettre l'impatience où il étoit de voir ce qu'elle auroit mis dans l'esprit de sa maistresse. Il alla de grand matin vers la Tante; & comme il se promenoit à l'entour, Francelie parut à la porte. Aussi-tôt qu'il l'eût apperçeüë, il alla vers elle, & lui dit doucement, qu'il étoit prêt à obéir à ses ordres. Quoi-que les gens du Marquis fussent fâchez de voir Chandore parler au Page que leur Maitre avoit laissé dans la Tante, ils n'en oserent pourtant rien temoigner: car enfin, ce n'étoit pas leur faute, si les choses se passoient de la sorte; & en cas qu'il y eût quelque mal & quelque dessein là dedans, c'étoit les deux Jeunes-hommes qui parloient ensemble, qui avoient ménagé cette entreveüë; & le Marquis n'avoit point donné ordre d'empêcher le Jeune Monsieur de prendre l'air à l'entrée de la Tante, ni de le gêner en aucune autre chose qu'il voudroit faire. Francelie dit à Chandore qu'elle seroit sans doute beaucoup plus contente, si elle étoit dans la Chambre qu'il lui avoit arrêtée dans le Vaisseau, que là où elle se trouvoit alors, parce qu'elle appre-

appréhendoit qu'avec le temps le Marquis, qui étoit d'une humeur impérieuse, n'en usat d'une maniére fâcheuse envers elle; qu'elle espéroit de trouver dans le Vaisseau avec lui une complaisance plus durable, quoi-qu'au reste elle fut extrémement respectée du Marquis, mais d'un certain air qui lui donnoit juste sujet de soubçonner que tout ce respect ne dureroit pas long-temps. Chandore offrit à Francelie de l'emmener dés ce moment, sans perdre temps; mais la difficulté étoit de retirer & transporter son cofre & ses hardes. Ils complotoient ensemble comment ils pourroient faire cela, se promenant à l'ombre autour de la Tante, quand le Marquis arriva au galop, & les surprit l'un avec l'autre.

Il avoit apperçû d'assez loin Francelie; ce qui l'avoit obligé de piquer: & il n'avoit pû discerner qui étoit celui qui se promenoit avec elle. Mais dés-qu'il eût mis pié à terre, il vit bien que c'étoit Chandore. Il fit semblant de ne pas le reconnoître, & s'adressa d'abord à Francelie, qu'il prit par la main pour la conduire dans la Tante. Chandore se voïant ainsi privé de sa Maîtresse, lors-qu'il étoit occupé avec

elle à imaginer quelque expédient pour la tirer de là, demeura comme frapé d'un coup de foudre. Son amour & son courage lui suggererent diverses hardies entreprises : mais craignant toûjours que s'il emploïoit la force & la violence, cela tourneroit plûtot au préjudice de Francelie, qu'à son avantage; apres que son esprit eût long-temps floté, il prit enfin plûtot le parti de continüer à agir par adresse, quoi-que cette voie fut plus longue, que de hazarder tant par la force ouverte. C'est-pourquoi il se retira dans le dessein de se servir de la même personne qu'il avoit emploïée auparavant avec tant de succés.

Le Marquis aïant entretenu Francelie du succés de l'Expedition pour laquelle il avoit été commandé, & n'aïant rien dit touchant Chandore qui marquat qu'il l'eût connu; elle crût qu'il étoit à propos de lui cacher que ce fut lui avec qui elle parloit. Ainsi, l'un & l'autre cachoient & déguisoient leurs differentes pensées & leurs differens desseins, par des discours sur d'autres matiéres. Mais le Marquis n'eût pas plûtot donné dans la Tante les ordres nécessaires, qu'il sortit, pour travailler

ler à jetter Chandore dans l'embarras. Il alla trouver le Général, & lui représenta qu'il y avoit plusieurs Jeunes-hommes de la Suite du feu Duc de Bellame, qui ne faisoient rien & demeuroient sans emploi, & qui pouvoient pourtant servir d'une maniere tres-avantageuse pour l'Armée. Il insista particuliérement sur un certain Page auquel le Feu Duc avoit résolu d'y donner de l'emploi. Il dit qu'en qualité d'Ami intime de ce brave Général, il le prioit d'emploïer le Page dont il venoit de parler, dans quelque Expédition, afin que s'il en revenoit aprés avoir bien fait son devoir, il lui donnat, immédiatement aprés, la premiére Place vaquante.

Cela fut si bien recû du Général, qui étoit bien aise de faire plaisir au Marquis, & d'honorer la mémoire du Duc, qu'il envoïa querir d'abord Chandore, & lui commanda de servir incessemment sous celui qui commanderoit les Troupes qu'il avoit dessein de faire marcher cette nuit, pour surprendre & forcer un Passage des Ennemis. Le pauvre Chandore fut tout étonné à ce commandement, auquel en tout autre temps il auroit été ravi d'obéir. Il n'o-

sa

sa par refuser l'honneur qu'on lui faisoit, bien-que par-là il se vit contraint de laisser Francelie au pouvoir de son Rival, & ne pût pas la délivrer, ainsi qu'elle sembloit désirer qu'il fit, ni prendre congé d'elle. Le Général commanda qu'on prit de son Equipage un Cheval & qu'on le donnat à Chandote avec des Armes, & tout ce qui lui seroit nécessaire pour l'Expédition, & qu'il se rendit au rendez-vous du Parti commandé. Tout ce que ce brave Jeune-homme pût faire, ce fût de remercier le Général, & d'obéir à ses ordres sans délai.

Le Marquis se délivra de la sorte, par une voie honorable, de ces inquiétudes que son jeune Rival lui causoit, & ne donna point à connoître que le coup vint de sa main.

Les affaires des Chrêtiens allant tous les jours de mal en pis, & les Turcs remportant continüellement des avantages, par leur grand nombre; les François penserent à se retirer pendant qu'ils le pouvoient, & les Officiers voïant que l'assaut que les infidelles alloient donner à la Ville de Cane, emporteroit vraisemblablement cette Place, chacun d'eux commença à travailler à sa

seû

seûreté. Nôtre Marquis, qui avoit assez de bien pour désirer, pour aimer la vie, & qui étoit venu au commencement en Candie, en qualité de Volontaire, ne fut pas des derniers à pourvoir à sa seûreté. L'amour, la passion qu'il avoit pour Francelie, ne contribüa pas peu aussi à lui faire prendre ses précautions, contre les malheurs qui pourroient arriver.

Il retint des places dans ce Vaisseau qui devoit partir pour porter en France les choses & les personnes qui avoient appartenu au Duc de Bellame. Ce Vaisseau étoit tout prêt à mettre à la mer. De sorte que peu de temps aprés que le Marquis eüt arrêté de s'y embarquer avec Francelie, aïant appris que ce Parti que le Général avoit envoié & où étoit Chandore, avoit été entiérement taillé en piéces, & que les Turcs poursuivoient ardemment leur victoire & se rendoient maîtres de toutes les Places qu'ils attaquoient; & qu'il y avoit déja plusieurs Officiers François embarquez; il mit promtement tout son Equipage & mena Francelie sur le Vaisseau, & obligea, de sa propre autorité, le Capitaine à faire voiles incessemment. Ceux qui étoient em-

embarquez sur ce Vaisseau furent aussi les premiers qui arriverent aux Côtes de France.

Francelie retourna de cette maniére en son Païs, non sans avoir été tous les jours sollicitée d'accorder au Marquis les mêmes faveurs qu'elle avoit accordées au Duc. Si le Marquis réüssit dans ses poursuites, c'est ce que je ne sçaurois déterminer, mes mémoires ne me marquant rien sur ce point. Mais il est facile de présumer qu'une fille qui auparavant, poussée par l'amour, s'étoit laissée mener en Candie par le Duc de Bellame, ne fit pas moins pour un Homme qui avoit tant de soin d'elle en la ramenant en France.

Le Marquis ne fut pas plûtot de retour à Paris, que diverses Personnes du premier Rang souhaiterent d'apprendre de lui tout ce qui s'étoit passé de plus remarquable en Candie. Cét Officier racontant plusieurs choses, vint à parler de Francelie, qu'il dit à un de ses Amis avoir connüe particuliérement aprés la mort du Duc de Bellame, qui l'avoit menée avec lui de Paris en Candie. Cét ami le rapporta à un autre, cét autre à un autre, ensorte que la chose parvint aux oreilles de la Prin-
cesse

cesse Dorabelle, qui désira passioné-ment apprendre, d'une façon plus particuliére, de la propre bouche de la jeune Demoiselle, l'histoire de son Avanture.

Cette Demoiselle aïant trouvé à son retour sa Tante morte, loüa, ou plûtot le Marquis loüa pour elle, une belle maison, où elle reçevoit tous les jours les visites de ce Cavalier, & où elle emploïoit une partie de son loisir à réver aux moïens d'excuser devant le monde son voïage de Candie. Elle crût qu'il n'y en avoit pas de meilleur que de dire que dans le temps qu'à son grand contentement sa Tante la faisoit porter chez la Duchesse de Bellame, afin-qu'elle eût l'avantage d'être du nombre de ses Demoiselles Suivantes, le Duc son Epoux avoit jetté par hazard les yeux sur elle, l'avoit faite enlever, l'avoit faite conduire à Marseilles, & mettre sur son Bord, & l'avoit menée en Candie, contre sa volonté, & malgré toutes ses supplications & toutes ses larmes. Avec ce conte ainsi inventé, elle se mit en état d'obéir à la Princesse Dorabelle & de l'aller asseûrer de ses respects. Elle sçût si bien représenter son innocence, elle mit

mit en uſage tant d'adreſſe & tant d'eſprit pour raconter & faire paroitre les choſes à ſon avantage, & elle accompagna ſes paroles de tant d'agrément par le moïen de ſon humeur enjouéë & des charmes de ſa perſonne, qu'elle fut extrémement careſſée de Dorabelle, qui la prit dans ſa Maiſon.

Il n'y avoit pas long-temps que Dorabelle avoit Francelie à ſon ſervice, lors-que Tyrannide jugea qu'il étoit fort néceſſaire pour ſon agrandiſſement & l'éxécution de ſes deſſeins, d'envoïer cette Princeſſe pour tâcher de gagner ſon Frére, le Prince des Iles, & l'engager à entrer avec lui dans une Alliance Offenſive & Défenſive, nonobſtant la Triple Alliance qui avoit été faite peu de temps auparavant entre ce Frére de Dorabelle & quelques Puiſſances conſidérables. Tyrannide apprennant & remarquant avec plaiſir l'adreſſe & tout le mérite de Francelie, crût qu'elle ne ſeroit pas ſeulement propre en général pour accompagner la Princeſſe dans les Iles, mais qu'il pouvoit s'en ſervir comme d'un puiſſant inſtrument pour parvenir à ſon but & porter le Prince des Iles & ſes principaux Miniſtres à faire ce qu'il déſiroit.

Elle

Elle fut donc nommée pour être de la Suite de la Princesse Dorabelle dans son Voïage des Iles. Elle fut choisie, non pour servir de nombre, mais comme tres-propre à ménager, par une fine & prudente conduite, la grande Affaire, dont il a été parlé. Certainement, Tyrannide ne pouvoit faire un meilleur choix pour réüssir dans son dessein. Le jugement solide de cette Demoiselle, sa pénétration, son heureuse mémoire, son adresse, son esprit vif, mais en même temps si doux, si insinüant & si souple; toutes ces qualitez étoient plus que suffisantes pour captiver l'esprit d'un Prince aussi porté à l'amour, que l'étoit naturellement le Prince des Iles, sur tout ces qualitez étant accompagnées d'une grande beauté, & soûtenües même par quelque amour pour le Prince, quoi-que cét amour ne fut qu'apparent.

La Princesse Dorabelle, qui étoit ravie d'avoir occasion d'aller aux Iles, & d'avoir encore une fois le plaisir de voir son Frére, fit toute la diligence possible pour partir de Paris. Elle fut conduite avec une grande magnificence au lieu où Elle devoit s'embarquer; & Elle arriva heureusement avec un train

ſuperbe à celui où ſon Frére étoit venu, pour la reçevoir. En peu de temps cette Princeſſe gagna ſi bien l'eſprit de ſon Frére, qu'il fit tout ce qu'on ſouhaitoit. Il oublia entiérement, il abandonna la Triple Alliance, & entra dans une Alliance nouvelle & tres-étroite avec Tyrannide. Les articles furent ſignez & inceſſemment ratifiez par les deux Princes. Mais ce n'étoit pas tout. Francelie, qui, conformément aux inſtructions qui avoient été données, étoit reſervée principalement pour ménager des Affaires de plus grande conſéquence ; quoi-que la rupture de la Triple Alliance, & l'établiſſement de la Nouvelle paruſſent être un coup de Maître, ou ſi l'on veut, un coup de Maîtreſſe. Francelie, par ſon adreſſe, qui étoit cachée ſons un air ſérieux, s'inſinüa fort avant dans l'eſprit du Prince, & gagna bien-tôt ſon cœur. Deſorte que lors-que Dorabelle fut en état de s'en retourner, il ne montra, il ne témoigna pas moins de répugnance & de déplaiſir, au regard du départ de Francelie, qu'il fit au regard du départ de la Princeſſe ; & il oublia auſſi promtement Cornelie ſa précedente Maîtreſſe, qu'il avoit oublié la Triple

Allian-

Alliance. Il ne pensoit plus qu'à Francelie. Dorabelle connoissoit fort bien le penchant que son Frére avoit naturellement à l'amour. Elle sçavoit qu'il prenoit aisément feu. Pour l'exciter encore davantage, pour rendre plus grandes & plus ardentes les flâmes que Francelie avoit allumées dans son cœur, elle affectoit de presser fort son retour, & récommandoit souvent à Francelie, en présence du Prince de se préparer pour repasser la mer & retourner en France. Elle répeta si souvent ces fâcheuses choses, que son Frére étoit dans un extrême desordre d'esprit. Francelie, qui avoit remarqué la nouvelle passion du Prince pour elle; le tourmentoit aussi de son côté & le bruloit, en parlant souvent du désir qu'elle avoit de s'en retourner bien-tôt. Tellement qu'enfin le bon Prince, qui ne pouvoit plus le retenir, dit à sa Sœur, poussé par sa passion: *Dieu veuille, Madame, que Vous soiez touchée du trouble & du déplaisir que je sens à la pensée de Vôtre départ! Ne pouvez vous point, par pitié, retarder, de quelques jours, Vôtre retour?* Dorabelle, ravie de l'ouverture que le Prince venoit de faire, répondit, qu'elle trouvoit que

plus elle tardoit à partir, plus elle étoit sensible à leur séparation, à cause de la tendresse qu'elle avoit pour une Personne aussi chére qu'il lui étoit; & que puisqu'il faloit absolument se séparer, le plûtot ne seroit que le mieux, pour s'épargner de plus grands & de plus longs maux de cœur. *Je suis sensible, Madame*, repliqua le Prince, *autant qu'on le peut être, à la crüelle nécessité où je me trouve de Vous perdre. Mais, puis-que la chose est inévitable, accordez-moi, je Vous en conjure, une grace avant Vôtre départ, pour soulager la douleur que la privation de Vôtre chere presence ne peut que produire en moi. Y-a-t-il rien en mon pouvoir*, repartit la Princesse, *que je puisse Vous refuser?* Le Prince fit une profonde réverence, aprés quoi il dit. *Vous ne pouvez qu'être touchée, Madame, lorsque Vous venez à faire reflexion que Vous avez eprouvé, depuis peu, qu'il n'y a rien aussi que je puisse Vous refuser. C'est ce qui me donne la hardiesse de Vous faire une demande, qui est qu'il Vous plaise de me laisser un de Vos Joïaux, que je Vous prömets de garder & conserver aussi chérement que les prunelles de mes yeux. Ce n'est qu'une bagatelle*, répondit Dorabelle;

rabelle, qui dévinoit assez de quel Joïau il étoit question, *Vous n'avez, Sire, qu'à marquer lequel de mes Joïaux Vous désirez. Est-ce*, continüa-t-elle, *quelqu'un de ceux que j'ai sur moi, ou quelque autre de ceux que Vous m'avez vûs depuis-que je suis ici. Allez querir*, ajoûta-t-elle, en s'adressant à Francelie, *le reste de mes Joïaux, afin que le Prince puisse choisir celui qu'il lui plaira. Il est déja ici*, dit le Prince, en prenant Francelie par la main, comme elle vouloit aller exécuter l'ordre qui venoit de lui être donné; *c'est le Joïau que je Vous demande, & que je prise beaucoup plus que tous ceux qui servent à Vous orner.* La Princesse étoit extrémement satisfaite, aussi bien que Francelie, de ce que le Prince étoit tombé si vite dans le piége qui lui avoit été tendu. Elle lui témoigna, qu'elle étoit au desespoir de ne pouvoir pour le présent lui accorder ce qu'il demandoit, parce qu'elle avoit promis aux Parents de Francelie de la ramener avec elle; qu'elle feroit tout son possible pour obtenir d'eux qu'elle retournat aux Iles, pour avoir l'avantage d'être du nombre des Filles de la Princesse; que, dés qu'elle seroit de retour à Paris, elle tâ-

cheroit d'engager Tyrannide à écrire une Lettre à la Princesse, pour la prier de recevoir Francelie en cettte qualité-là; & que si la Princesse accordoit ce dont elle seroit priée, Francelie partiroit incessemment pour s'en retourner aux Iles.

Le Prince fut obligé de prendre patience & d'être content de ce que sa Sœur venoit de lui promettre, ne doutant point que, comme elle étoit d'un naturel doux & officieux, elle ne travaillat à faire réüssir la chose. Ce qu'il craignoit le plus, ce n'étoit pas l'opposition de la Princesse, c'étoit l'esprit imperieux & le temperament jaloux de Cornelie.

La raison qui obligea la Princesse Dorabelle à ne laisser point en ce temps-là Francelie aux Iles, c'est qu'elle vouloit suivre ponctüellement les ordres qui lui avoient été donnez, qui étoient, premiérement de sonder & observer ses inclinations du Prince au regard de Francelie; & que si l'on voïoit que les Charmes de cette Personne produisissent les effets que l'on souhaitoit, il faloit la ramener en France, afin-qu'elle reçut de plus amples Instructions, & qu'on lui confiat des Secrets qu'autre-

ment

ment il n'étoit pas à propos de lui découvrir.

Dorabelle, aïant entiérement éxécuté ce que sa Commission portoit, étoit dans une grande impatience de s'en retourner, pour rendre un compte si agréable du succés de sa Négociation: & le Prince fut fort satisfait des promesses que sa Sœur lui avoit faites; ensorte qu'il ne s'efforça plus, comme auparavant, de la retenir. La Princesse Dorabelle partit donc, donnant toutes les marques extérieures d'une vive douleur, qu'elle témoignoit sentir en se séparant d'un si cher Frére; quoi-que dans son cœur elle sentit une secrette & excessive joïe, à cause du succés si heureux de tout ce à quoi elle avoit travaillé: & le Prince s'en retourna aussi.

Parmi les Grands Seigneurs qui suivoient ce Prince, Villaire étoit un des plus magnifiques & des plus favorisez. Il avoit connoissance de tous les Traittez que faisoit le Prince, même des plus cachez. Il étoit alors si avant dans la Faveur, que son Maître lui confia divers Secrets de grande importance, & voulut même lui faire confidence de ses nouvelles Inclinations. Il lui recommanda diverses choses au sujet des dif-

ferens Secrets qu'il lui avoit communiquez; mais en particulier il lui recommanda de prendre garde que Cornelie ne sçût rien de ses nouvelles Amours. Villaire observa éxactement une partie de ce qu'il avoit promis : mais sa haine contre Cornelie étoit si grande, qu'il ne pût s'empêcher de lui faire sçavoir adroitement, par le moïen de quelque autre, que le Prince avoit une nouvelle Maîtresse. Il en usa de la sorte, pour chagriner cette Dame & humilier son orgueil.

La haine mortelle qui étoit entre ces deux Personnes qui partageoient la Faveur, étoit de si grande conséquence, qu'il est à propos d'en donner au Lecteur une connoissance plus particuliére; d'autant mieux que, dans la Suite des Avantures de Francelie, il sera souvent fait mention de ces deux Personnes Illustres.

Peu de temps avant que le Prince des Iles fut rappellé de son éxil, la beauté naissante d'une Demoiselle commençoit à faire tant de bruit par tout le Roiaume, que Villaire, qui étoit son parent, fut dans une grande impatience de la voir. On sçait assez que Villaire étoit un des Hommes des plus accom-

com-

complis du monde, en tout ce qui regardoit la Galanterie. Il étoit d'abord tres-ſenſible à l'amour ; mais l'amour en lui n'étoit pas de longue durée : & comme ſes Conquêtes ne lui donnoient pas d'ordinaire beaucoup de peine, il n'en faiſoit pas grand cas, il étoit bientôt dégouté des faveurs qu'elles lui procuroient. L'amour, qu'il avoit ſi ſouvent outragé, ſembla vouloir ſe venger lui-même, ſembla vouloir, par le moïen d'une des Parentes du Cavalier ; tirer vengeance de l'inconſtance dont il avoit uſé envers le Beau Sexe.

Cét Homme ſi bien fait, étant parent ainſi que j'ai dit, de la jeune Demoiſelle, dont l'éclatante beauté faiſoit tant de bruit, prit occaſion du parentage de l'aller voir & lui rendre viſite. Cette belle perſonne demeuroit alors chez un de leurs Parens communs. Villaire fut reçeû d'une maniére conforme à ſon merite & à la proximité que le ſang avoit établie entre eux. Il conſidéra avec attâchement les Charmes de la jeune Demoiſelle ; enſorte que celui, chez qui elle étoit, reconnut que ſi Villaire honoroit ſa Maiſon de ſa préſence, ce n'étoit pas ſimplement pour rendre viſite. Villaire fut charmé.

mé de la beauté de la Demoiselle, & dans cette premiére entreveûë il lui dit tout ce qu'un cœur passionné est capable d'exprimer de tendresse pour une Personne infiniment aimable. La jeune Beauté fit semblant de n'entendre pas le style & le langage de l'amour, & par-là elle inflamma encore davantage le cœur de Villaire.

Villaire, par ses fréquentes visites, ne tarda pas long-temps à porter sa belle Parente à lui avoûer qu'elle étoit fâchée de se voir dans la contrainte en l'âge où elle étoit alors. Elle dit, par une espéce de plainte, qu'elle avoit assez profité sous son Tuteur, & qu'elle commençoit à sçavoir répondre pertinemment aux interrogations de ses Maîtres, quoi-que ce ne fut pas avec toute la finesse d'esprit possible. Elle lui confessa que celui qui la gouvernoit lui avoit conseillé, entre autres choses, de se hâter de se marier, & lui avoit proposé un mariage avec un Gentilhomme qui étoit en sa disposition, & qui avoit de grands biens. Pour éviter la longueur, je passerai plusieurs circonstances moins nécessaires; & je me contenterai de dire que ce mariage fut fait & consommé, malgré toutes les oppo-

sitions

fitions de Villaire. Villaire pourtant n'abandonna point ses espérances ni ses poursuites, quoi-qu'il n'agît pas aussi ouvertement qu'auparavant; & la nouvelle mariée répondit aux témoignages de son amour le plus obligeamment du monde: de sorte que le Galand ne douta point de pouvoir parvenir à ce qu'il désiroit, de pouvoir joüir de la jeune Dame, dés-que quelque favorable occasion se présenteroit. Il étoit en quelque maniére bien fondé dans sa croiance, à cause des asseûrances que la Belle lui avoit données de son amour envers un homme si accompli.

Tout ceci se passoit précisément lors qu'on prit une entiére résolution de rappeller, de ramener de son éxil le Prince des Iles; résolution qui fut incessemment éxécutée à la grande joie, au grand contentement de toute la Nation. Parmi les Dames qui désirerent avoir l'honneur de baiser la main au Prince, nôtre jeune Dame étoit du nombre de celles qui le désiroient le plus. Elle reçût l'honneur que le Prince avoit coutume de faire en ses rencontres, elle reçût cét honneur, non comme le reste des Dames, mais avec cette opinion, que lors-que le Prince

vint à la saluer, aussi bien que les autres Dames, il avoit dans les yeux quelque chose de particulier, & que ses lévres lui avoient exprimé des sentimens qu'elles n'avoient pas exprimez aux autres dans ses baisers. Depuis ce temps-là elle eût toûjours des pensées & des espérances conformes à son Ambition. Elle commença à se figurer qu'être aimée d'un Prince, c'étoit la plus belle chose du monde; que c'étoit un avantage infiniment plus grand que celui d'être aimée de Villaire, ou d'être aimée d'un certain Animal dégoutant & stupide, qu'on appelloit Mari. Elle réva tant & si creux, sur ce chapitre, qu'elle tomba dans une profonde mélancholie, & devint même malade: ce qui obligea Villaire de redoubler ses visites; mais il remarqua, dans son entretien, qu'elle devenoit tous les jours plus froide & plus indifferente à son égard. Il avoit si bonne opinion de lui-même, qu'il crût que la maniére d'agir de cette Dame n'avoit d'autre cause que son indisposition. Cependant, lors-que cette indisposition vint à cesser, & que la Dame eût recouvré sa santé ordinaire, elle paroissoit avoir dans l'esprit quelque

inquiétude : si bien que cela inquiéta aussi Villaire, qui rechercha alors la cause de cette alteration de sa Belle, mais qui ne pût réüssir dans sa recherche.

Enfin, les visites de Villaire devinrent si à charge à la Dame, qu'elle ne pût plus lui cacher qu'elle ne trouvoit pas de la satisfaction & du plaisir en sa compagnie, comme elle avoit fait auparavant. Elle ne le lui dit pas par ses paroles; mais ses actions le lui firent assez connoitre; ses actions lui firént sentir le changement considérable que l'Ambition avoit produit dans son esprit & dans son cœur: aussi ne douta-t-il point de ce changement. Dans le déplaisir où il fut en cette occasion, il lui parla de cette sorte. *Qu'y a t-il cû, Madame, de nouveau, dans ma conduite, qui ait pû produire en Vous un changement aussi etrange, qu'est celui qui paroit par vos actions, malgré tout le soin que vous prenez pour le cacher?* La Belle soûpira, & répondit d'abord, qu'elle n'avoit rien à alleguer contre sa conduite; & que s'il remarquoit en elle quelque alteration & quelque apparence de changement, il faloit attribüer cela aux restes de sa der-

derniére indispofition, qui sans doute la rendoit de plus mauvaise humeur qu'elle n'etoit d'ordinaire. A quoi Villaire repliqua. *Oüi, Madame, je Vous crois; & je suis fort en état aussi de comprendre la veritable cause de Vôtre maladie. L'Amour, l'Amour est l'Auteur de mon infortune: & je suis d'autant plus à plaindre que j'ignore entiérement quel est l'Objet de Vos nouvelles inclinations. Mylord*, repartit-elle, *je Vous déclare ici devant Dieu, que je connois point de personne pour qui j'aie plus d'inclination que pour Vous. Oûi, Madame*, repliqua Villaire, *mais non pas plus d'amour: car autrement Vous n'auriez pas tant differé à me rendre heureux, Vous n'auriez pas renvoié d'un temps à un autre les Faveurs qu'il Vous a plû Vous-même avoüer que je méritois. Vous reservez ces Faveurs, Madame, pour quelque autre Homme plus heureux que moi, pendant que je languis & que je suis nourri de vaines espérances & de promesses trompeuses. Et bien, Mylord*, dit Cornelie, *je veux Vous confesser que Vous avez un Rival: mais, aprés une confession si ingenuë, aïez la justice de croire que si Vous avez un Rival, ce n'est pas sur le point de l'Amour. Non, Mylord, c'est l'Ambition seule qui a fait*

ce

*ce Rival, & en cette rencontre même Vous pouvez voir une marque considérable de l'amour que j'ai pour Vous. Pour Vous satisfaire & Vous apprendre les choses comme elles sont, je me suis portée à avoüer que mon Ambition a prévalu à mon Amour. En un mot, Mylord, l'Ambition me possede d'une telle maniére, qu'il n'y a qu'une Tête Couronnée qui puisse satisfaire cette Passion. Il faut que je sois aimée du Prince, il faut que je sois la Maîtresse du Prince, ou que je tombe dans le desespoir.* A cette déclaration, Villaire demeura immobile comme une statuë. C'est pourquoi la belle Ambitieuse eût le temps d'ajoûter: *Revenez, Mylord, de Vôtre étonnement, & considérez qu'en Vous découvrant qu'en Vous disant si naivement mon Secret, je Vous ai donné la plus grande marque d'amour que j'étois capable de Vous donner. Dites-moi, je Vous en conjure, si par Vôtre moien & Vôtre entremise je puis être aimée du Prince, car c'est la seule chose qui peut contenter mon Ambition: je Vous promets de récompenser ensuite, le plus fidélement du monde, Vôtre Amour & Vos Services, par les derniéres Faveurs, & de consentir à tout ce que Vous désirez.* Villaire demeurant toûjours müet,

Sou-

*Souvenez-vous, Mylord,* continüa Cornelie, *qu'à proprement parler, le Prince n'est point Vôtre Rival : je Vous jure que Vous n'avez point à en craindre d'autre. C'est mon Ambition seulement que je désire que le Prince satisfasse ; & Vous, Vous satisferez mon Amour : il ne s'agit que de commençer par contenter la premiére de ces Passions.*

Villaire, regardant toûjours fixement Cornelie, & aprés avoir poussé un profond soûpir, répondit : *Certainement, Madame, Vous avez de moi des idées fort singuliéres, & il faut que Vous me croïez le plus passionné & le plus constant Amant du monde, ou un Homme d'un temperament le plus commode qu'il y ait jamais eû, pour en user comme Vous faites envers moi. Et bien, Madame, Vous trouverez en moi l'un & l'autre. Mais jugez, je Vous prie, de ma facilité, & de l'excés de ma passion, par la promtitude avec la quelle je consens aux étranges propositions que Vous venez de me faire. Oüi, Madame, je veux emploïer tout le pouvoir que j'ay dans l'esprit du Prince, pour rassasier Vôtre Ambition. Mais ne me trompez point, Madame, aprés cela, & ne differez pas d'un moment à satisfaire ma passion : autrement,*

*il faut, Madame, que je Vous dise que Vous produiriez en moi une autre Passion que tous Vos Charmes ne seroient pas capables de detruire ni de diminüer. Je vais, Madame, travailler à ce que Vous desirez, afin que, sans un plus long delai, je puisse obtenir ce aprés quoi je soûpire depuis si long-temps.* Aprés que Villaire eût parlé de la sorte, il sortit d'abord. Il agit si bien, qu'en peu de temps le Prince fut dans la disposition la plus favorable que pût désirer l'ambitieuse Cornelie. De sorte que Villaire dît à cette Dame, qu'elle n'avoit plus rien à faire qu'à le récompenser comme il méritoit & comme elle avoit promis. Mais Cornelie, qui à cause des sentimens que le Prince commençoit à avoir pour elle, & des nouvelles faveurs qu'elle en avoit reçeües, par l'entremise de Villaire, avoit une Ambition encore plus grande qu'elle n'avoit eüe, une Ambition qui croissoit, qui s'élevoit sans cesse sur les ruïnes de l'Amour; aulieu de récompenser Villaire, ainsi qu'elle avoit promis, elle tâchoit d'éviter toutes les occasions de le voir. Villaire s'apperçeût de tout cela. Et comme tout ce qu'il avoit pû faire pour engager la Dame à lui accorder une entreveüe, où à faire ré-

réponse à ses lettres, étoit innutile, étoit méprisé; cette grande passion d'amour qu'il avoit pour elle, se changea en une haine tres-forte & en des sentimens de vengeance extrémes, quoique ce changement ne se fit pas sans des combats assez grands : mais enfin les sentimens de vengeance & de haine prévalurent. Or, c'est ainsi que Cornelie, pour parvenir aux plus grands Honneurs & au Rang le plus élevé qu'il fut possible, sacrifia à son Esprit supérbe & à son Ambition démesurée l'Amant le plus constant qu'elle eût jamais eû : & c'est ce qui justifie, en quelque maniére, l'aversion que Villaire conçeût pour cette Dame, & les mauvais offices qu'il tâcha de lui rendre, & dont nous serons obligez, dans la suite, de rapporter quelques particularitez, par rapport à l'Histoire de nôtre Francelie.

La Princesse Dorabelle étant de retour à Pais, & aiant rendu compte de se Négociation; il fut resolu d'emploïer incessemment Francelie à ce à quoi elle avoit été déja destinée. On lui donna des instructions amples touchant les Secrets de la Cour, & touchant la maniére dont elle devoit se conduire,

tant

tant au regard du Prince des Iles, qu'au regard de ses Ministres d'Etat & de ses Courtisans qui étoient pensionnaires de Tyrannide. Il fut trouvé à propos que Dorabelle écrivit à la Princesse des Iles, au sujet de Francelie, de peur de ne laisser réfroidir l'amour que le Prince avoit conçeû pour cette belle Personne, Villaire fut aussi sollicité d'abandonner les intérets de Cornelie, & d'épouser ceux de Fracelie. Comme ce qu'on lui proposoit, étoit fort conforme aux sentimens de son cœur : il ne se fit pas prier long-temps, il embrassa avec ardeur l'occasion de se venger, & il travailla vigoureusement à ce qu'on souhaitoit de lui.

La mort de Dorabelle, qui, par son genre & sa promtitude, surprit tout le monde, arriva d'abord aprés, précisément dans le temps que la Princesse des Iles venoit d'écrire une Lettre, afin-qu'on lui envoïat Francelie pour être une de ses Filles. Cornelie avoit fait tous ses efforts pour traverser l'intrigue, & empêcher que Francelie ne vint aux Iles; mais ils furent entiérement inutiles. Cette belle Françoise fut confiée à une Personne de Qualité, qui eût soin de la conduire

aux Iles & de la remettre entre les mains de sa Majesté. On la logea d'abord dans une Maison particuliére, jusqu'à ce qu'on lui eût préparé un Appartement à la Cour. Le Prince ne manqua point de lui rendre bien-tôt visite, & de lui témoigner toute la passion imaginable; mais il se conduisit à cét égard avec le plus de circonspection & le plus secrétement qu'il lui fut possible, depeur de n'irriter Cornelie & de ne la porter à faire du bruit & à causer du desordre. Cependant elle avoit été informée de tout, par le moïen & l'adresse de Villaire, qui avoit espéré de faire par-là enrager cette Dame. Le Prince continüa avec tant d'assiduité les visites secrettes qu'il rendoit à Francelie, qu'on commença à le soupçonner d'avoir quelque inclination pour elle; & Cornelie apprit de diverses personnes les nouvelles fâcheuses des progrés de sa Rivale. Le Prince étoit aussi fort éxact à visiter Cornelie, afin qu'elle n'eût nul soupçon: mais elle étoit trop intelligente & trop rusée, pour prendre le change, pour se laisser tromper; & elle étoit trop intéressée à la chose, pour souffrir patiemment qu'une Etrangére empiétat sur ses privilé-

ges,

ges. Elle avoit été la premiére Maîtresse que le Prince avoit eüe depuis son retour aux Iles; elle en étoit passionnément aimée; ce Prince lui avoit fait de grandes liberalitez, il l'avoit renduë extrémement riche & puissante, il l'avoit élevée aux plus grands Honneurs. Ainsi, elle n'avoit garde de vouloir céder tant d'Avantages à une Françoise dont la naissance étoit si inférieure à la sienne, & dont la Fortune étoit si au dessous de celle à laquelle elle étoit parvenuë par son adresse & par ses soins. Elle recommanda à des Espions de prendre garde aux actions, aux démarches du Prince, & leur dit qu'elle souhaitoit qu'ils l'avertissent la premiére fois qu'il iroit voir Francelie. Elle vouloit tâcher de ravir ce Prince à sa Rivale & l'emmener avec soi.

Il ne se passa pas beaucoup de temps avant-que Cornelie apprit que le Prince devoit aller souper avec Francelie, chez cette Belle, & avec Villaire. Elle donna d'abord ordre de préparer un Soupé magnifique pour une certaine heure qu'elle prescrivit. Elle monta en carrosse, & alla faire quelques tours proche de la Maison de Francelie, à peu prés dans le temps qu'elle avoit

été informée que le Prince y devoit aller en carrosse de loüage. Elle fut bientôt avertie que le Prince venoit dans un carrosse de cette nature. Elle commanda à son Cocher de tourner, & de conduire son Carrosse du côté qu'elle marqua; & elle vint à rencontrer le Prince. Elle lui dit, que justemet alors elle alloit l'inviter à souper avec elle ce soir-là; qu'elle avoit résolu de le surprendre; que par cette raison elle n'avoit pas voulu faire une invitation solennelle & dans les formes; qu'elle étoit extrémement surprise de le voir dans un Equipage de cette sorte, dans un carrosse de loüage. Enfin, elle lui demanda où il avoit dessein d'aller, & lui témoigna qu'elle craignoit fort qu'il n'allat à quelque secrette Assignation. A tout cela le Prince ne répondit autre chose sinon, qu'il alloit, par gaillardise, se divertir avec une demi-douzaine de Personnes, en la compagnie desquelles il se plaisoit infiniment. Et voïant qu'elle ne faisoit nulle mention de Francelie, il crût qu'il faloit empêcher qu'elle ne vint à y penser & à concevoir quelque soupçon. C'estpourquoi il changea de discours & parla d'autres choses toutes differen-

rentes; il entra même, sans façon & sans marquer nul embarras, dans le Carrosse de Cornelie, & s'en alla avec elle, je laisse à penser avec quelle satisfaction.

Cornelie le régala le mieux qu'elle pût, & l'engagea si souvent à boire, qu'enfin le Prince oublia tout-à-fait son précedent Rendez-vous, & se divertit & se plût où il étoit autant que s'il y étoit venu exprés, & qu'il n'eût eû auparavant aucun autre dessein. En un mot, Cornelie sçeût si bien le flatter, qu'il passa chez elle toute la nuit, & ne se retira le lendemain matin qu'assez tard.

Villaire & Francelie n'avoient pas tardé à être informez du tour qui avoit été joüé, De sorte que sçachant que Cornelie s'étoit saisi du Prince & l'avoit emmené avec elle, & n'espérant plus de le voir ce soir-là, ils souperent eux deux seuls. Villaire asseûra diverses fois Francelie de ses humbles services, & lui protesta qu'il la vengeroit hautement de l'affront que Cornelie lui avoit fait. Ils tâcherent ensemble d'imaginer quelque moien pour faire à Cornelie un tour de la même nature. Villaire dit, qu'il avoit appris dernierement que

Cor-

Cornelie avoit un commerce secret avec un certain Homme; qu'il y vouloit veiller; qu'il ne doutoit point que, par le moïen de ses Espions, les deux Personnes ne pûssent être surprises & trouvées ensemble; & que, si la chose étoit possible, il faloit faire en sorte que le Prince attrapat cette Rivale avec l'Homme dont il étoit question. Enfin Villaire dît à Francelie tant de belles, tant d'obligeantes choses, & lui donna, ce soir, tant d'asseûrances de son amitié & de son affection, qu'elle en fut infiniment satisfaite.

Francelie avoit été fort bien instruite de l'humeur de la Princesse. Elle sçavoit que plus une Personne de son Sexe paroissoit avoir de l'attâchement à la Vertu & à la Chasteté, plus elle étoit considérée d'Elle. C'estpourquoi elle résolut de paroître fort reservée à l'égard du Prince, & de ne lui accorder jamais de faveur qu'avec toute la résistance possible. Elle se conduisit donc dans la suite envers lui avec tant de modestie & de vertu vraisemblable, qu'elle passa dans l'esprit de la bonne Princesse pour une Personne tres-vertüeuse, & fut regardée d'Elle comme un Ange.

Le

Le Prince n'avoit pas plûtot été de retour dans son Palais & quelques momens dans la retraite, que Villaire vint & approcha de lui en soûriant. Le Prince lui dit incontinent, comme un Secret, qu'il avoit été rencontré par Cornelie; que cette Dame l'avoit mené souper chez elle; & que de crainte qu'elle ne se défiat de lui, il avoit consenti à ce qu'elle avoit souhaité, & avoit passé chez elle toute la nuit. Villaire, pour donner à entendre au Prince que les choses n'étoient pas si secrettes qu'il s'imaginoit, lui marqua ce qui avoit été servi dans ce Soupé, & rapporta une partie des discours qu'il avoit eûs avec Cornelie. Le Prince fut dans la derniére surprise. *Sire*, dit alors Villaire, *pour Vous persüader que je suis bien informé de la conduite de Cornelie, je Vous ferai voir dans peu de temps si elle Vous est fidéle, & si Vous avez raison d'avoir pour elle tant d'attachement, tant d'égards, & même de tant craindre de lui déplaire. Je connois un de ses bons Amis, Sire*, continua-t-il. *Je serai informé ponctüellement du temps & du lieu auquel la Belle & lui pourront être ensemble; & il ne tiendra qu'à Vous de les surprendre dans leur commerce secret.*

Le Prince, qui n'étoit pas disposé à croire rien de semblable de Cornelie sans de bonnes preuves, & qui pourtant, en cas qu'elle le trompat, étoit bien aise de pouvoir la convaincre de son infidélité, ne sçeût bien d'abord ce qu'il devoit faire, s'il devoit accepter l'offre de Villaire, ou l'en remérçier. Enfin, il répondit que si Cornelie lui faisoit des infidélitez de cette sorte, certainement il auroit grand' raison de la mépriser, & de témoigner plus ouvertement son amour à Francelie, qu'il croïoit être vertüeuse, & au regard de laquelle il ne craignoit autre chose sinon qu'il ne fut tres-difficile de la persüader, de la gagner sur le point de la Galanterie: en quoi il ne l'en estimeroit pas moins; au contraire cela, en augmentant son estime & sa consideration pour elle, enflammeroit plus son cœur, & lui fairoit prendre plus de soin, pour obtenir ce qui seroit si cher à cette Belle, ce dont elle seroit jalouse & qu'elle auroit tant de peine à accorder: car enfin, le Prince s'imaginoit que Francelie ne sçavoit ce que c'étoit que commerce de Galanterie, & que cette jeune Personne avoit sa Virginité. Villaire le confirma dans la bonne,

ne opinion qu'il avoit d'elle ; & dés qu'il eût quitté le Prince, qui lui avoit fort recommandé de faire bien ses excuses à Francelie, il alla chez elle, lui apprit tout ce qui s'étoit passé, & tout ce qui avoit été dit sur son sujet. Il lui fit connoître combien il étoit néceſſaire qu'elle continuât à faire paroitre cette modestie & cette vertu qui plaisoit tant au Prince, & que cét Amant ne faisoit point de difficulté de lui attribüer, étant prévenu en sa faveur.

Le Prince aïant demeuré trois jours sans voir Francelie, trouva ce temps fort long ; & , nonobstant les belles promesses de constance & de fidélité qu'il avoit faites à Cornelie, il alla secrétement voir la Demoiselle Françoise, le soir. Cette Demoiselle, qui le soir d'auparavant avoit été si libre, si enjoüée, si plaisante avec Villaire, contrefit si bien la sage, la retenuë, & eût des maniéres si modestes, que par ce moïen elle alluma dans le cœur du Prince un amour encore plus ardent, & l'obligea à lui protester qu'il n'avoit jamais trouvé une humeur plus agréable, & qu'il se mouroit d'amour pour elle. *Sire*, dit Francelie, *l'honneur qu'il*

*Vous plait me faire*, *est infiniment au dessus de mon mérite. Je suis marrie, Sire*, poursuivit-elle, *de ne pouvoir Vous être utile en quelque chose, de ne pouvoir Vous témoigner ma reconnoissance que par mes prières*, *que j'addresse au Ciel pour Vôtre Sainte Prospérité. Tout ce que je puis faire davantage*, *c'est de souhaiter de pouvoir faire plus.* Cela prononcé d'un air languissant & d'une voix mourante, & accompagné de l'adresse des yeux, qui, quoi-que pleins de feu & d'ardeur, étoient baissez & attachez au plancher, charma si fort le Prince, qu'il repliqua : *Je souhaitte, Madame*, *que vous vouliez prendre la peine de consulter un peu en vous-même & de faire reflexion si*, *outre vos vœux & vos souhaits*, *il n'y a pas quelque autre chose en vôtre disposition*, *que vous pouvez m'accorder pour récompenser la grande passion que je sens pour Vous. Peut-être*, continüa-t-il, *quelque autre est plus heureux que moi*, *quoi qu'il n'ait & ne puisse avoir tant d'amour que j'en ai*; *peut-être rendez-vous amour pour amour & donnez-vous cœur pour cœur, au regard de cét heureux Homme.*. *Il n'y a personne au monde*, *Grand Prince*, repartit Francelie, *qui puisse faire plus* de-

*de cas de Vos Vertus & de Vos Bontez, que je fais, & il est certain que ce qui m'afflige le plus, c'est d'être privée de moiens de Vous témoigner, d'une autre maniére que par des paroles, ce que je sens dans mon cœur pour un Prince qui a tant de Perfections. Ce sont toûjours des souhaits, Madame, quoi-que vous aïez en vôtre disposition de grands Tresors,* dit le Prince. *Vous avez un Cœur, Madame, à donner : car enfin, je sçai, je suis persüadé que jusqu'ici vôtre cœur n'a été engagé à personne. Plût à Dieu que j'eûsse les qualitez, le mérite nécessaire pour rechercher, pour posseder un si inestimable* Tresor. *Si l'amour y peut prétendre, j'ose me vanter de le mériter infiniment plus qu'aucun homme du monde. Vous valez trop, Sire,* répondit Francelie, *pour rechercher une chose si médiocre. Si quelque chose peut aquerir un cœur c'est sans doute l'échange de ce cœur pour un autre; il n'y a nul autre prix, Sire, avec quoi l'on puisse acheter une marchandise de cette nature. S'il ne faut rien d'autre*, interrompit le Prince en soûriant, *je suis maître de mille cœurs, & je les mets tous à vos piés en échange du vôtre. Mais*, reprit-il d'un air serieux, & qui marquoit beaucoup d'a-

mour & de passion, *qu'il vous plaise, tres Charmante Francelie, d'accepter mon cœur seul en échange du vôtre, mais un cœur qui vous aime si tendrement, un cœur qui brule d'amour pour vous. Tout ce que je puis, Sire,* repliqua Francelie, *c'est de désirer avoir assez de mérite pour être digne de l'offre & de l'honneur que Vous me faites; au cas qu'il soit en Vôtre pouvoir, Grand Prince, de donner Vôtre Cœur. Vous sçavez, Sire, que Vous l'avez donné à une Personne, à qui sans doute je pourrois le disputer par l'Estime, par le Respect, par l'Amour même que j'ai pour Vôtre tres Excellente Majesté, si ce Cœur n'étoit pas si engagé, qu'il ne pût être arraché des mains de cette Personne par quelque autre chose que par la mort. Vous voiez à présent la raison, Sire, qui m'a obligé de Vous faire sentir que Vous n'avez pas de quoi aquerir un cœur; & que je ne puis avoir pour Vous que des souhaits & de vœux, outre cette estime générale que tous ceux qui Vous connoissent, ont pour Vôtre Majesté.* Le Prince ne s'attendoit point à des paroles de cette nature; il demeura tout surpris, tout interdit: de sorte qu'il fut bien aise qu'alors Villaire enrat & vint rompre la conversation, &

lui

lui donnat le temps de penser à ce qu'il devoit répondre à une Maitresse aussi spirituelle qu'étoit celle qu'il souhaitoit de faire. Villaire étoit venu dire au Prince que ce soir-là même, que cette même nuit il vouloit lui donner un joli Passe-temps.

Francelie, malgré tous les efforts & tous les complots de Cornelie, étoit déja de la Suite de la Princesse & en possession de l'Appartement qui lui avoit été préparé à la Cour. C'est pourquoi le Prince ne craignoit plus de rendre quelquefois visite à cette Fille de la Princesse. Dans ce temps-là Cornelie aïant donné à un Galant un Rendez-vous chez elle pour ce soir auquel le Prince étoit allé visiter Francelie, & aïant résolu de passer la nuit entre les Bras de ce Galant; Villaire le découvrit au Prince, & l'asseûra que s'il vouloit alles chez Cornelie & surprendre les deux Personnes, dans le temps que tout le monde a coûtume d'être couché, il les trouveroit effectivement ensemble. Le Prince, dont le cœur bruloit d'un nouveau feu, dont le cœur étoit plein de passion & d'amour pour l'aimable Francelie, répondit avec empressement qu'il ne voudroit pour rien

perdre une si belle occasion de découvrir les amours secrettes de Cornelie, afin d'avoir juste sujet de rompre avec elle, & de donner toute son amour & toute son affection à sa nouvelle Maîtresse. Le Prince donc se mit en état de se retirer avec Villaire, en disant à Francelie qu'il renvoïoit à un autre temps ce qu'il avoit encore à lui dire, & il sortit dans la veüe de se préparer pour l'Avanture de la nuit.

Cornelie avoit jetté les yeux sur un jeune Cavalier qui faisoit une figure considérable à la Cour, & dont la forme du corps, la mine, la jeunesse & la vigueur étoient fort de son gout. Comme le Prince avoit divers attachemens & que son amour étoit partagé, il ne contentoit pas cette Dame depuis un certain temps comme il avoit accoûtumé de faire, & comme le temperament de cette femme le requeroit. C'est-pourquoi elle fit connoître au Cavalier dont il s'agit, qu'elle le trouvoit fort à son gré, & qu'il ne tiendroit qu'à lui d'être heureux. Le commerce entre eux avoit duré si long-temps, que presque tout le monde en étoit informé. Il est vrai que Cornelie ne se soucioit gueres du bruit qui s'en étoit répandu : au

con-

contraire, elle considéroit ce buit comme quelque chose d'avantageux, parce qu'il pouvoit produire quelque petite jalousie dans l'esprit du Prince, & l'attacher plus fortement à elle, & faire enrager encore davantage son plus grand Ennemi Villaire.

Cornelie & son Amant, pour être plus commodément & plus libres, avoient arrêté de joüir l'un de l'autre, de prendre leurs plaisirs dans un Appartement de la Dame, où ils ne seroient servis que de ceux de leurs Gens qui étoient entiérement disposez à observer les ordres qui leur seroient donnez, & qui étoient capables de garder le Secret. Le Galant ne manqua point de venir. Il fut parfaitement régalé par un soupé exquis, dans une Chambre particuliére, où ne furent admis & n'entrerent que les Gens-de-service qui étoient du Secret. Proche de la Chambre où se fit le Festin amoureux, il y en avoit une autre où il y avoit un Lit, & qui étoit fort commode par rapport au dessein qu'avoient Cornelie & son Amant : car en quelque temps que le Prince vint, & quoi-qu'il eût toûjours libre l'entrée de la Maison, que toutes les portes fussent ouvertes pour lui ; le Galant

néanmoins ne pouvoit point être surpris avec la Belle, excepté que le Prince les surprit dans le lit lors-que tout le monde avoit coutume d'être couché & de dormir;ce qu'il n'étoit pas vraisemblable qui arrivat, hormis qu'il eût eû quelque connoissance de l'Intrigue ; & qu'il vint à dessein.

Environ le minuit, les deux Amants se coucherent; & bien-tôt aprés, à l'occasion du transport de certaines choses, du changement qui avoit été fait des postes des Valets, & de la retraite de quelques-uns d'eux, ce Valet que Villaire avoit gagné, & qui étoit son fidéle Espion, l'avertit qu'il étoit temps que le Prince vint. Le Prince vint à la Porte de la Maison de Cornelie, accompagné de Villaire. Il entra, & alla tout droit à la Chambre où étoient couchez les Amants. Il les vit, de ses propres yeux, entre les Bras l'un de l'autre, mais pourtant avec de telles circonstances, & l'Esprit présent de Cornelie produisant, en cette occasion si embarrassante, des effets si extraordinaires, que le Prince fut absolument deçeû.

Cornelie n'avoit pas été plûtot avertie par une femme qui veilloit dans

l'Antichambre, qu'elle avoit oüi quelqu'un monter l'Escalier & ouvrir des portes, que se souvenant du Proverbe, *La méfiance est la mere de seûreté*. elle ôta promtement sa Coife de nuit & l'accompagnement de la Coife, & les mit à la Tête de son Amant précisément lorsqu'elle entendit ouvrir la porte de la Chambre avec la Clef que le Prince gardoit d'ordinaire, & qui ouvroit toutes les portes. Cornelie se mit à contrefaire la malade, à gemir, à se plaindre d'un ton fort pitoyable. Le Prince courut d'abord à sa Ruelle, & la voïant entre les bras d'une Dame & l'entendant se plaindre d'une maniére si touchante & si douloureuse, il ne voulut pas ouvrir & tirer davantage le rideau, depeur que la lumiére du Flambeau qui étoit sur la Table, n'incommodat la pauvre Cornelie. *Qu'avez-vous, Madame?* demanda le bon Prince. *Oh! Mon cher Sire, c'est Vous!* répondit-elle. *Que je suis aise de Vous voir ici! Bon Sire, il me semble que ma Tête est prête à se fendre, à se rompre en mille piéces; tenez-la moi, je Vous en conjure, tandis que cette Dame courra dans mon Cabinet me querir quelque chose. J'y irai moi même*, repliqua le Prince. *Dites-moi seulement ce*

*que Vous voulez que je Vous apporte?* *Non, je Vous prie, Sire*, repartit Cornelie, *Vous ne sçauriez pas trouver ce que je desire avoir, aïez la bonte de permettre que cette Dame y aille. Sauvez-vous*, dit-elle alors au Galant, de la maniére du monde la plus adroite, *je tiendrai entre mes bras la* Tête *du Prince, pendant que vous sortirez du lit; il ne vous verra point, ne craignez rien.* Le Prince s'imaginant que la pudeur de la Dame qu'il croïoit être dans le Lit pour secourir la Malade, requeroit une cérémonie semblable, se laissa véritablement mener par le nez, se laissa prendre la Tête par Cornelie & mettre la face de la maniére qu'elle voulut. Cependant le Galant se glissa du Lit, & alla à l'endroit où étoit la femme qui faisoit sentinelle, afin de lui donner ordre de courir dans le Cabinet & d'y prendre quelque verre ou quelque autre chose pour amuser le Prince, pendant qu'il s'habilleroit & s'évaderoit.

Durant quelque temps Cornelie amusa le Prince en discours, criant, de-temps-en-temps, *Ah, ma Tête!* & le priant de lui tenir la Tête doucement. Elle lui dit, qu'aïant eû, la nuit pré-

précedente, immédiatement aprés soupé, quelques symptomes d'une violence prodigieuse, elle avoit souhaité que cette jeune Dame, entre les bras de laquelle il l'avoit trouvée, & qui avoit soupé avec elle, passat là cette nuit, pour pouvoir discourir ensemble, en cas qu'elle ne pût dormir, & afin-qu'elle pût être secouruë, si son mal augmentoit; que son mal étoit devenu si insupportable, qu'elle avoit été contrainte d'ôter sa Coife, de la jetter pour être mieux à son aise & avoir quelque soulagement; que justement comme il étoit venu, elle commençoit à sommeiller un peu entre les bras de la Dame; & que sa venuë & sa présence lui avoit donné tant de joïe, qu'elle croïoit être beaucoup mieux qu'elle n'étoit avant-qu'il arrivat, & espéroit de pouvoir dormir s'il vouloit permettre que sa Tête reposat dans son Sien, entre les Bras d'un Amant qui lui étoit si cher: à quoi le Prince consentit d'abord. Dans ce temps-là, la femme vint avec une Bouteille de quelque liqueur cordiale, & tenant derriére elle la Coife de nuit de Cornelie, que le Galant lui avoit donnée, & qu'elle fit semblant d'avoir prise à la Ruelle. Elle présenta la liqueur cordiale à

Cornelie, qui souhaitta que le Prince en prit un peu ; ce qu'il fit. Cornelie voulut envoier querir par cette femme un autre Coife de nuit : mais le Prince, qui étoit fort fâché en son cœur, de ce qu'il avoit ajoûté foi, avec tant de facilité, à ce qui lui avoit été faussement rapporté de cette Dame, & qui étoit si attendri, si touché de son indisposition & de sa souffrance, ne voulut point permettre qu'elle prit d'autre linge & d'autre ornement, & dit que la Coife qu'elle avoit là étoit assez propre, & qu'il en seroit content en couchant avec elle. Il se hâta de se deshabiller pour se mettre au lit avec sa chére & indisposée Maitresse, pour la secourir, pour la fortifier autant qu'il lui seroit possible, par voie de compensation des pensées sinistres & desavantageuses qu'il avoit conçeües d'elle ; bien résolu de faire à Villaire sa leçon, & de n'ajoûter plus foi si légérement à de faux rapports.

Cependant, le Galant s'en étoit enfui, tres--aise de s'être tiré si bien d'un pas si glissant & si périlleux, & se disant à soi-même qu'il ne sçauroit jamais assez loüer, assez admirer la présence d'esprit, les inventions & l'adresse de

Cor-

Cornelie, qui apparemment auroit cette nuit-là le Prince dans son Lit entre ces Bras entre lesquels il étoit auparavant lui-même. Cette derniére réflexion l'affligeoit, le tuoit; mais il se consola par cette autre, qu'au-fonds si la chose se passoit de la sorte, c'étoit contre la volonté & le désir de la Dame.

Villaire, de son côté, étoit dans l'embarras; il étoit extrémement surpris de ce que le Prince tardoit tant à revenir, car il l'attendoit dehors devant la Porte de la maison. Il n'entendoit nul bruit dans la Maison; il n'y voioit même point de lumiére: ainsi il ne sçavoit que penser. Il voulut tâcher d'écouter par une fenêtre qui étoit assez basse. Dans le temps qu'il y montoit, il vit ouvrir la Porte, & un homme en sortir comme un éclair; de sorte que quoi-qu'il eût d'abord formé le dessein de l'arrêter & de l'examiner, il ne pût le faire, à cause que la nuit, & la vitesse avec laquelle l'homme marchoit, le déroberent à sa veûë. Villaire se douta de ce qui étoit arrivé. Il conclut de ce qu'il venoit de voir que le Prince avoit manqué son coup, qu'il n'avoit pas surpris le Galant avec Cornelie, & que cette rusée fem-

femme avoit si bien amorcé, si bien enchanté ce Prince, qu'il avoit pris la résolution de passer avec elle la nuit. Il ne douta point non-plus que le Personnage qu'il avoit veû sortir de la Maison, ne fut le Galant. C'estpourquoi il se retira, étant au desespoir de ce que le Prince avoit perdu une si belle occasion de découvrir l'infidélité de Cornelie; & de ce que lui-même ne pourroit point le lendemain matin regaler Francelie du joli compte de la découverte de la nuit, & du desordre, & de l'embarras plaisant des Amans surpris par le Prince en flagrant délit. Il ne desespéra pourtant point de réüssir une autre fois, malgré tout l'esprit, toutes les précautions & toutes les ruses de Cornelie. Villaire donc laissa le Prince entre les Bras de cette Dame, & s'en alla, roulant en son esprit des pensées de vengeance, & espérant de se satisfaire mieux dans quelque autre occasion.

Le lendemain matin, lors-que Villaire eût appris que le Prince étoit de retour dans son Appartement, il y alla: mais le Prince le reçeût avec une froideur qui fit connoître dans quels sentimens il étoit, & combien il étoit fâché

fâché de ce que, selon sa croïance, Villaire, pour satisfaire sa vengeance propre, avoit abusé de lui, l'avoit porté à des extravagances, & à scandaliser une Personne dont il étoit si aimé. Villaire fut dans un grand étonnement. Il demanda pardon au Prince, & lui dit, qu'aprés tout ce n'étoit pas sa faute, si le Galant étant couché avec Cornelie, & des mesures si justes & si bien concertées aïant été prises, pour pouvoir les trouver ensemble, il avoit été assez aveuglé, pour ne pas voir ce Galant, & pour le laisser aller. *Qui l'a laissé aller?* dit le Prince. *Je me suis fourré dans la Chambre de Cornelie avant-qu'elle pût sçavoir que je venois. Je l'ai trouvée dans sa Chambre, toute échevelée, déchée presque par un furieux Mal de tête, & n'y aïant personne dans la Chambre qu'une Dame qui l'assistoit.* C'étoit *l'Homme, Sire,* interrompit Villaire; *Vous deviez l'avoir saisi. Celui qui a échapé de Vos mains, je l'ai veû sortir ensuite, & s'enfuir à la faveur de la nuit & de la vitesse de ses pieds. Vous croïez que je ne sçai pas distinguer un homme d'une femme?* repliqua le Prince d'un ton & d'un air méprisant. *L'apparence trompe quelquefois, Sire,* répondit Villaire, qui enra-

enrageoit. *Je le dis encore*, ajouta-t-il. *l'Esprit de Cornelie Vous a deçeû, & cette Personne qui étoit dans le lit avec elle, étoit un véritable homme, c'étoit son Mignon, bien-qu'elle Vous l'ait fait passer pour une femme. Un homme en Coife de nuit avec des femmes; & une femme aïant la tête toute découverte*, dit le Prince, en s'arrêtant aprés ces paroles, comme s'il faisoit quelque réflexion en lui-même. *Oüi Sire*, repartit ensuite Villaire, *Vous avez expliqué l'Enigme A la faveur de la Coife de nuit de Cornelie, le Camarade à échapé à Vos yeux & à Vôtre connoissance. Comment*, dit le Prince, regardant le plancher & continüant à réver assez profondément, *si cela étoit, ce seroit la plus grande infidélité, ce seroit la plus grande tromperie du monde. Il n'y avoit nul autre moïen, pour échaper*, dit Villaire, *qu'un déguisement de cette nature; & plus il Vous plaira de réflechir sur les circonstances particulieres, plus la tromperie Vous paroîtra claire & manifeste. Pourquoi seroit-elle sans Coife de nuit précisément à mon arrivée? Cependant, aprés, elle en mit une, & ne se plaignit presque plus, en verité, de son Mal-de-tête*, dit le Prince. *Oüi, Sire. Et où est-ce qu'elle trouva cette Coife?*

de-

demanda Villaire. *Sa femme la lui apporta*, répondit le Prince. *Je le crois*, repartit Villaire, *lors que le Galant n'en avoit plus besoin. Elle avoit envoïé*, dit le Prince, *la Dame qui étoit dans le lit, querir quelque liqueur cordiale. Et cette Personne apporta la liqueur cordiale derriére elle?* demanda Villaire. *Non*, répondit, le Prince, tout réveur, *c'étoit une Coife de nuit que la femme apportoit derriére elle.* *Fort bien, Sire*, dit Villaire. *Comment se leva*, poursuivit-il, *& sortit du lit cette modeste & vertüeuse Dame qui étoit couchée avec Cornelie? Fut-ce sous Vos yeux?* *Non*, répondit le Prince. *Je me souviens que Cornelie me pria de lui tenir la Tête pendant que cette Dame sortiroit du lit; & quoi-que j'eûsse envie de la regarder, je ne pûs la voir, parce que la Malade m'embrassoit fort étroitement, nonobstant le grand Mal-de-tête dont elle se plaignoit immédiatement avant cela. Admirable, tres-propre Expédient*, dit Villaire, *pour Vous empêcher, Sire, de rien voir, pendant qu'un autre s'évade! Je commençé à avoir quelque mefiance sur ce sujet*, dit le Prince, *& à soupçonner qu'en tout cela il n'y eût quelque tricherie, lors-que je viens à considérer toutes les circonstances. En vérité* ell-

*elle ne ſe plaignoit plus aprés de ſon Mal-de-tête, durant toute la nuit, mais elle me tourna le dos, & ſoûpira ſouvent. Et bien, elle ne me decevra plus; & ſi je puis trouver une autre occaſion ſemblable, je Vous proteſte que je m'aſſeûrerai de ſon Etalon. Je reconnois à préſent qu'elle m'abuſa par ſes fauſſes careſſes & ſes trompeurs embraſſements, deſquels elle ne me favoriſa qu'autant de temps qu'ils étoient néceſſaires pour ſon deſſein & pour joüer ſon rôle : car aprés que tout ſe fut paſſé comme elle ſouhaitoit, elle ne fut plus la même, elle n'eût pour moi, du*~~*rant tout le reſte de la nuit,*~~ *que de la froideur & de l'indifference, tout de même que ſe je n'avois été dans ſon Lit. Pouvez-vous l'en blamer, Sire?* dit Villaire. *Vous aviez fruſtré ſes amoureuſes eſpérances, Vous aviez troublé ſes plus chers plaiſirs, Vous l'aviez privée de toutes ces douceurs, de toutes ces délices, de toutes ces joïes dont elle alloit ſe ſouler. Aprés cela, voulez-vous qu'elle aït embraſſé une Perſonne qui l'avoit ſi inopinément arrachée à tant de joïes & à tant de plaiſirs. Pouvez-vous même trouver mauvais qu'une douleur ſi bien fondée l'ait faite ſouvent ſoûpirer. Et bien,* dit le Prince, *ne parlons plus ſur ce ſujet. Je*

*veux*

*veux, cét aprés midi, faire passer avec un Verre de vin le chagrin que tout ceci m'a causé. Tâchez d'avoir, d'assembler une demi-douzaine de nos Amis, environ les six heures, & faites moi sçavoir en quel lieu vous serez : je m'y rendrai.* Villaire asseûra le Prince qu'il alloit dés ce moment-là travailler à ce qu'il souhaitoit, & prit congé de lui.

Le projet de l'assemblée & du divertissement du soir étoit assez plaisant ; par rapport à la disposition où étoit le Prince auparavant & à la resolution qu'il avoit prise. Villaire ne fut pas plûtpt sorti, que le Prince voulut aller rendre visite à Francelie. Il la trouva justement comme elle venoit de l'Appartement de la Princesse. Il lui dit qu'il étoit appellé à une Réjoüissance, & que cependant il étoit venu pour lui temoigner qu'il étoit toûjours le même envers elle, & que s'il lui plaisoit d'accepter un Cœur Roïal, il en avoit un à son service. *En avez-vous plus d'un, Sire,* demanda Francelie. *Non, ma foi,* répondit le Prince : *Si j'en avois un million,* coutinüa-t-il, *ils seroient tous vôtres. Vous n'en avez donc point à donner,* repliqua Francelie, *car celui que Vous avez, Vous l'avez donné à la Prin-*

*Princesse dans Vôtre Mariage, & depuis cela il n'est plus en la disposition de Vôtre Majesté. Quelques petites étincelles peuvent quelquefois s'en écarter & voler par accident sur quelque autre Objet; mais le corps de la flamme ne peut être nourri, ne peut être entretenu que par la matiére que la Princesse fournit. Ne dites point cela, Madame,* interrompit le Prince. *C'est Vos Charmes, C'est Vos Charmes qui ont allumé dans mon cœur des flammes que n'y a jamais allumé la Princesse. Je serois marrie, Sire,* dit Francelie, *d'avoir rien en moi qui servit à entretenir un feu qui appartient à d'autres qu'à moi, & je veux tâcher de ne fournir de la matiére qu'aux flammes que j'aurai moi-même allumées, & qui me seront légitimement dûës. Vous n'êtes pas si crüelle que Vous paroissez,* repartit le Prince, qui commençoit à prendre un air plus gai & à vouloir plaisanter. *Je ne crois pas,* répondit Francelie, *qu'il y ait aucune crüauté à ne vouloir point être crüelle à soi-même.* Aprés qu'elle eût dit cela, il se passa quelque chose qui fit connoitre au Prince qu'elle avoit affaire dans sa Chambre; c'estpourquoi il lui dit tout doucement & d'une maniére flateuse, qu'il ne vou-

vouloit point s'en tenir là, mais qu'il souhaitoit de lui expliquer un peu mieux ses sentimens la premiére fois qu'il retourneroit la voir. Ensuite il prit congé d'elle & se retira.

Francelie se conduisoit toûjours avec circonspection & avec reserve au regard du Prince, selon que l'occasion se présentoit : mais elle ne laissoit pas d'avançer, de faire sans cesse des progrés dans son cœur. Desorte que voiant qu'elle avoit déja sur lui un Ascendant aussi grand qu'elle pouvoit avoir, elle résolut de faire un Coup qui marquat son Habileté, & fit connoitre le pouvoir de sa Beauté & de son Esprit. Elle fit réflexion que le Prince, pour obtenir d'elle les derniéres Faveurs, étoit entiérement disposé à lui sacrifier tous ses autres Attâchemens, à n'avoir d'attâchement que pour elle, & à lui accorder tout ce qu'elle demanderoit. Elle comprit donc qu'il étoit temps de venir au Point principal, & se détermina à prendre la voie la plus courte pour parvenir à son but, &, dés-que le Prince lui en fourniroit l'occasion, à pousser la chose, & à lui marquer les conditions sous lesquelles elle pouvoit se donner à lui. Tous ces ménagemens, tou-

toutes ces mesures de Francelie n'étoient point produites par des mouvemens de conscience, de delicatesse, & de vertu, mais bien par le dessein de s'asseûrer du Prince & par le désir de le posseder tout entier, ensorte qu'elle pût lui faire faire tout ce qu'elle voudroit, au regard des grands Intérets & des grandes Affaires qui l'avoit faite envoier aux Iles. Le Prince, de son côté, pour obtenir ce qu'il désiroit avec tant d'ardeur, étoit dans le dessein d'accorder à Francelie tout ce qu'il lui plairoit, & de souscrire à toutes les conditions qu'elle voudroit lui imposer. Il étoit dans une impatience extrême de trouver quelque occasion propre pour déclarer ouvertement à cette belle Personne tout ce qu'il sentoit pour elle, & le pouvoir absolu qu'elle avoit sur son Esprit. Ainsi, nos deux Amans étoient tout disposez à en venir à un dénoûment, & à conclurre toutes choses, la premiére fois qu'ils seroient seuls ensemble, dans une pleine liberté.

Cependant l'infatigable Villaire, qui depuis que Cornelie avoit éludé les peines, les démarches, le stratagéme de lui & du Prince, étoit plus irrité que

jamais, de toute la diligence & de tout le ſoin poſſible, pour découvrir le temps d'une nouvelle Aſſignation. Il ne demeura pas long-temps ſans apprendre que, par quelques circonſtances & quelques changemens qui s'étoient faits dans la Chambre de Cornelie, il étoit aiſé de connoître qu'il y avoit quelque nouveau deſſein ſur le tapis. Les Eſpions emploïerent mieux que jamais leur vigilance & leur adreſſe, leurs yeux & leurs oreilles, pour découvrir ce qui pouvoit ſe devoir paſſer. Enfin, ils ne doutérent point que la nuit ſuivante quelqu'un ne deût venir dans l'Appartement de Cornelie, pour y être traitté & régalé. Ils en informérent d'abord Villaire; & Villaire en informa le Prince: & eux deux concerterent le moïen de ſurprendre les Amants, & de ne pouvoir être déçêus une autre fois. Ce qui obligeoit le Prince à tâcher plus que jamais de découvrir l'inconſtance de Cornelie & de la ſurprendre dans l'infidélité, c'eſt que par ce moïen il auroit un beau prétexte & un légitime fondement, pour rompre avec elle, pour ſe donner tout entier à ſa nouvelle Maîtreſſe & la reconnoître, l'avoüer publiquement tel-

le : car c'étoit là l'humeur du Prince, il affectoit de faire connoître ses Maîtresses ; quand il en avoit quelqu'une d'une beauté singuliére & d'un grand mérite, il en faisoit gloire publiquement.

Le Prince aïant déclaré à Villaire, qu'il se remettoit entiérement sur son industrie, au regard du dessein qu'ils avoient fait de surprendre Cornelie avec son Galant ; il lui vint dans l'esprit & dit, qu'il faloit qu'ils amenassent avec eux trois ou quatre de leurs propres Valets de pié, & qu'ils les postassent dehors proche la Porte de la Maison, afin-qu'ils pûssent saisir celui qui en sortiroit, en cas qu'on ne pût trouver l'oiseau au nid. Il ajoûta qu'il ne doutoit point que le dernier danger qu'avoient couru les deux Amants, ne les eût portez à prendre de meilleures précautions pour l'avenir, & que Cornelie sçachant qu'il avoit une Clef qui ouvroit toutes les portes de dedans, mais qui ne pouvoit oûvrir la grande Porte de dehors, cela étoit suffisant pour faire que Cornelie, & son Galant fussent avertis, & que le Galant pût se sauver. Ce que le Prince venoit de dire obligea Villaire de donner ordre à un

un de ses Espions de laisser une porte de derriére ouverte, de ne la laisser fermée qu'au loquet, afin-qu'on pût entrer sans faire nul bruit.

Les choses aïant été ainsi ordonnées & l'heure étant venue, le Prince & Villaire, suivis des Valets qu'ils avoient choisis, allerent à la Maison où logeoit Cornelie. Villaire posta un homme proche la Porte de devant avec ordre exprés de prendre mort ou vif quiconque sortiroit, de le saisir, de ne le laisser point évader. Aprés, le Prince & Villaire allerent à la porte de derriére. Le Prince entra par-là dans la Maison; & Villaire demeura devant & proche cette porte, entiérement résolu de s'asseûrer de toute Personne qui voudroit s'enfuïr par cét endroit. Le Prince gagna l'Escalier, entra dans une longue Galerie, & enfin, aprés avoir marché quelque temps, il se perdit dans l'obscurité, n'étant pas accoûtumé de passer pas ces endroits de la Maison. Aprés qu'il eût eû assez tracassé, & qu'il se fut heurté souvent, il creût entendre quelques voix; il ouvrit les oreilles & se glissa du coté d'où il lui sembloit que les voix venoient. Il entendit que Cornelie di-

soit : *En ma vie, Mon Cher, je ne passai une plus mauvaise nuit que celle-là, quoi-que le Prince fut fort gai, & plus obligeant & plus civil qu'il ne l'est d'ordinaire : mais, Vous n'étiez pas ici. S'il sçavoit comme sa galanterie me déplait, comme elle m'est desagréable, particuliérement lorsque Vous me venez dans l'esprit, il ne m'en fatigueroit, il ne m'en embarrasseroit plus. Pour Villaire, je déclare que je hais horriblement sa conversation; elle est si insipide & si dégoutante pour moi, que n'étoit que je veux tâcher de l'empêcher d'épouser entiérement les intérets de cette Salope de Françoise qui est ici depuis peu, & dont j'ay dessein de rompre toutes les mesures, je ne m'informerois point de ce qu'il fait, ni ne voudrois le voir & avoir le moindre commerce avec lui. Ce n'est pas un petit sujet de surprise pour moi, Madame,* dit le fin Galant, *que Vous aiez conçeû tant de haine contre un Homme aussi accompli qu'est Villaire, contre un Homme qui est si puissant auprés du Prince, & qui Vous a servie avec tant d'affection & avec tant d'ardeur. Il m'a servie de cette maniére,* répondit Cornelie, *& c'est ce qui est la principale cause de mon aversion pour lui, outre l'Amour que j'ai pour Vous, qui*

me.

me fait mépriser le Prince même. Villaire s'imagine que je lui dois toutes choses, que je ne dois lui rien refuser. Cela l'a porté à faire, à mon égard, des démarches d'une certaine nature, à me parler, à me pousser d'une certaine maniere que toute autre femme auroit succombé à ses poursuites & à la tentation. Il se figure aussi que tout doit plier sous ce grand pouvoir qu'il s'est aquis sur l'Esprit facile du Prince. Mais j'ai résolu de le traverser si fort là-dessus, quoi-qu'en toute autre chose il ne méritat pas seulement que je pensasse à lui; j'ai resolu de lui disputer si vigoureusement son Privilege & de faire tant d'efforts pour lui faire perdre l'avantage qu'il a, qu'il connoîtra, je vous en assûre, mon pouvoir & sa foiblesse, aussi bien que celle de son Maître. Je les méprise l'un & l'autre à cause de leur foiblesse extrême. Ni l'un, ni l'autre avec toute leur galanterie ne seront jamais capables de toucher mon cœur & de me plaire, comme Vous avez fait. Je garde mon cœur, toute mon amour, toute ma tendresse pour Vous seul. Le Prince avec tout son pouvoir ne me paroit point comparable avec le plaisir dont je jouïs maintenant en Vous voiant & étant seule avec Vous cette nuit.

Ces expressions passionnées aïant été accompagnées de diverses actions tendres, que le Prince pût entendre fort bien, quoi-qu'il ne pût pas les voir, il comprit assez ce qui s'ensuivit & ce que le Lecteur aussi peut imaginer. Cela sans doute auroit obligé tout autre Amant à de grandes violences, à se jetter à corps perdu dans la Chambre, l'épée à la main, & à laver un semblable affront avec le sang du Coupable. Mais le Prince étoit d'un naturel benin. Bien loin d'en user de la sorte, & de profiter sans délai de l'occasion qu'il avoit de surprendre Cornelie dans l'infidélité & la fourberie, il s'amusa à tracasser assez long-temps auprés de la porte, avant qu'il pût ou qu'il voulut l'ouvrir. Il entra pourtant dans la Chambre l'épée à la main, jettant par tout des regards furieux. *Où est-ce vilain*, dit-il, *qui a la hardiesse, qui a l'effronterie de venir ici?* Ces paroles & l'épée nuë épouvanterent tant Cornelie, qu'elle tomba à la renverse en pamoison sur son lit, Jamais homme ne marqua tant de foiblesse, que le Prince en eût en cette rencontre. Il oublia en un moment ce pour quoi il étoit venu; il ne pensa plus à chercher le Coupable;

ſa fuire paſſa entierement, & fit tout d'un coup place à la tranquilité & à la compaſſion la plus grande du monde. Il laiſſe tomber l'épée qu'il a à la main; il ſe met à ſecourir Cornelie, & travaille avec le dernier expreſſement à la faire revenir de ſa pamoiſon; il court au Cabinet de cette Dame querir de la liqueur cordiale, il prend la premiere liqueur cordiale qu'il trouve, il en verſe un peu dans la bouche de la belle Evanouïe; en un mot, il fait ſi bien, que Cornelie reprend ſes eſprits & revenit tout-a-fait de ſa pamoiſon. Il lui demanda comment elle ſe portoit, & s'il ne pourroit pas l'aſſiſter en la ſoûlevant. Cornelie aïant quelque tempspour penſer à ce qu'elle devoit répondre au Prince, tira ſa main dehors, que le Prince prit, & dont il ſe ſervit pour mettre la Dame ſur ſon ſéant. Lors-qu'il vit qu'il n'y avoit plus de danger pour elle, & qu'elle commençoit à reprendre une bonne couleur: il reprit lui-même l'air ſévére qu'il avoit auparavant, & dît d'un ton grave: Il faut „que j'avoûë, Madame, que je ne „puis aſſez admirer ma bonté & mon „indulgence, qui me porte à vous ſe„courir lors-que vous venez de me

 trom-

„ tromper hautement. Vous connoî-
„ trez, Madame, que je ne suis pas
„ si facile que vous pensez ; & que je
„ sçai mépriser une femme qui s'est si
„ fort oubliée. Je veux faire de vôtre
„ Etalon un Exemple qui empêche
„ tous les autres Hommes d'oser aspi-
„ rer où je prétends quelque chose. Le
Prince s'étant arrêté là, Cornelie eût
le temps de lui dire, qu'il pouvoit s'ê-
tre laissé tromper par des apparences ex-
térieures ; qu'elle ne vouloit point alors
entrer dans la discussion de ce dont il
s'agissoit ; qu'elle remettoit à se justi-
fier lors-qu'elle le trouveroit dépouil-
lé de sa passion & hors de sa fureur, &
qu'il n'auroit plus un air si menaçant.
„ Je ne voudrois point ; repliqua le
„ Prince, qu'à présent mesme, Mada-
„ me, vous entreprissiez de vous justi-
„ fier. J'ai entendu trop bien, de mes
„ propres oreilles, les injures que vous
„ avez vomies contre moi lors-que
„ vous étiez entre les Bras, de vôtre
„ Mignon ; oüi, j'ai entendu trop
„ bien ces indignes injures, pour re-
„ çevoir quelque excuse d'une Person-
„ ne qui mérite si peu mes faveurs.
„ Oüi Sire, repartit Cornelie, j'ai dit
„ tout ce que ma colére & mon juste
„ ref-

„ ressentiment m'ont pû suggerer, aussi-
„ tôt que j'ai oüi quelqu'un à la por-
„ te de ma Chambre ; ne conçevant pas
„ que personne pût avoir assez de har-
„ diesse pour venir troubler mon repos
„ à une telle heure, lors-que j'étois
„ retirée, excepté une Personne aussi
„ transportée que Vous d'une chiméri-
„ que Jalousie. Par vengeance, j'ai par-
„ lé assez haut, pour pouvoir être en-
„ tenduë de Vous, & Vous causer
„ quelque chagrin, en récompense de
„ Vos desobligeantes censures tou-
„ chant mes actions, & de la mauvai-
„ se opinion que Vous avez conçeuë
„ de moi. Mais à qui ai-je adressé mes
„ paroles, Sire ? demanda Cornelie.
„ Vous connoissez assez la Personne,
„ Madame, répondit le Prince ; & é-
„ pargnez-moi le déplaisir de Vous la
„ marquer. Où avez-vous caché ce
„ Misérable ? Sire, répondit Cornelie,
„ Vous pouvez, avec une entiére li-
„ berté, le chercher dans tous les coins
„ de la Maison, & tirer vengeance de
„ tous les Coupables que Vous y trou-
„ verez. Mais, auparavant, je sou-
„ haitte que Vôtre Majesté ait un vi-
„ sage plus serein. Je n'ai adressé les
„ paroles que Vous avez entenduës,

 „ qu'à

„ qu'à moi-même, & c'est ma passion
„ & mon esprit irrité qui m'ont obligée
„ de les proferer, pour punir Vôtre hu-
„ meur méfiante. Je ne serai pas dé-
„ çeû davantage, Madame, interrom-
„ pit le Prince. C'est assez que vous
„ m'aïez déçeû une fois, en arrachant
„ promtement Vos Coifes de nuit &
„ les mettant à la tête de Vôtre Bien-
„ Aimé : vous ne me duperez plus en
„ face. Mais je m'amuse, je badine
„ ici, à ce que je vois ; je vais tâcher
„ de trouver le Galant, ou prendre de
„ si justes mesures, qu'il ne puisse plus
„ m'échaper à l'avenir ; ensorte qu'il
„ n'ait plus envie de penser à des cho-
„ ses sur lesquelles j'ai des prétentions
„ & des droits. Cornelie ne répondit pas un mot ; elle parut ne se porter pas bien : tellement que le Prince, de peur que cette adroite femme n'abusat de son temperament facile, sortit hors de la Chambre. Il rencontra sur l'Escalier Villaire, qui venoit voir ce qu'il étoit devenu. Le Prince lui dît que quoi-que le Galant lui eût échapé, il en avoit assez entendu pour être convaincu de la bassesse, de l'infamie de la Dame. Villaire apprit au Prince qu'il s'étoit saisi du Personnage ; qu'il l'avoit fait con-

conduire en lieu de seûreté ; & qu'il avoit donné ordre de le garder éxactement jusqu'à ce que sa Majesté l'eût éxaminé, & eût disposé de lui comme Elle auroit trouvé à propos. Ensuite, ils se retirerent, & le Prince raconta à Villaire tout ce qui s'étoit passé.

Environ ce temps-là, l'Ambassadeur de France qui étoit dans les Iles, & qui avoit été employé pour porter le Prince à rompre l'Alliance dont il a été fait mention, rendoit de fréquentes visites à Francelie, aussi bien que son Epouse que Francelie ne manquoit point de visiter avec une honnêteté semblable. Artabarce, qui étoit un ferme Appui de la Cabale Françoise, Artabarce qui maintenoit avec tant de soin les intérets de Francelie & dans la Maison duquel le Prince avoit donné divers rendez-vous à cette belle Personne, & avoit eû plusieurs Tête-à-Tête avec elle, étant informé fort au long des progrés qu'elle avoit faits dans l'Esprit & dans le Cœur du Prince, aïant appris d'elle-même, que tout étoit dans le point de maturité, & qu'elle alloit mettre la derniére main à ce Grand Oeuvre, pour lequel elle avoit déja emploïé tant de soins & tant d'adresse ;

il prépara un tres-magnifique Festin dans sa Maison nouvellement bâtie, auquel il invita le Prince, Francelie, l'Ambassadeur de France & l'Ambassadrice, & plusieurs autres Personnes de Qualité du Parti François.

Le matin qui suivit la nuit de la derniére découverte de l'infidélité de Cornelie, Villaire mena le Prince voir l'Amant criminel; & ce Prince eût la satisfaction de voir le Camarade, & de lui entendre confesser son crime. La confession ingenuë qu'il en fit, obligea le Prince à ne lui infliger d'autre peine qu'un Bannissement, avec cette menace, que s'il retournoit jamais à entreprendre rien de semblable, il seroit traitté avec une toute autre rigueur. Ensuite, le Prince se prépara pour aller au Lieu où il avoit été invité, & résolut d'ouvrir là entiérement son cœur à Francelie, à lui faire bien connoître tous ses véritables sentimens, & à tacher de porter les choses à une heureuse conclusion.

Les choses étant si proche de leur maturité entre les deux Amans, quoiqu'ils ne sçeûssent pas bien les desseins & les intentions l'un de l'autre; il étoit impossible qu'ils ne fussent bien-tôt d'ac-

d'accord & que tout ne réüssit. Le Prince, aprés avoir diné, se mit secrétement en état d'aller au Lieu où il étoit invité à souper, & où il pouvoit faire la cour à sa Maîtresse, & lui parler nettement & sans détour sur le point sur lequel ils s'étoient plusieurs fois entretenus. Dans la conversation qu'il eût avec elle, il lui dit, qu'il étoit disposé à faire tout ce qu'elle éxigeroit de lui, pourvû qu'aprés cela elle ne voulut point être contraire à ses désirs. Francelie répondit qu'elle lui avoit souvent déclaré qu'elle ne manquoit point de respect ni d'amour, pour luy faire plaisir en tout ce qu'il souhaiteroit d'elle; mais qu'elle ne pouvoit obtenir de soi de consentir au fâcheux caractére qu'une secrette & intime union entre eux imprimeroit sur une Fille de sa sorte, pendant qu'il n'y auroit nul mariage entre eux. S'il n'y a que cela, Madame, dit le Prince, je me marierai cent fois avec vous dans la forme & de la maniére que vous voudrez. Allons, Allons, je veux que la chose s'éxécute tout présentement. Nous ne sçaurions trouver de temps plus propre. Nous aurons plusieurs Témoins. Voici celui qui fera la fonction

 de

„ de Notaire & de Prêtre. Il y a ici un
„ mariage à faire, Mylord, continua-
„ t-il, & des Nôces toutes prêtes. Qui
„ aurons-nous pour conduire l'Epoux,
„ & pour conduire l'Epouse. N'allons
„ pas si vite, Sire, interrompit Fran-
„ celie, Vous faites un jeu de ce que
„ je considére & traitte fort sérieuse-
„ ment. Qui moi ? repartit le Prince.
„ Point-du-tout, je vous asseûre. Je
„ vais mettre la main à l'œuvre, je vais
„ tout disposer pour vôtre satisfaction.

Le Prince étoit hors d'aise de ce que lui & sa Maîtresse en alloient venir à un Contract. Ils n'avoient pourtant pas tous deux les mêmes veûës. Pendant que l'un prenoit soin que le Mariage se fit avec une grande solennité & avec une grande circonspection, l'autre ne se soucioit gueres de tout cela, & n'avoit d'autre intention que de mettre le Prince en bonne humeur & de le divertir jusqu'à ce qu'elle fut parvenuë à ses fins. Il y eût là quatre où cinq Personnes qui furent choisies pour assister au Contract des deux Amans. On se retira dans un Chambre particuliére, où, en habit de Prêtre, un des Assistans marmotta quelques paroles au sujet du Mariage, aprés quoi les deux Person-

nes

ties contractantes se regarderent comme tres-bien mariées. Le Prince témoigna une impatience, un desir extrême d'en venir à une jouïssance entiére : desorte que ceux qui étoient du Secret firent préparer un Lit de Noces, où le Prince, en présence de deux Personnes, consomma le mariage & joüit de sa Maîtresse Françoise. Et comme il n'étoit pas d'humeur, ainsi qu'il l'a souvent déclaré, de vouloir prendre beaucoup de peine pour joüir de ses plaisirs, & qu'il aimoit à trouver besogne faite; & d'ailleurs aïant été ce jour-là extrémement sollicité à boire plusieurs Santez, afin-qu'il fut moins capable de discernement; il ne trouva rien à dire à Francelie, & il ne s'est jamais plaint ensuite, de n'avoir pas trouvé, la prémiére nuit, en sa Maîtresse ce qui se trouve dans une Vierge, & ce qui devoit se trouver en une Personne qui avoit toûjours fait profession d'une si grande Vertu, & d'une Innocence si entiére.

Ainsi, Francelie eût la satisfaction d'être asseûrée qu'aprés ce qui s'étoit passé, le Prince ne pouvoit lui refuser rien de tout ce qu'elle lui demanderoit. C'estpourquoi dans la suite elle em-

emploïa toute sa Politique & toute son Adresse pour empêcher que le Prince ne tombat dans la rechute, pour ainsi dire, au regard de Cornelie, & pour l'engager à n'avoir d'amour & d'affection que pour elle-même, & à continuer à être dans cette disposition d'esprit où elle l'avoit mis. Elle ne réussit pas mal dans son dessein, & ses espérances ne furent pas trompées. Car, par sa fine Politique, par l'Adresse de son Esprit, par tous les Charmes de sa Personne, elle obtint toujours de lui ce qu'elle lui proposa, conformément à l'Avantage, aux Intérets de la France, & elle l'obtint beaucoup plus efficacement que n'auroient jamais pû faire tous les Ambassadeurs ni tous les Courtisans pensionnaires de Tyrannide. En effet, lors-que les Ministres des autres Puissances venoient à représenter au Prince des Iles, par des raisons fortes, que ce qu'il étoit résolu de pratiquer, que ce qu'il accordoit à la France, étoit tout-à-fait contraire aux Intérets des autres Etats; & que ce Prince sentant la force des raisons qu'on lui avoit alleguées, promettoit de retracter sa parole, de déclarer aux Ministres de France qu'il ne pouvoit point faire
ce

ce qu'ils lui avoient proposé; Francelie faisoit ensuite plus en une nuit, que tous les Ministres, que tous les Ambassadeurs ne pouvoient faire avec leurs raisonnemens les plus solides & les plus justes : elle changeoit si bien l'Esprit du Prince que le matin il étoit dans de tout autres sentimens, & que les Ministres qui le jour d'auparavant lui avoient persuadé de n'accorder point à la France ce qu'elle demandoit, voïoient bien, qu'ils ne pourroient jamais l'amener à des termes raisonnables, tandis-qu'il seroit entre les Bras de cette Françoise Dalila.

Francelie, aprés avoir obtenu dans le Sein du Prince ce qu'elle souhaitoit au regard des grandes Affaires, au regard des grands Intérets de la France qui lui avoient été confiez, elle pensoit à ses Interets propres, à sa propre Fortune & à son propre Agrandissement. Elle crût d'abord que pour réüssir encore à cét égard, elle devoit travailler à perdre Cornelie, à détruire entiérement sa Fortune, afin-qu'elle pût s'élever sur les ruines de cette Dame & sur son abaissement. Mais considérant qu'aprés tout il n'y avoit nulle apparence que Cornelie pût être dé-

pouillée

pouillée des Seigneuries, des Titres; & des Honneurs qui lui avoient été conférez, elle ne songea plus qu'à tâcher de porter le Prince à la faire aussi Grande qu'étoit Cornelie. Ses soins à cét égard ne furent pas inutiles. Elle ne demeura pas long-temps sans être honorée de Titres considerables & sans être favorisée de quelques autres témoignages de l'affection du Prince, qui, entre autres choses qu'il fit, remplit par de grandes sommes les Cofres de sa Maitresse. Francelie devint grosse, & la Princesse en eût connoissance, ensorte que cette Princesse lui dit nettement un jour ce qu'elle pensoit là-dessus. Francelie se sentant coupable, & faisant réflexion que nier une chose qui avoit été si bien reconnuë, ce seroit aggraver sa faute envers la Princesse, elle prit le parti fort à propos de se retirer peu-à-peu de sa présence: & elle apprit au Prince que la Princesse l'avoit accusée d'être grosse. Voilà d'abord de grandes consultations entre le Prince, sa Maîtresse, & l'Ambassadeur de France & tous les Partisans de Tyrannide. Le Prince fut d'avis que sa Maitresse prit le parti de la retraite & accouchat en secret; mais Francelie défendit un sen-

timent tout-à-fait opposé à celui du Prince. Enfin, aprés une mûre délibération le sentiment du Prince prévalut; & Francelie accoucha d'un Garçon dans la Maison d'Artabarce, où tout fut conduit fort secrétement & avec toute sorte de précaution. Il y eût une Sage-femme toute prête, qui, aprés l'acouchement, eût soin, selon les instructions qui lui furent données, de porter l'Enfant dans une Province, en la maison d'un Fermier, où il fut baptisé par un Chapelain qu'on y fit aller exprés, & eût pour Parrains & pour Marraines les premiers qui se présenterent. Cependant, Francelie étant lasse de demeurer dans l'obscurité, elle agit si bien, que malgré tous les efforts que Cornelie faisoit auprés de la Princesse pour empêcher l'agrandissement de sa Rivale, elle ne tarda pas à être honorée des plus grands Titres & des plus considerables Dignitez. Quelque temps aprés aussi le Prince accorda de semblables avantages au Fils qu'il avoit eû de sa Maîtresse.

Francelie donc se considéra comme parvenuë à ce Faîte de Grandeur auquel elle avoit visé; & elle commença à se glorifier fort, quoi-qu'en parti-

tulier

culier & parmi les Personnes de la Cabale, d'être Femme du Prince. Quand cela parvint aux oreilles du Prince, il en fut un peu faché d'abord. Mais lors-qu'il fit réflexion, que dans tout ce qui s'étoit pratiqué dans son Mariage avec Francelie, & dans toutes les formalitez qui s'y étoient observées, il n'avoit eû pour but que de pouvoir joüir de sa Maîtresse plus aisément & plus promtement, il ne fit que rire & plaisanter, & dit, *Qu'il faloit bien que sa Maîtresse satisfit un peu son humeur, comme il avoit satisfait la sienne.* Il lui fit préparer à la Cour un appartement magnifique, & le fit meubler richement & superbement. Il la reconnut publiquement pour Maîtresse, & reconnut son jeune Enfant pour Fils. Il la visitoit sans cesse. Il passoit les jours entiers & les nuits entiéres avec elle. Tellement-que tout le monde fut persuadé que Francelie s'étoit entiérement renduë Maîtresse de son Esprit, & qu'elle avoit gagné un si grand Ascendant sur lui, que toute la Politique du monde ne seroit point capable d'en empêcher la force & les effets. Or Francelie s'étoit si bien aquitée de la premiére partie de sa Commission, que

les

les Ministres de France n'avoient à désirer sinon qu'elle voulut réüssir de la même maniére en tout le reste. Comme on sçeût à Cour de France que ce qui avoit été déja négocié, avoit eû un succés si heureux, on y mit de nouvelles choses sur le tapis, & l'on envoïa à Francelie de nouvelles Commissions, & de nouveaux Intérets à ménager. Le Grand Senat s'étant assemblé en ce temps-là, il y eût bien de la rumeur & du trouble, à cause que ce Senat pénétroit les veûës, les desseins, & la conduite de la France. Ceux qui le composoient, furent d'avis, entre autres choses, que le Prince rappellat tous ses Sujets qui servoient en France soit par mer soit par terre. Comme le Grand Senat étoit occupé à ces sortes de choses importantes & absolument nécessaires pour le bien de la Nation; il arriva une grande Ambassade de la part de Tyrannide, lequel fit connoître qu'il souhaitoit que tous ceux qui en étoient, fussent reçeus conformément à leur Mérite, & à la Grandeur du Monarque qui les envoïoit. Francelie persüada au Prince de séparer le Grand Senat, afinque ces Personnes fussent mieux reçeûës. Les Principaux de l'Ambassade étoient

étoient un Duc, un Archêveque, & Brillane. Tous ces Ambaſſadeurs, dont le nombre étoit grand, étoient ſuivis à peu prés de quatre cens Perſonnes de toutes ſortes & de tous Rangs. Mais le Grand Senat demeurant toûjours ferme & s'oppoſant avec vigueur à toutes ces différentes choſes que les Ambaſſadeurs étoient venus demander; Francelie agit avec tant de ſoin, & fit ſi bien réüſſir tout ſelon le déſir de la France, que Tyrannide eût tout le temps & toute la liberté qui lui étoient néceſſaires pour pouſſer ſes Conquêtes. Elle obtint que les Sujets du Prince ne ſeroient point rappellez du Service de France; & elle diſſuada le Prince de faire avec la Batave une Alliance Offenſive & Défenſive. Et parce que le Grand Senat avoit déclaré qu'il ne procederoit à aucune autre affaire, de quelque nature qu'elle fut, qu'on ne lui eût accordé ce qu'il demandoit touchant les Sujets qui étoient au Service de France, & touchant d'autrés Points ſemblables; Francelie porta le Prince à proroger le Grand Senat, lequel fut prorogé encore dans la ſuite pluſieurs fois. Pendant une de ces Prorogations, des affaires fort urgentes arriverent, & de grands dangers

gers menacerent la Nation ; enforte que laConvocation & l'Assemblée du Grand Senat devint extraordinairement nécessaire, sur tout afin que les Instrumens de ce funeste Complot qui avoit étoit fait au grand desavantage des Iles, reçeûssent la peine qu'ils méritoient.

C'étoit Francelie qui avoit emploïé & qui emploïoit sans cesse toute sa Politique, tous ses Charmes, tout son Esprit pour porter le Prince à une conduite si étrange, si préjudiciable aux Iles. Certainement, jamais il n'auroit agi d'une maniére si pitoïable, s'il s'étoit consulté lui-même. C'est pourcela aussi qu'on se servit de tous les moïens qui pouvoient éloigner son Esprit de son propre Interet, & lui faire faire des choses absolument contraires à ses sentimens & à ses propres desseins. Parmi plusieurs moïens qui furent proposez, dans le temps qu'on vouloit rechercher ceux qui donnoient de si mauvais conseils au Prince & lui persuadoient des choses si préjudiciables à la Nation, il n'y en eût gueres qui fussent jugez propres pour réussir en ce qu'on souhaitoit, qui fussent jugez propres pour entretenir dans l'Esprit du Prince la même disposition, à l'é-

l'egard des Intérets ce la France. Francelie même ne voulut point qu'on lui proposat davantage de moïens & d'expédiens sur ce sujet : elle voulut les imaginer elle seule, & promit de réüssir. Elle crût n'avoir besoin, pour réüssir, que de deux Personnes de son Sexe. Elle en trouva deux telles qu'elle souhaitoit, & leur aïant marqué de quelle maniére elles se devoient conduire pour ménager l'Esprit du Prince au regard de l'affaire du Complot ; elle se mit à travailler elle-même à ce qui pouvoit faire réüssir son dessein. Le Prince lui avoit dit plusieurs fois qu'il désiroit ardemment se divertir avec elle pour dissiper les chagrins que les derniéres fâcheuses affaires lui avoient causé.

„ Vous ne tarderez pas plus long-„ temps, Sire, à avoir satisfaction, „ dit enfin Francelie au Prince. S'il „ Vous plait me marquer le jour, je „ réponds de tout le reste ; je ferai tout „ mon possible pour Vous donner quel-„ que agréable divertissement. Le Prince, qui ne souhaitoit que d'être bientôt délivré de ces agitations d'esprit, de ces inquiétudes que la recherche si éxacte qu'on faisoit des Personnes du Complot, avoit produites en lui, répon-

pondit : „ Le plûtot ne sera que le „ mieux ; je serois bien aise même que „ ce fut ce Soir. Oüi ; j'ai dessein d'em- „ ploïer cette nuit en divertissemens, „ continua-t-il, de bannir toute sorte „ d'inquiétude, toute sorte de soins, „ de bannir toute autre pensée que cel- „ le de la joïe & des plaisirs, auxquels „ je veux m'abandonner durant tout ce „ temps-là. Francelie approuva fort la „ résolution du Prince, & consentit de tres-bonne grace à ce qu'il désiroit. Elle prépara un magnifique Festin ; plusieurs sortes de Musique tres-propres à divertir, & une grande varieté de liqueurs agréables. Les Personnes qui devoient être du Régale, firent provision de bonne humeur & disposerent leur esprit à la joïe autant qu'il leur fut possible, afin-que rien ne manquat de tout ce qui pouvoit donner du plaisir & bannir de la Campagne toute sorte de chagrin. En un mot, toute cette nuit fut consacrée à Bacchus & à Venus. Aussi jamais on ne vit une plus grande débauche. Toute la Nuit fut emploïée à boire & à badiner. Le matin, quand la Compagnie fut retirée, Francelie se mit en état d'éxécuter, de finir son dessein, & de venir au Point

à la conclusion duquel toutes les extravagances de la nuit devoient conduire comme autant de degrez destinez pour y parvenir. Francelie, deux autres Grandes Dames, & le Prince se retirerent dans un lieu plus particulier, où pour gagner, pour posseder entiérement l'esprit de ce Prince avant-qu'il pût faire de sang froid des réflexions, Francelie proposa aux deux autres Dames, qui se plaignoient de la chaleur, de se deshabiller; &, pour les y encourager, elle commença elle-même à ouvrir son Sein, pour prendre un peu l'air. Cét aléchement fit desirer au Prince de contenter entiérement sa veuë, de contempler amoureusement, & tout son soû, ces sortes de Charmes dont il étoit si touché. Francelie exhorta de-nouveau, & avec toute sa belle humeur, les deux Dames à l'imiter; & le Prince ne se contenta pas seulement de les presser sur ce sujet par ses paroles les plus animées & les plus engageantes; mais encore il les aida à se deshabiller. Desorte qu'enfin ces Dames suivant l'exemple de Francelie, se deshabillerent si bien, qu'il ne resta rien sur leur corps, & qu'on n'y voioit que ce que la Nature leur avoit donné.

Ainsi,

Ainsi, les trois Dames étoient toutes nües devant le Prince, & dans l'état auquel les trois Déesses, Junon, Pallas, & Venus, parurent devant Paris. Ce spectacle ravit, charme, transporte le Prince. Il regarde, il considére, avec toute la curiosité imaginable, chaque endroit des Corps qui sont exposez à ses yeux. Et parce que les Dames vouloient reprendre leurs habillemens, il imagina quelque nouveau passe-temps pour les amuser & les engager à demeurer plus long-temps toutes nües. Entre autres divertissemens, il proposa le Jeu des Commandemens, & des Questions. Quelque temps se passa dans cette badinerie ; & souvent lors que c'étoit le tour des Dames, de dire, *par commandement*, elles commandoient au Prince de boire un Verre de vin à la santé de chacune d'elles; car elles savoient dessein d'ensevelir son Esprit, ou au moins de le rendre incapable de juger sainement des choses. Le Bon Prince croïoit qu'il ne pouvoit faire moins pour des Personnes qui faisoient tant pour lui, & qu'il devoit faire paroître autant de bonne humeur qu'elles en avoient. Enfin, Francelic, voïant que toutes choses étoient aussi bien disposées qu'elle

 pou-

pouvoit souhaitter, pour preferer une parole qui devoit causer un étonnement général dans toute la Nation; & son tour étant venu, dans le Jeu auquel ils se divertissoient, de Commander; & de faire des Questions; elle demanda au Prince lequel il aimoit mieux, ou deux Commandemens, & une Question; ou deux Questions & un Commandement. Le Prince choisit un Commandement & deux Questions. Francelie commença par les Questions. La premiére question qu'elle fit au Prince fut, S'il ne seroit pas bien aise d'être si absolu, que desormais il gouvernat selon son bon plaisir, sans le Grand Senat, & que ce Senat ne s'assemblat plus & fut anéanti? La seconde, Qui étoit le plus heureux Monarque de la terre? Le Prince aïant répondu à ces deux demandes comme il trouva à propos; Francelie lui commanda de dissoudre, d'anéantir le Grand Senat. Ce commandement fut suivi d'une soûmission entiére & d'une prompte obéissance, &, le matin immédiatement suivant, mis en éxécution en partie, par la voie de la Prorogation, laquelle étoit le premier degré par où l'on pouvoit parvenir à une dissolution entiére
&

& finale. Tout ce que le Parti sensé & sage pût alleguer pour empêcher le Prince de faire ce qu'il fit, fut tout-à-fait inutile, & le Grand Senat fut prorogé, au grand étonnement de tout le monde.

Ainsi, ce que tout le plus grand Art & toute la plus rafinée & la plus consommée Politique, ce que les plus subtils Raisonnemens, ce que les Langues les plus disertes, ce que les Esprits les plus doux & les plus insinüans des Ambassadeurs n'auroient pû persüader par une longue succession de temps, c'est-ce qu'une Femme persüadoit en un moment par un seul coup de langue. En quoi Francelie recevoit l'applaudissement de tout le Parti, mais principalement de son Souverain Tyrannide. Cette Bonne-Piéce dans la suite fut jugée digne, par tous ceux de la Cabale, non seulement d'être admise à toutes les secrettes Consultations, mais aussi d'avoir sa Voix dans toutes les Affaires qui se négocieroient, soit au regard du dedans, soit au regard du dehors. C'estpourcela qu'aprés le meurtre de Monsieur Edmonde, pour lequel elle avoit été consultée, comme elle l'étoit en tout le reste, aïant

eû, avec une autre Dame de grande Qualité, la curiosité d'aller voir son Corps, qui avoit été porté dans un Palais, elle soûrit en le considérant, & dit, qu'il seroit suivi de plusieurs autres, plûtot que si le Grand Oeuvre qui avoit été commençé, pour le bien de la France, n'étoit pas amené à sa perfection, & que leurs Espérances fussent trompées. Cependant, quelque grandes que fussent ses Espérances, elles ne laissoient pas d'être mélées de crainte & d'inquiétude. On lui a souvent oüi dire, *Qu'il faloit battre le fer pendant qu'il étoit chaud, & se munir d'un bon Manteau contre l'Orage.* Comme elle avoit une Politique & un Expérience consommée, elle voulut faire de bonnes provisions dans sa grande Prospérité pour pouvoir résister à l'Adversité & à la mauvaise fortune dans une autre sorte de temps. Elle n'auroit pû trouver un temps plus propre pour se précautionner sur ce sujet, que celui où elle étoit alors. Aussi écouloitelle la Bourse du Prince, comme elle ruïnoit son Corps. Lors-quil se faisoit des levées d'argent pour le Prince, ou que par d'autres voïes on apportoit & mettoit de l'argent dans se Cofres, el-

le se faisoit donner des sommes immenses, afin de se précautionner contre l'avenir, & afin de pouvoir subvenir aux pertes prodigieuses qu'elle faisoit au Jeu. C'estpour cela qu'un jour Helhane dit plaisamment au Prince, qui faisoit quelque difficulté de donner vingt piéces d'or pour un Chien de Bologne que sa Maîtresse désiroit fort avoir, Qu'il avoit donné pour une Chienne de France plus de milles livres, qu'il ne vouloit donner de piéces d'or pour une si jolie, si mignone créature. Francelie aimoit passionnément le Jeu de Cartes; elle vouloit joüer gros jeu, & conformément à sa Qualité & à sa Grandeur; elle passoit les nuits entiéres à joüer : tellement-qu'à force de se fâcher, de se dépiter au jeu, d'y emploïer plusieurs nuits pour tâcher de regagner ce qu'elle avoit perdu, & à force de perdre néanmoins sans cesse, parce que les Gens de son Païs, avec qui elle joüoit, étoient trop fins & trop expérimentez en cette sorte d'éxercice, pour ne la pas jetter continüellement dans de nouvelles pertes, son corps, son sang s'échauffa si fort, qu'elle tomba dangereusement malade, ce qui affligea extraordinairement le Prince, & lui

coûta bien de larmes, comme aussi bien de l'argent, car il voulut réparer les pertes fâcheuses que sa Maitresse avoit faites.

On sçavoit assez que Francelie avoit de secrettes & fréquentes Conférences avec Brillane, & avec un Sécrétaire d'Etat, touchant la facheuse découverte de la Conspiration & du Complot ; & que par le pouvoir qu'elle avoit sur l'Esprit du Prince, elle lui faisoit mépriser les preuves les plus évidentes qu'il y pût avoir sur ce sujet. Dans ce temps-là le Parti de France & de Francelie souhaitta que cette Dame eût à son Service & chez elle une femme Hibernienne, qui avoit eû autrefois les moindres & les plus misérables Charges de la Cour, mais qui, par sa hardiesse, & par sa prudente conduite, étoit parvenuë à un Emploi plus haut & plus honorable. On l'éxamina, on la sonda, on tâcha de connoître son genie & ses talens ; & l'on trouva que Francelie ne pouvoit se servir d'un instrument plus propre pour éxécuter ses desseins. De vile & misérable femme elle devint Femme d'Etat, si je puis user de ce terme, elle eût part au Ministére, on lui faisoit part de la plus gran-

grande partie des Secrets, elle sçeût si bien joüer son rôle, que Francelie la recommenda sans cesse, & tres-particuliérement au Prince. Ce fut ensuite par le moïen de cette Dame que toutes sortes de Libelles & de Vers furent mis entre les mains de Francelie, qui les faisoit voir d'abord au Prince, lequel emploïoit aprés cela plusieurs personnes pour découvrir les Auteurs de ces Libelles & de ces Vers.

Quoi-que Francelie ait eû en différens temps diverses Intrigues d'amour, elle ne fut pourtant soupçonnée du Prince sur ce chapitre que deux fois. La premiére fois le Prince n'eût que trop de soupçons; mais ces soupçons ne durerent pas long-temps. Urbirupe, par plaisir, jetta les yeux sur Francelie. Francelie par ses œillades répondit le mieux du monde aux regards amoureux de l'Homme, & lui donna à entendre que sa Personne lui étoit aussi agréable, qu'il pouvoit avoir reconnu que son Esprit & sa Conversation lui avoient toûjours été. Urbirupe se sentoit beaucoup de penchant pour cette Dame; & les démarches qu'elle avoit faites à son égard, lui donnoient assez à connoître qu'il n'avoit pas beaucoup

de chemin à faire, qu'il n'avoit pas beaucoup de peine à prendre pour joüir de la Belle. En un mot, ils s'entendirent d'abord l'un l'autre, ils comprirent aisément ce que le cœur de chacun d'eux désiroit. Les asseûrances que Francelie donna bien-tôt à Urbirupe de son affection, furent accompagnées d'un certain air, de certains regards, d'un certain ton de voix, qu'il fut persuadé que pour obtenir d'elle les derniéres Faveurs, il n'avoit besoin que d'une occasion favorable. Elle faisoit sans cesse de grandes avances pour lui faire connoitre qu'elle désiroit ardemment & avec une passion extrême d'avoir une liaison, un commerce tendre avec lui. Elle fut même si pressante, que le Mylord considérant que, dans l'état où il étoit, il ne pouvoit satisfaire le désir & la passion de cette Dame, sans lui causer bien du préjudice & sans lui faire grand tort, il reculoit toûjours & faisoit la sourde oreille. Mais plus il reculoit; plus la Dame le pressoit, plus elle étoit excitée à continüer le jeu, croïant, que Mylord Urbirupe avoit de l'amour pour elle & que s'il pouvoit reconnoitre qu'elle eût de l'inclination pour lui & qu'elle ne trouveroit pas mauvais qu'il l'aimât, il

il étoit dans le dessein de lui déclarer sa passion.

Un jour qu'Urbirupe lui étoit allé rendre ses devoirs, ainsi qu'il faisoit assez souvent, elle lui dit, que de toutes les choses du monde qui la surprenoient le plus, c'est que les Hommes prissent soin de s'insinuer dans l'esprit & dans le cœur des Femmes, simplement pour raconter leurs bons succés, & pour ne retirer d'autre avantage que celui de se glorifier, de se vanter de leurs Conquêtes & de leurs bonnes Fortunes. Des Paroles comme celles-là, une Déclaration de cette nature surprit fort Urbirupe. Il sentit que, nonobstant l'état où il se trouvoit, lequel l'avoit obligé de differer toûjours à répondre réellement au désir de Francelie, il ne pouvoit plus reculer, il ne pouvoit plus s'empêcher de lui accorder la satisfaction à laquelle elle s'attendoit infailliblement, & que lui-même lui auroit déja accordée avec autant d'ardeur & de plaisir, qu'elle auroit pû la recevoir, s'il n'avoit été retenu par la circonstance & l'état que nous avons fait sentir. Eloignant donc, bannissant de son esprit toutes les raisons qui l'avoient contraint jusqu'alors de résister à son inclina-

tion & à ses désirs les plus ardens, ne voulant plus songer aux réflexions, aux maximes de la Prudence & de la Politique, ni au préjudice que le Prince en pourroit recevoir; il répond à la Dame de la maniére qu'elle souhaitoit. Il répond, que ce qu'elle avoit dit touchant les Hommes en général, pouvoit être vrai à l'égard de plusieurs; mais qu'elle pouvoit se tromper & se méprendre, si elle lui imputoit les mêmes sentimens & la même conduite dont elle venoit de parler, & qui étoient le sujet de son admiration & de son étonnement; que ce qu'elle regardoit en lui & en ses maniéres comme une simple galanterie & comme une simple coûtume, étoit l'effet de ces Perfections, de ces rares, de ces aimables Qualitez qui se trouvoient en elle, de l'impression forte qu'elles avoient faite sur son esprit, & des mouvemens, des sentimens tendres qu'elles avoient produits dans son cœur, & auxquels il ne pouvoit avoir rien d'autre à redire, sinon qu'ils étoient mélez d'un respect trop profond, d'une retenuë, d'une circonspection trop grande, à cause qu'il s'agissoit de témoigner de l'amour à la Maîtresse du Prince. Il ajoûta que toutes ces considéra-

dérations qui l'avoient retenu jusqu'alors, s'étoient évanouïes; qu'il ne vouloit plus penser qu'à elle; qu'il vouloit s'abandonner entiérement à l'amour extréme qu'il avoit pour une Personne si charmante; & n'avoir à cœur que de la servir. En un mot, Urbirupe & Francelie se trouvant seuls, & n'y aïant point d'apparence qu'ils fussent troublez; ils profiterent l'un & l'autre de l'occasion favorable qui se présentoit. Ils demeurerent alors fort contens l'un de l'autre; & ils continüerent pendant un certain temps à avoir entre eux un secret & amoureux commerce.

Aprés que ce commerce eût duré un certain temps, Francelie vint à tomber malade; & cette Dame voïant que son mal augmentoit, & qu'Urbirupe avoit discontinüé de lui rendre visite, elle lui manda qu'elle souhaitoit fort de le voir. Le Mylord Soupçonnant de quoi il étoit question, differa tant qu'il pût à répondre au désir & à l'attente de la Dame, s'excusant toûjours, tantôt par un prétexte tantôt par un autre. Enfin pourtant il fut si pressé, qu'il ne pût plus alleguer d'excuse, & qu'il ne pût plus differer à aller chez Francelie. Il y alla donc.

Il la trouva fondant en larmes : &, tout le monde s'étant rétiré, & eux deux étant seuls, elle lui dit, que certainement il étoit le plus perfide de tous les hommes, & qu'il l'avoit entiérement perduë. Elle lui marqua dans quel état elle étoit, elle dit qu'elle étoit la plus misérable, la plus malheureuse femme de la terre, & qu'elle ne sçavoit comment se conduire avec le Prince. Urbirupe la voïant dans cette émotion & dans cette douleur, ce Mylord aïant demeuré un moment sans parler, il dit qu'il étoit extrémement marri de ce qu'il n'avoit rien sçeû de tout ce qui lui étoit arrivé ; & qu'il étoit lui-même dans le même état où elle se trouvoit. Et comme la Dame continüoit à verser des larmes, & redoubloit ses lamentatïons ; il la pria d'avoir bon courage & de ne se pas tant affliger. Il l'asseûra qu'il feroit ensorte que tout allat bien, & que le Prince n'eût le moindre soupçon. Il lui recommanda seulement de ne point voir le Prince & d'éviter ses caresses pendant deux ou trois jours. Il lui promit que durant ce temps-là, qui étoit assez court, il disposeroit si bien toutes choses, qu'aucun malheur ne lui arri-

veroit, qu'elle n'auroit nul déplaisir. Enfin, Urbirupe, qui étoit tout plein d'esprit, & qui étoit fort disert, fit un si bon usage de ces deux qualitez, en parlant à Francelie, qu'elle se reposa entiérement sur son adresse & sur sa bonne conduite, & le laissa aller travailler à ce qui étoit nécessaire.

Urbirupe étant alors en faveur auprés du Prince, & un de ceux avec qui il avoit coutume de se divertir en secret, il alla incessemment faire sa cour, & étant entré en conversation avec le Prince, il fit d'abord tomber le discours sur le chapître des Femmes. *Elles sont Sire*, dit-il, *telles que nous les faisons. Nous avons le bonheur de ne nous engager qu'avec celles dont la Modestie, l'austére Vertu, la Grandeur ne sont pas des obstacles à nos plaisirs. Nous sommes pour la liberté, pour toutes sortes de ces libertez qui font que tous nos sens à la fois sont satisfaits. Cela, je l'avouë, est fort agreable*, dit le Prince, *& je suis de vôtre sentiment, que la Grandeur empêche, diminuë le plaisir. Ah, Sire*, repartit Urbirupe, *si vous connoissiez la vie que nous menons à cét égard; certainement Vous vous y plairiez, certainement Vous ne tarderiez gueres à*
en

*en faire quelque essay. J'ai envie d'éprouver cette vie que vous représentez si charmante, & d'en connoître la nature;* repliqua le Prince. *Quand croïez-vous que nous pourrons faire quelque chose de semblable? Quand il Vous plaira, Sire,* répondit l'autre. *Je sçay un Lieu où il y a les trois ou quatre plus belles, plus spirituelles, plus ingénieuses, plus divertissantes Créatures du monde. Elles sont d'une compagnie incomparable, Sire,* continüa-t-il, *d'une compagnie qui plaira infiniment à Vôtre humeur. Nommez-moi seulement le jour, Sire,* ajoûta-t-il; *& je donnerai ordre que dans l'endroit dont il s'agit tout soit préparé comme il faut pour Vôtre réception. Ceux-là seulement vous y attendront que Vous aurez marquez. Ma foi,* répondit le Prince, *quand ce seroit cette nuit même, je n'en serois pas fâché. Parlez à deux ou trois de nôtre Compagnie gaillarde, & faites qu'ils se trouvent au lieu dont vous avez fait mention; je serai tout prêt à y aller quand il sera à propos.* Urbirupe asseûra le Prince, qu'il ne manqueroit point de faire tout ce qu'il souhaitoit; aprés quoi il sortit pour aller donner les ordres nécessaires. Il retourna ensuite vers le Prince, pour lui faire sçavoir

voir que tout étoit admirablement disposé pour sa satisfaction, & que le reste de la Compagnie étoit déja tout prêt, quoi-que nul de ceux qui composoient cette agréable Compagnie ne sçeût que le Prince deût venir en ce Lieu où ils étoient.

Le Prince se déguisa un peu, & alla avec Urbirupe au Rendez-vous, aïant l'imagination toute remplie d'idées de volupté, & espérant de recevoir bien du plaisir de la surprise où seroit la Compagnie à son arrivée, mais sur tout de ce Divertissement singulier dont on lui avoit fait un si beau rapport. Certainement, toute la Compagnie fit ce qu'elle pût pour bien divertir le Prince, particuliérement Urbirupe, avec son humeur gaie & son esprit ingénieux; de sorte que le Prince le remerçia de tout son cœur, & lui protesta que de sa vie il ne s'étoit si bien diverti, qu'il avoit goûté, avec la derniére satisfaction, & sans être troublé par aucun scrupule, de tous les divers plaisirs dont il avoit été régalé. Enfin, la Compagnie se sépara, lors-que le Prince eût envie de dormir & de se reposer, & le Prince s'en retourna dans son Palais, tres-content de l'Avanture

&

& de toutes les joïes de cette nuit-là.

Urbirupe aïant joüé son rôle avec tout le succés qu'il pouvoit souhaiter, & sans que le Prince se méfiat de rien; il alla, le jour suivant, rendre compte à Francelie de ce qui s'étoit passé, & lui donna quelques instructions, lui marqua de quelle maniére il faloit qu'elle se couduisit envers le Prince, la premiére fois qu'il la viendroit voir. Il lui dît qu'en cas que le Prince ne vint pas de lui-même le jour suivant, elle ne devoit point manquer de le convier le jour d'aprés à la venir voir, depeur que sa trop longue absence ne rompit toutes leurs mesures. Francelie n'eût pas besoin d'éxhorter le Prince à venir chez elle; ils vint de son propre mouvement le jour d'aprés, sur le soir, & passa avec sa Maitresse la meilleure partie de la nuit; ensorte que tout fut prêt pour le jeu que Francelie avoit dessein de joüer. Cinq ou six jours aprés, dés que Francelie vit le Prince, elle se mit à faire une triste & lamentable complainte sur l'état où elle se trouvoit, déplorant son malheur & la misére de sa condition. Le Prince, qui ne s'attendoit point à une réception comme celle-là, & qui ne sçavoit rien de l'affai

faire, ne fut pas peu surpris Il demanda à Francelie qu'est-ce qui lui étoit arrivé. *Que voulez-vous dire, Madame*, continua-t-il, *& pour qui me prenez-vous ? Je veux dire, Sire*, répondit-elle, dans une grande passion, *que Vous m'avez ruïnée, que Vous m'avez perduë. C'est fait de moi, je suis perduë pour jamais*. Le Prince, à ces transports, fut encore plus étonné, & regardant sa Maîtresse d'une maniére qui faisoit connoître qu'il prenoit beaucoup de part à ce qui la conçernoit, *Expliquez-vous, Madame*, repliqua-t-il, *& otez-moi de suspens*. Est-il *nécessaire, Sire*, repartit Francelie, *que je Vous dise une chose que Vous sçavez si bien, & que Vous sentez déja. C'est toûjours un Enigme pour moi*, dit le Prince, *& je serai toûjours dans les ténébres, jusqu'à ce que vous voudrez vous expliquer si clairement, que je puisse vous entendre*. Enfin, Francelie joüa si bien son personnage, & usa de tant de violens reproches, que le Prince comprit la cause & la nature de sa maladie. Le Prince fut sans doute épouvanté lors-qu'il vint à entendre une nouvelle de cette sorte. Il entreprit de s'excuser & de défendre son innocence; mais tout ce qu'il

qu'il disoit, ne servoit qu'à aigrir davantage la Malade, qui s'abandonna à une telle passion, à une colére si véhémente, ou du moins elle la contrefit si parfaitement, qu'elle obligea le Prince de faire de sérieuses réflexions. Dés-lors il commença de penser à sa débauche de nuit & à tout ce qu'il avoit fait en cette rencontre. Il se sentit fort coupable, il se blâma, il se condamna lui-même. Il confessa ingenûment son crime à sa desespérée Maîtresse. Il lui demanda pardon le plus humblement du monde, & de tout son cœur. Il lui protesta mille fois qu'il n'avoit rien connu en lui de ce qui avoit causé son mal; que s'il avoit creû qu'il y eût eû rien de semblable en lui, il n'auroit pas été si lâche que de s'être approché d'elle en cét état; & que, dans le temps même qu'il lui parloit, il se sentoit aussi peu atteint de cette sorte de mal qu'elle avoit, qu'il l'eût été en toute sa vie. Du reste, il l'asseûra qu'il n'avoit au moins nulle mauvaise opinion d'elle; qu'il se chargeoit de toute la faute; & qu'il prendroit un soin tout particulier pour la faire guerir du mal qu'il lui avoit donné. Le bon Prince finit même la Comédie, ou

plûtot

plûtot la Tragédie par une Catastrophe fort triste pour luy, & fort agréable & fort avantageuse pour Francelie. Il voulut la caresser comme il faisoit d'ordinaire. Tellement-que, quelques jours aprés, se sentant atteint du vilain mal dont s'étoit plainte sa Maîtresse, il retourna chez elle plus désolé, plus pénitent que jamais, pour lui confesser de-nouveau sa faute & le tort qu'il avoit, & pour se réconcilier parfaitement avec elle. Il fit entiérement sa paix, en assignant à sa pauvre Maîtresse une somme considerable, afin-qu'elle allat aux Bains, & qu'elle pût faire une dépense conforme à son Rang & à sa Grandeur. Francelie donc résolut d'aller aux Bains, & d'y demeurer jusqu'à ce que le Prince luy commanderoit de revenir. Il fut remis à sa disposition de s'en retourner lorsque sa santé le permettroit & lorsqu'elle le jugeroit à propos. Quelque temps aprés son retour, elle se mit entre les mains des Medecins. Et quoi-que le Prince fut alors entiérement guéri, elle ne voulut point, durant un temps assez long, qu'il jouït de ses embrassements. Elle persista à être dans cette opinion, ou du moins elle parut y être, que le Prin-

Prince ne pouvoit être tout-à-fait gué-
ri, pendant qu'elle demeureroit mala-
de, à cause, disoit-elle, qu'il avoit
été attaqué le premier du mal qui la
retenoit toûjours dans la langueur. Cela
obligea le Prince de vouloir pénétrer un
un peu plus avant dans la matiére, de
vouloir s'informer un peu mieux de l'é-
tat & du mal de sa Maîtresse. Un des
Medecins qu'il lui avoit envoïez pour
avoir soin d'elle, & à qui il avoit ap-
pris lui-même la nature de la maladie
de Francelie, lui dit que cette maladie
procédoit d'une toute autre cause que
celle qu'il s'étoit imaginée, & qu'el-
le rendoit la Dame incapable de joüir
de ses Caresses; mais que néanmoins
elle recouvreroit bien tôt sa premié-
re santé, avec cette difference, que
peut-être desormais elle seroit inhabi-
le à faire des Enfants. Le Prince sou-
haitta que le Medecin continüat à
prendre soin de la Malade; & il se con-
sola le mieux qu'il pût du retardement
de ses plaisirs. Il ne fut néanmoins ja-
mais content, jusqu'à ce que la santé
de sa Maîtresse eût été entiérement ré-
tablie. On peut dire, avec vérité, que
lors même que sa Santé eût été retablie,
il resta dans l'un & dans l'autre une ma-
la-

ladie incurable & bien dangereuse; bien funeste. Car, on ne mettoit jamais de l'argent, soit dans la bourse particuliére du Prince, soit dans la Tréforerie, & l'on n'en portoit jamais de delà la mer, qu'elle n'en voulut avoir sa part ne se souciant point que le Prince s'en ressentit & en fut incommodé, ni qu'il fut blâmé par la Nation. Elle vouloit avancer & faire reüssir les Desseins & les Intérets de la France, qu'elle avoit eû toûjours tant à cœur, & c'estpourcela qu'elle avoit besoin de beaucoup d'argent, pour corrompre tantôt l'un tantôt l'autre. D'ailleurs, lors-qu'on avoit envoïé de France de l'argent, elle n'en avoit pas eû une aussi grande part, que d'autres, qu'elle sçavoit tres-bien n'avoir pas agi si efficacement qu'elle, & ne mériter pas d'aussi grandes récompenses qu'elle en méritoit. C'estpourquoi elle vouloit prendre ses précautions pour elle-même, & faire provision d'argent pour l'avenir. Aussi-tôt qu'elle avoit amassé une somme considerable, elle la faisoit passer, en or, en France, jusqu'à ce qu'elle se fut joliment écoulee; & ensuite elle y en faisoit porter encore, d'autres grandes, en argent, se servant

vant de ce prétexte, qu'elle envoïoit en France de l'Etaim & d'autres choses semblables, dans des Tonneaux. C'est avec ces sommes immenses qu'elle à bâti un magnifique Palais, & qu'à présent, à la Cour de France elle tient un aussi haut Rang & y paroit avec autant d'éclat & de pompe, que puisse faire aucune Princesse du Sang; quoi-que depuis son retour en France elle ait prodigieusement perdu au jeu.

C'est ainsi donc que le bon Prince étoit joüé par son ingrate Maîtresse, qui non contente de le tromper, a eû ensuite l'impudence de lui imputer des crimes dont elle étoit elle-même coupable, & de vouloir le rendre responsable de fautes auxquelles elle l'avoit porté par ses honteuses lacivetez.

Une autre fois le Prince reconnut la tromperie & l'infidélité de sa Maîtresse avec plus de succés qu'il ne fit dans la prémiere Intrigue. Il découvrit cette infidélité & cette tromperie par le moïen d'une des femmes de cette Dame, qui auparavant n'étoit pas dans les intérets du Prince, comme elle fut ensuite à cause de quelque déplaisir qu'el-

qu'elle avoit receû de Francelie, & dont il n'eſt pas néceſſaire de faire mention.

Tyrannide avoit envoïé à la Cour des Iles un Eccleſiaſtique avec le Caractére d'Envoïé, pour négocier quelque Affaire de grande importance avec Francelie, & avec les Courtiſans penſionnaires de la France. L'illuſtre Famille dont il étoit ſorti; le relevé Caractére dont il étoit revêtu; ſon Education rare & avantageuſe; ſa Préſence agréable; ſa bonne Mine; ſon grand Eſprit; ſa Complaiſance; ſa Bourſe bien remplie; toutes ces excellentes Qualitez le rendirent agréable à tout le beau Monde, & ſur tout le firent déſirer du beau Sexe, pour qui il avoit naturellement beaucoup d'inclination, & à qui il ſe plaiſoit fort de témoigner ſes reſpects & d'offrir ſes ſervices. Parmi les Dames il n'y en avoit point avec qui il eût plus de commerce qu'avec Francelie. Sous prétexte de quelques Conférences particuliéres, il alloit tres-ſouvent chez cette Dame, & paſſoit les nuits entiéres à joüer avec elle. Et quoiqu'il lui arrivat ſouvent de perdre beaucoup; il ne manquoit pourtant jamais de donner de l'argent aux Gens-de-ſervice; & par-là il ſe procura un accés

plus libre dans tous les lieux qu'il frequentoit.

Quelque-temps aprés, quoi-qu'il eut eû fini l'Affaire pour laquelle il étoit venu, le nombre de ses visites ne diminüa pas; ses visites changerent seulement de nature, tant au regard de la maniére dont il s'y conduisoit, qu'au regard des choses qui en étoient le sujet & le motif. «Car au lieu qu'auparavant il avoit des desseins qui avoient pour Objet des Affaires d'Etat & de Politique, qu'il concluoit par quelque léger & amoureux compliment : tous ses soins desormais, toute son occupation n'avoit pour Objet que l'Amour. Pour jetter de la poudre aux yeux des Gens, & les empêcher de voir clair dans ses Intrigues & dans sa conduite, il touchoit superficiellement quelque Affaire d'Etat, quand quelqu'un venoit dans l'Appartement où il étoit si souvent. Sa Personne, selon tout ce que j'en ai dit, étoit fort agréable, elle n'étoit pas à rebutter; il étoit encore de fort bonne compagnie. Le Prince commençoit à s'avancer en âge ; & par-conséquent il n'étoit plus aussi propre à la Galanterie, qu'il avoit été. Tout cela ensemble fit

que-

que Francelie écouta favorablement le Personnage ; & les Charmes de cét Homme si bien fait, qui l'admiroit & la loüoit continuëllement, toucherent le cœur de la Belle. Ainsi les Charmes de l'un & de l'autre agissant tous à la fois, les deux parties étoient fort contentes l'une de l'autre. Ce Commerce dura un espace de temps assez joli, avant-qu'on en eût connoissance ; & même lors-qu'on vint à le sçavoir un peu plus particulierement ; tout ce qu'onpût apprendre, c'est que l'Ecclesiastique & Francelie se divertissoient à joüer aux Cartes ; & à s'entretenir d'Avantures arrivées dans la Cour de France. Cependant l'Amour, qui ne s'arrête, qui ne se repose jamais, croissant sans cesse en ces deux Amans ; ils commençerent à sentir que leurs Domestiques ; leur étoient plus à charge que d'ordinaire & à les regarder comme des Fâcheux des plus fâcheux du monde. Ils demeurerent d'accord qu'il faloit se passer d'eux, autant qu'il seroit possible, pour n'être pas incommodez & troublez dans leur tendre commerce. Ce que le Saint Ecclesiastique disoit, étoit d'abord approuvé de Francelie, qui dés-lors prit de nou-

velles mesures. Au lieu qu'auparavant sa Chambe étoit rarement sans quelques-unes des personnes qui avoient accoûtumé de la servir, & que son Anti-chambre étoit d'ordinaire pleine de gens qui attendoient; elle faisoit desormais sortir de sa Chambre les personnes destinées à la servir, alleguant quelque léger prétexte, afinqu'elle pût avoir une liberté entiére dans ses actions. Parmi les femmes qui la servoient, il y en avoit une qui fut si sensible à ces maniéres d'agir, qui en fut si outrée, qu'elle résolut de joûer quelque tour aux deux Personnes la premiére fois qu'elle en auroit occasion. Pour pouvoir mieux réüssir dans son dessein, elle se garda bien de paroître mécontente; au contraire elle fit paroître plus de contentement & de satisfaction que jamais, sur tout lors-qu'elle eût trouvé moien de se poster d'une certaine sorte, que sans être apperceûë, elle pût voir & entendre tout ce qui se passeroit entre les deux passionnez Amants.

Ces deux Personnes aussi grands Politiques en Amour, qu'en affaires d'Etat, monterent par degrez au plus haut point de leur imaginaire félicité,

&

& pratiquerent tout ce qui étoit capable de leur faire gouter de nouvelles joïes, & les plaisirs les plus délicats & les plus exquis. Ils ne se précipiterent pas à-tête-baissée dans la pleine jouïssance : mais d'abord ils badinerent assez, & dirent mille choses passionnées. Si l'Homme appelloit la Dame, ses *Joïes*; la Dame appelloit l'Homme, sa *Vie*. Toutes les plus tendres, les plus possionnées expressions que l'Amour peut inspirer, furent emploïées sans façon & à cœur ouvert ; & ces expressions furent suivies de mille lacivetez. Toutes ces choses étoient veuës & entenduës de la femme qui épioit ; mais elles ne se trouverent pas suffisantes pour lui procurer la satisfaction que sa vengeance lui faisoit souhaiter avec tant d'ardeur. C'estpourquoi elle attendit, avec une impatience extrême, les suites de ces beaux commençemens.

Le Prince, derniérement, étant venu diverses fois, pour rendre visite à son inconstante Maîtresse, avoit toûjours trouvé la Porte fermée. Tantôt Francelie étoit retirée dans son Cabinet ; tantôt elle ne se portoit pas bien & prenoit un peu de repos. Toutes ces excuses, tous ces prétextes furent

receûs d'abord du Prince pour légitimes; mais enfin il commença à s'en lasser, & ils produisirent quelques soupçons dans son Esprit. Ces soupçons, quelque temps âprés, se changerent, par un accident inespéré, en une véhémente jalousie. Le Prince étant venu un jour dans l'Appartement de Francelie, comme il avoit contume de faire, elle lui dît qu'elle avoit eû une fort mauvaise nuit; qu'elle se disposoit à tâcher de prendre un peu de repos; & qu'elle avoit donné ordre de ne permettre que personne vint troubler son repos. Le Prince voulant que sa Maîtresse fut obéie, sortit de sa Chambre & entra dans celle où la femme qui avoit coûtume d'épier, étoit en sentinelle. Ce fut le pur hazard qui le conduisit à l'endroit où cette femme étoit postée. Comme il la vit assise & fort attentive, il alla vers elle, dans la veûë de s'informer plus particuliérement de la Santé de sa Maîtresse. Il lui demanda d'abord que faisoit-elle là toute seule & si pensive. La Rusée, ravie de l'occasion qui se présentoit de commencer à découvrir le mystére d'iniquité, dît que cét endroit répondant au Chevet de Francelie, elle s'y étoit placée,

pour pouvoir connoître quand Madame auroit besoin de ses services, & entendre quand elle l'appelleroit doucement sans prendre la peine de sonner la clochette, qui pourroit l'incommoder. Elle dit cela d'une certaine maniére & d'un certain ton, que la personne la moins intelligente auroit compris qu'elle parloit par ironie. Cela donna au Prince la curiosité d'appuïer sa Tête contre la muraille pour écouter. Il entendit, non une voix seule, non seulement Francelie, mais encore un autre parlant, s'entretenant avec elle. Néanmoins, quoi-qu'il fit tout ce qu'il pût pour distinguer les deux differentes voix, il ne pût les distinguer bien, ni comprendre ce que les deux Personnes disoient, parce qu'elles parloient fort bas. Ce qu'il avoit oüi, ne laissa pas de lui causer du déplaisir & du trouble; ensorte que dans la surprise où il étoit, il ne pût s'empêcher de demander que signifioit tout cela La femme étoit toute disposée à lui découvrir sérieusement & tout de bon l'affaire. Mais elle répondit pourtant d'abord, qu'elle avoit accoûtumé de suivre les Ordres de sa Dame, sans les examiner, & qu'elle n'avoit jamais

osé entreprendre de pénétrer dans ses Secrets plus avant qu'elle n'avoit voulu les lui découvrir. Cette réponse inquiéta, chagrina davantage le Prince, & excita encore plus sa curiosité. Il pressa donc la femme instamment de l'informer de tout, de lui découvrir le mystére. Elle s'excuse sur l'ignorance où elle étoit à cét égard; mais elle prononce son excuse d'une certaine façon, qu'elle augmente les soupçons & la défiance du Prince. Nôtre fine Espionne aïant porté la jalousie du Prince aussi haut qu'elle souhaitoit, elle commença à se ralentir dans son refus, & à paroître disposée à satisfaire la curiosité de ce Prince. Enfin donc le Prince aiant promis d'être son ami & de la récompenser amplement; elle dit que la vérité étoit que Francelie avoit feint une indisposition, pour pouvoir entretenir plus librement en secret un de ses Amis, sans être troublée. Ce commencement de déclaration & de découverte fit desirer au Prince d'en sçavoir davantage, & l'obligea de faire à la femme de nouvelles protestations de reconnoissance, de l'asseûrer de son affection, & de lui promettre une récompense considérable. Enfin, elle lui déclara qu'aprés

tout

tout il n'y avoit pas en tout cela un mystére fort grand : qu'il ne se pratiquoit rien à cette heure-là dans la Chambre de Francelie, que ce qu'on s'étoit donné la liberté d'y pratiquer auparavant ; & que la Personne qui y étoit alors, étoit la même que celle qu'elle avoit observée plus d'une fois avoir des entretiens secrets avec Francelie, aprés qu'elle s'étoit retirée & les avoit laissez ensemble. *Je vous entends maintenant,* dit le Prince. *C'est son Compatriote Saint-Pére. Cependant, les choses sont àpresent dans une autre situation,* continüa-t-il. *J'avoue que pendant qu'il a eû à négocier avec elle des Affaires d'Etat, j'ai permis qu'ils eûssent entre eux des conférences secretes. Mais il y a long-temps que ces Affaires sont finies. Et maintenant je ne sçai ce qui peut obliger cét Homme à avoir avec elle une communication si étroite, qu'elle ne souffre pas que j'y sois admis. J'ai signé tous les Actes de leurs premières Conferences ; mais je n'ai garde de donner mon consentement à aucun des Actes de ces sortes de Conférences secretes. Cét Homme en use-t-il souvent de cette maniere ?* Oûi, Sire, répondit la femme ; *& je Vous demande pardon de ce que je ne Vous en* ai

*qi pas informé plûtot, ne sçachant pas si tout cela ne se pratiquoit pas avec Vôtre consentement, comme auparavant. Avec mon consentement !* repliqua le Prince. *Je suis si éloigné, d'y donner mon consentement, que je veux rompre leurs mesures & détruire leur Intrigue. Mais je veux être bien asseûré de la vérité des choses, avant que faire du bruit. Je désire que vous m'assistiez en cela.* La femme asseûra le Prince qu'elle fairoit pour son service tout ce qu'elle feroit capable de faire. *Ne pourriez-vous pas,* demanda le Prince, *faire en sorte que je pûsse venir lors-que nos Gens y penseroient le moins, & les surprendre lors qu'ils seroient retirez ensemble ? Je ferai tout mon possible, Sire,* répondit-elle, *pour vous donner cette satisfaction, & je ne manquerai point de Vous avertir à temps, la premiére fois qu'ils seront ensemble : & alors Vôtre Majesté pourra procéder en cette affaire comme elle jugera à propos.* Le Prince l'exhorta à éxécuter ce qu'elle venoit de lui promettre ; & à ne prendre, pour le présent, connoissance de ce qui se passoit dans la Chambre qu'autant qu'elle voudroit, afin-qu'il pût plus facilement & plus seûrement les surprendre une autre fois. La femme lui

aiant

aïant promis d'agir de la maniére qu'il souhaitoit, il sortit, plus troublé & plus inquiet qu'il n'avoit jamais été, quoi-qu'auparavant il eût quelque jalousie.

Cette femme continüa à pratiquer autant de vigilance, que les Amans avoient de circonspection touchant leurs conversations & leur commerce secrets; afin-qu'elle pût trouver une occasion propre pour faire plaisir au Prince & contenter son désir. Une occasion de cette nature ne tarda pas à se présenter, elle se présenta le jour suivant. Francelie aïant feint d'être indisposée, Saint-Pére vint pour lui donner quelque consolation, comme il avoit coutume de faire. Elle donna des ordres plus exprés que jamais, afin-que personne ne vint la troubler jusqu'au lendemain matin, disant qu'elle devoit être occupée à quelque Affaire extraordinaire qui pressoit, & qu'elle étoit obligée de faire des dépeches pour être envoïées le lendemain matin. Elle dit cela à cette femme qui épiot ses actions, l'aïant faite venir dans sa Chambre, où, pour faire paroître qu'effectivement elle avoit entre les mains quelque Affaire considérable, divers Papiers avoient été

mis

mis sur la Table, aussi bien que de l'encre & des plumes bien conditionnées. Tout cét attirail produisit dans l'esprit de la femme un effet tout contraire à celui que Francelie souhaitoit. Il ne fit que la confirmer dans la croïance où elle étoit que cette nuit-là quelque chose devoit être fait touchant des Intérets d'Amour, plûtot que touchant des Intérets d'Etat. C'estpourquoi, dés-qu'elle fut sortie, elle alla elle-même informer de tout le Prince, & lui dire qu'il y avoit une Partie toute faite, & qu'il ne devoit pas perdre temps. Ceci se passoit environ les neuf heures du soir. Le Prince vint le plus secrétement qu'il pût, & eût lacuriosité de s'approcher de la Chambre où étoient les deux Personnes dont il étoit question, pour tâcher d'entendre ce qu'ils disoient. Jusqu'alors la Femme n'avoit rien dit, au Prince, du trou par lequel elle avoit accoûtumé d'épier, & de voir ce qui se faisoit dans la plus grande partie de la Chambre; mais alors elle y conduisit le Prince lequel étant là posté vit merveilles, & entendit que Saint-Pére disoit : *C'est à présent le moment heureux auquel je dois boire à longs traits des douces eaux de ce Fleuve de délices, dont jus-*

*jusqu'ici je n'ay bû qu'à petits traits, & qui par cette raison n'a fait que m'alterer davantage. Vous voïez ce que j'ai fait pour vous,* dit Francelie. *J'ai sacrifié tout à vôtre Amour. J'ai negligé le Prince lui-même, afin que je pûs, Mon cher, verser sur vous avec profusion tout ce que je suis capable de donner. Je n'ose penser beaucoup à cela, Madame,* repliqua le Galant, *de peur que je ne meure de joïe avant ce temps qui m'en doit combler, c'est-à-dire avant que j'aïe été comme en extase entre Vos Bras, joüissant de Vos doux, de Vos chers Embrassemens. Pourquoi perdons-nous temps, Madame, pourquoi laissons-nous écouler un Temps si précieux, un Temps dont chaque moment perdu me prive de tant de plaisirs inexprimables.* Ces paroles aïant été accompagnées de certaines petites actions passionnées, je laisse à imaginer ce qui s'ensuivit. Je laisse aussi à penser dans quel état, dans quel desespoir, dans quelle impatience fut le Prince. *J'en ai assez entendu,* dit-il à la femme. *Un Homme beaucoup plus patient que moi en enrageroit : j'ai pourtant usé d'une patience & d'une bonté extrême envers cette ingrate Femme qui a abusé de moi, qui m'a trompé si mal-honnêtement. Je veux*

*entrer sans perdre un moment, Je veux me jetter sur eux.* Aprés avoir dit cela, il laisse la femme; va à la porte de la la Chambre; & au milieu des ténébres, agissant avec trop d'ardeur & de précipitation pour ouvrir, il fait tant de bruit, que les Amants ne doutent point qu'il n'y ait quelque Personne à la porte. C'est pourquoi Francelie voulut se jetter hors du Lit, sur lequel elle étoit auec Saint-Pére; mais un de ses pieds s'étant engagé dans sa Robe, le Prince eût le temps de la trouver en cét embarras & en ce desordre. Saint Pére étoit alors sur l'autre côté du Lit; & dés-que ce gentil Ecclesiastique eût apperceû le Prince, il se glissa, & pendant que le Prince, par les paroles les plus emportées, déchargeoit sa passion & sa colére sur Francelie, le Galant s'évada.

Je n'ai pas besoin d'exprimer ici ce que la passion suggera au Prince de dire. Il suffit que je marque que les paroles lui manquerent, qu'il n'en pût trouver d'assez fortes pour témoigner son ressentiment. Je suis donc bien excusable si je nepuis aussi trouver des termes assez expressifs sur ce sujet. Le Prince donc étant hors de lui-même, ne sçachant

chant comment s'exprimer, il s'en va, mais en s'en allant il dit à Francelie, qu'il sçaura bien se délivrer dans peu de temps de tous ces troubles, & la délivrer elle de son Rufien; & marchant vers la Table, il prend les Papiers qui étoient dessus, il les déchire, avec les mains, avec les dents, en foule aux pieds les morceaux, &, dans une colére épouvantable, il sort de la Chambre. Il se retira dans son Appartement, où il passa la nuit de la maniére que peut comprendre quelque Amant malheureux qui aura été négligé & trahi par une Maîtresse, qui lui avoit fait mille protestations de tendresse & de fidélité éternelle, & qu'il aimoit avec la derniére passion.

Cependant, Francelie étant laissée seule, & dans la derniére confusion, demeura long-temps sans pouvoir revenir à soi; & lors-qu'elle y revint, elle se trouva dans un tel desordre d'esprit, qu'elle ne pût jamais imaginer aucun moïen qui pût excuser une chose qui avoit été si visible au Prince. Elle sentit que son état ne lui permettoit pas alors de penser à une chose si importante, si difficile, & si chatouilleuse; qu'elle devoit attendre que son esprit fut

plus tranquille, & qu'elle en fut plus maîtresse, pour pouvoir bien considérer toutes les faces & tous les biais de cette Affaire, & inventer quelque excuse apparente & quelque prétexte qui pût imposer. Elle s'abandonna donc à elle-même, elle s'abandonna aux larmes & à un grand excés de douleur, qui lui provoquerent le sommeil, lequel ramassa les esprits dissipez de la Dame désolée, & la rétablit dans la même disposition où elle étoit auparavant. Néanmoins, plus elle travaille à chercher quelque excuse, plus il lui paroit difficile d'en trouver une propre pour sa justification. Aprés avoir donné la gêne à son esprit, elle trouve qu'il ne lui reste d'autre parti à prendre que celui d'imputer tout à l'insolence de Saint-Pére, & à la hardiesse qu'il avoit eûë d'entreprendre de joüir d'elle par des moiens violens, & d'obtenir, par surprise, des Faveurs qu'elle ne lui auroit jamais accordées, si elle avoit eû assez de liberté d'esprit. Elle ne se donna donc plus la peine d'inventer d'autre excuse; elle résolut de se servir de celle-là la premiére fois qu'elle auroit occasion de parler au Prince, & qu'elle le verroit en état d'écouter patiemment

& de sens froid toute son Histoire. Elle ne manqua point de bien gronder sa femme, & de l'accuser de perfidie. Cette femme ne se soucioit gueres alors de Francelie. Elle se reposoit entiérement sur les Promesses & sur l'Affection du Prince. Et pour n'avoir plus la tête rompuë par tant de bruit & par tant de reproches, elle empaqueta ses hardes, & sortit de chez Francelie. Au reste, Francelie ne manqua point d'envoïer un messager à l'Amant qui avoit été surpris avec elle, pour lui apprendre ce qu'elle avoit résolu de faire, ce qu'elle avoit résolu de dire au Prince, afin de se mettre à l'abri d'un si grand Orage, qui aussi bien ne pouvoit que tomber sur lui. Elle lui marqua ce que le Prince avoit dit & fait en son absçence, aprés qu'il s'étoit évadé, & comme il avoit déchiré & mis en piéces une partie de ces Papiers qui avoient été laissez sur la Table, & avoit emporté le reste avec lui.

Le Prince, de son côté, ne demeuroit pas sans rien faire. Il envoïa dire à Saint-Pére qu'il lui commandoit de sortir incessemment de ses Etats & de s'en aller en France. Ce commandement surprit un peu le galant Ecclesiastique.

 Quoi-

Quoy-qu'il reconnut bien qu'il méritoit encore un traittement plus rigoureux, il ne pût jamais obtenir de son esprit d'obéir à l'Ordre du Prince, à cause de l'amour & de l'attâchement extrême qu'il avoit pour Francelie. Il usa de ruse & de finesse, pour garder un milieu entre obéir, & n'obéir pas, qui étoient pour lui deux extrêmitez fort fâcheuses. Il fit donc semblant d'aquiescer à la Volonté du Prince : mais ce n'étoit que pour gagner temps, & pouvoir avoir une conférence avec Francelie, sous prétexte d'aller prendre congé d'elle en présence d'autres Personnes. Il consulta sous main diverses Personnes considérables, pour sçavoir ce qu'il devoit faire dans le cas où il se trouvoit; s'il devoit obéir au Prince, ou non, pendant qu'il seroit revêtu du Caractére de Ministre d'Etat & d'Envoïé. Quelques-uns opinerent pour son départ & son retour en France. D'autres, qui étoient fort affectionnez aux Intérets de la France, furent d'avis qu'il demeurat pour disputer de pié ferme avec le Prince touchant ce Point, & le braver dans son propre Palais, à l'honneur de Celui dont les Pensionnaires étoient là, & à la grande honte de ce bon Prince, qui n'avoit

n'avoit pour lui tout au plus que son Peuple. Saint-Pére, aprés avoir entendu ce dernier Sentiment, se détermina à hazarder de demeurer encore quelque temps, nonobstant les Ordres exprés du Prince, qui lui commandoient le contraire. Il demeura même & s'opposa à la Volonté & au Bon-Plaisir du Prince, un temps assez considérable, jusqu'à ce qu'on lui fit connoître que sa conduite n'étoit pas prudente, qu'il n'étoit pas en seûreté, qu'il devoit se retirer de peur qu'il ne lui arrivat quelque malheur. Cét avertissement, ce conseil lui fit ouvrir les yeux & l'obligea de se déterminer à quitter le Païs & le Lieu où étoit sa Chére Maîtresse ; ce qu'il fit peu de temps aprés.

Pendant qu'il avoit demeuré dans les Iles, depuis que le Prince l'avoit surpris avec Francelie, cette Dame avoit tâché de persuader au Prince son innocence, & de lui faire accroire que Saint-Pére étoit seul coupable. Mais il en avoit trop entendu & trop veû pour se laisser persuader sur ce chapitre. Car, il avoit observé le contraire de ce que disoit Francelie. Il avoit observé qu'il y avoit en elle bien plus d'emportement de passion, qu'il n'y en avoit en Saint-

Pére. C'estpourquoi le Prince ne voulut de-long-temps se réconcilier avec son infidelle Maîtresse. Mais enfin son bon naturel prévalut à son ressentiment ; & Francelie lui aïant fait toutes sortes de soûmissions, & aïant reconnu humblement sa faute, il la reçeut en grace & lui rendit son Affection. Quelques-uns disent que parmi ces Papiers que le Prince trouva sur la Table, il déchira des Piéces qui le déchiroient fort lui-même, des Piéces des plus satyriques qui pussent être écrites contre lui par aucune Plume Françoise ; que dans ces Piéces, que dans ces Libelles il y avoit les termes & les expressions les plus malicieux & les plus injurieux qu'on puisse imaginer. Pour les autres Papiers que le Prince emporta, comme il n'y avoit que des choses indifferentes, ils furent jettez au feu.

Francelie aïant fait sa paix avec le Prince, elle regagna sur son Esprit le même Ascendant qu'elle avoit eû avant la derniére brouillerie, & en fut entiérement maîtresse ; & même, autant qu'il étoit possible, elle en fut encore plus maîtresse qu'elle n'avoit jamais été : ensorte que desormais ce Prince faisoit consister tout son plaisir à se prome-

mener un peu avec elle, & à passer le reste du temps dans l'Appartement de cette Dame. Ce fut là qu'un peu avant qu'il se sentit attaqué de sa derniére maladie, étant entré dans la Chambre de sa Maîtresse, & s'étant plaint de quelque sorte de mauvaise odeur qui l'incommodoit fort, elle le régala de quelque excellente Liqueur Cordiale, qu'elle dît avoir receû, depuis peu de temps, d'Espagne ou d'Italie. Mais le Prince, aprés en avoir goûté, témoigna d'en avoir trouvé & d'en trouver encore le gout tres-desagréable, & il s'en plaignit beaucoup durant toute la nuit. Quoi qu'il en soit, il se retira indisposé, & son mal augmenta toûjours. On a fait sur ce sujet divers jugemens & diverses réflexions. Chacun en a fait suivant ses passions & ses intérets. Mais le pauvre Prince étant tombé dans des Convulsions & dans une Apoplexie, & dans ces Convulsions & cette Apoplexie aïant eû quelques intervales libres, il recommanda aux soins de son Frére Francelie & Helande, leur témoignant ainsi son Amour & son Affection jusqu'au dernier jour de sa Vie.

Le Prince n'étoit pas plûtot tombé malade, que Francelie s'enquit des Me-

de-

decins, avec empressement & avec une exactitude extrême, s'il y avoit du danger pour sa Vie. Et quand on lui eût dit que la Vie du Prince étoit en grand danger, elle commença à songer à la retraite, & à prendre bien ses précautions au regard du bien qu'elle avoit amassé. Elle prit tous ses Joïaux & tout l'argent qu'elle avoit, pour les mettre en seûreté avec le reste de la meilleure partie de son bien. Tout ce qu'elle ne pût pas commodément faire passer en France, elle le confia, dans les Iles, à des mains fidelles. Aprés cela, elle demeura dans les Iles aussi long-temps qu'il fut nécessaire pour retirer quelques Arrerages qui lui étoient deûs; car elle auriot été fort marrie de laisser la moindre chose; excepté ce qui lui étoit impossible d'emporter avec elle.

On nous a rapporté que depuis qu'elle a été de retour en France, divers Hommes se sont adressés à elle pour lui en conter; & qu'entre autres elle a eû pour Amant un Cavalier de bonne Mine qui lui a témoigné beaucoup de passion; mais qu'enfin l'expérience a fait voir que c'étoit plûtot son Argent qu'il aimoit, que sa Personne. Ce Cavalier

valier aiant entendu dire que Francelie aimoit fort à joüer aux Cartes, il fit semblant d'être de son humeur & d'avoir la même passion qu'elle avoit au regard de ce jeu. Il amena chez elle, l'un aprés l'autre, trois ou quatre de ses Amis, habiles Joüeurs, s'il en fut jamais. Ces Messieurs firent paroître en joüant les qualitez les plus agréables du monde, un humeur tres-douce & tres-honnête. Toutes leurs maniéres étoient extremement polies & nobles. Ils firent d'abord quelques pertes, mais ils souffroient ces pertes avec une douceur, avec une tranquilité charmante. Et même, avant que de se retirer, il donnoient toûjours quelque chose de considérable aux Gens-de-service de Madame. Jamais on ne vit une si grande liberalité. Francelie étoit tres-satisfaite de tout cela. Elle témoigna d'une façon particuliére à son prétendu Amant, qu'elle lui étoit extraordinairement obligée du soin qu'il prenoit d'amener chez elle des Gens de si bonne compagnie & dont les sentimens étoient si nobles. Enfin, dans la suite ces Messieurs-là & le Galant firent si bien qu'ils gagnerent à Francelie vingt mille livres, * aprés quoi les Galants se retirerent peu

à peu

* *La suite fait comprendre que l'Auteur entend parler de livres sterlin.*

à peu de la Maison de cette Dame, & en particulier le Galant de profession disparut tout-à-fait : & depuis on n'a point entendu parler d'eux. Quelques-uns disent que c'étoient des Officiers qui manquoient d'argent pour faire leurs Equipages & mettre leurs Compagnies en bon état en Alsace, où à présent ils font une belle figure & une belle dépense aux dépens de Francelie.

FIN.

## Fautes à corriger.

Page 116. l. 1. *plaignoit*. lisez, *plaignit*. P. 116. l. 17. *se*. lisez, *si*. P. 120. l. 9. avoit, lisez, avoient. P. 134. l. 27. un. lisez, une. P. 152. l. 1. de. lisez, des.